



Anne-Frédérique RoCHAT

**Quand
meurent les
éblouissements**

Slatkine

Anne-Frédérique Rochat

Quand meurent les éblouissements

Roman



Éditions Slatkine
GENÈVE
2022

OceanofPDF.com

I

OceanofPDF.com

— **M**ets ta plus belle robe, lui avait dit sa mère. Chiara avait hésité un moment. Quelle était sa plus belle robe ? Elle en avait essayé plusieurs, s'était observée dans le miroir avec attention, avant d'opter pour la bleu marine. Mais, lorsqu'elle était redescendue à la salle à manger, Maggy avait déclaré froidement que ça n'allait pas du tout, du tout, que cette robe était trop austère, qu'elle pensait plutôt à la verte avec les boutons en nacre.

— Tu es sûre ? avait demandé Chiara.

— Certaine. Fais-moi confiance.

Elle était remontée dans sa chambre et s'était changée. La verte faisait ressortir sa poitrine et dévoilait ses cuisses, ce qui l'embarrassait. Elle avait du mal à s'habituer aux regards de plus en plus insistants qui glissaient le long de son corps.

— Tu es prête ? cria sa mère depuis le bas de l'escalier.

Chiara voulut répondre que oui, mais ce qui sortit de sa bouche ressembla plus à une sorte de râle rauque. Une angoisse la saisit. S'était-elle enrouée en allant dans le jardin après le petit-déjeuner ? Doucement et avec inquiétude, elle commença à réciter le début de son texte, le texte qu'elle allait devoir recracher (au pis), interpréter (au mieux) l'après-midi même devant le réalisateur qui organisait l'audition. *C'est toi qui as fait de moi ce que je suis aujourd'hui. Mes yeux, mes cheveux, mes choix, mes peurs, mes pleurs, c'est à toi que je les dois. Personne d'autre.* Par chance, les répliques jaillirent de sa bouche avec une clarté et une fluidité qui l'émerveillèrent. Sa voix était là, elle ne l'avait pas perdue, et ses cordes vocales vibraient avec sincérité et émotion sous l'impulsion des mots que sa

mémoire faisait affluer sans effort. Elle avait beaucoup travaillé pour en arriver là. Elles avaient beaucoup travaillé, sa mère et elle, pour atteindre cette dextérité, cette liberté du verbe et de la pensée. *Tu as transformé mon visage, mes rêves, mes goûts, tu es entré dans ma vie et tu as tout chamboulé, tu ne peux pas me laisser, c'est toi l'adulte, toi le grand, je ne suis qu'une fichue gamine, tu te rappelles...*

– Qu'est-ce que tu fabriques ? On va être en retard, si tu continues de lambiner !

Maggy était dans l'encadrement de la porte, plus maquillée qu'à l'accoutumée. Elle avait quitté l'éternel training dans lequel elle faisait toutes ses activités. Conduire, jardiner, cuisiner, bricoler, laver, nettoyer, éduquer, écouter, aller en courses, dessiner et coudre ses poupées. Ah ! ses poupées ! Il y en avait partout, de la cave au grenier, des poupées, des poupées, des poupées. La mère de Chiara avait pour passion de donner vie à de vieux bouts de draps ou de tissus en les remplissant d'ouate, en y cousant des cheveux en laine, des yeux en boutons et en les habillant de petits vêtements confectionnés spécialement pour eux. Maggy avait même un site internet où elle essayait de les vendre, mais, hélas, ses poupées qui avaient l'air de sortir d'une autre époque n'intéressaient pas grand monde et continuaient d'envahir toute la maison. Les voisins chuchotaient en ricanant que le mari était parti quelques années auparavant à cause de l'invasion, dans son foyer, des poupées. Depuis, M. Mastrini payait à son ex-femme une pension généreuse qui lui permettait de se consacrer entièrement à l'éducation des filles et à la création de ses fameux poupons de chiffon. En dehors de cette somme d'argent qui tombait chaque mois sur le compte en banque de la mère, le père ne donnait plus grand-chose. Une nouvelle femme et des jumelles, nées de cette union, accaparaient toute son attention.

– Cette robe est parfaite, mais redonne-toi un coup de brosse, et puis mets une pince, qu'on voie tes yeux. C'est très important, les yeux, au cinéma. Oh ! je vais t'appliquer du mascara volumateur sur les cils, ça t'ouvrira le regard !

– Maman, je peux le faire.

– Non, je m'en occupe, il faut absolument éviter les paquets.

Dans le miroir de la salle de bains, Chiara eut du mal à se reconnaître : en plus des cils, sa mère avait coloré ses lèvres, ses paupières et ses joues avec insistance.

– Ce n’est pas un peu trop voyant ? demanda-t-elle.

– Mais non, c’est exactement ce qu’il faut ! Allez, on devrait déjà être parties ! Coiffe-toi et rejoins-moi dans la voiture, je t’attends devant la maison !

Ses cheveux ne se laissèrent pas dompter facilement, elle les avait lavés et il y avait toujours une bosse inesthétique sur le devant. Elle s’agaça un moment, avant d’accepter cette imperfection capillaire contre laquelle elle n’avait plus le temps de lutter. Lorsqu’elle descendit l’escalier – en se tenant à la rambarde pour ne pas trébucher avec ses chaussures à talon qu’elle portait rarement, préférant les baskets –, elle imagina des flashes, une foule criant son nom, réclamant un regard, un sourire. Peut-être bien que ça lui plairait de faire du cinéma, de devenir célèbre et d’être admirée, aimée par des gens qu’elle ne connaissait pas. C’était sa mère qui avait vu l’annonce dans le journal, quelques lignes qui disaient qu’on cherchait une jeune fille de quinze ans pour jouer un rôle important dans un long-métrage qui se tournerait dans la région l’automne suivant. Elle n’avait jamais joué la comédie, mais lorsque Maggy lui avait proposé de se présenter à l’audition, au casting, elle avait accepté sans hésitation. « Oh ! tu sais, moi, ça aurait été mon rêve, de faire du cinéma, lui avait-elle dit, mais je suis tombée enceinte de toi si rapidement, j’ai épousé ton père et il a fallu vite, vite trouver du travail. À l’époque, il ne gagnait pas ce qu’il gagne aujourd’hui. » Oui, c’était son rêve à elle aussi, maintenant ça lui apparaissait comme une évidence, c’était ce qu’elle souhaitait faire de sa vie : du cinéma. Dire des répliques qui ne lui appartenaient pas et tenter, à travers elles, de faire passer des sentiments pour émouvoir les gens.

– Dépêche-toi, c’est pas possible d’être aussi lente, c’est la chance de ta vie, ce casting (Maggy prononçait toujours ce mot avec une espèce de mauvais accent américain qui disait son rêve et sa méconnaissance de ce monde-là), tu t’en rends compte ?

Chiara acquiesça, entra dans la voiture, attacha sa ceinture de sécurité et plaça ses mains à plat sur sa robe verte. Elles étaient moites, elle les essuya discrètement sur le tissu.

Dehors, il faisait froid, et ce qu’elle portait sous son manteau d’hiver était une simple robe d’été. Elle essayait de se réchauffer en sautillant sur le trottoir.

– Tu sais, mon cœur, dans le cinéma c’est souvent comme ça, on joue qu’on a très chaud alors qu’en réalité il fait très froid, il faut savoir tricher, déclara sa mère en sortant de son sac le papier sur lequel elle avait noté l’adresse. On a rendez-vous au numéro 35, ce doit être là-bas, juste après la boulangerie.

Elles s’approchèrent de l’immeuble. C’était une vieille bâtisse qui aurait mérité un rafraîchissement. Chiara avait imaginé quelque chose de plus clinquant.

– Tu es sûre ?

– Oui, oui, c’est là ! s’exclama Maggy.

Et elle poussa une lourde porte qui grinça. Mère et fille montèrent un escalier en marbre ébréché, il n’y avait pas d’ascenseur dans cette construction de 1900.

– C’est à quel étage ? demanda Chiara, craignant d’arriver transpirante à son audition.

Elle préférait le mot « audition » au mot « casting », sans savoir pourquoi.

– Au deuxième.

Elles continuèrent de grimper, au même rythme, avec solennité.

Dans un long couloir aux murs défraîchis, meublé de chaises en bois branlantes, des dizaines de jeunes filles attendaient – maquillées pour la plupart –, accompagnées ou non, que quelqu’un vienne les chercher.

– Tu crois qu’elles sont toutes ici pour le film ? murmura Chiara à l’oreille de sa mère, oreille à l’intérieur de laquelle elle se serait volontiers réfugiée si elle avait été suffisamment petite, pour retrouver la chaleur rassurante qui l’avait enveloppée durant sa période in utero.

– J’imagine.

– Je ne savais pas qu’il y avait autant de filles de mon âge qui rêvaient de faire du cinéma.

Et toutes lui ressemblaient, alors comment faire la différence ? Comment se faire *repérer* (c’était un mot de Maggy, depuis qu’elle l’avait inscrite à l’audition, elle n’arrêtait pas de lui répéter que l’important était qu’elle se fasse *repérer*. Ce mot engendrait chez Chiara de drôles d’angoisses et donnait lieu à des rêves curieux où une sorte de laser rouge parcourait la ville à sa recherche). Son téléphone portable sonna, deux notes aiguës

annonçant l'arrivée d'un message. Elle ouvrit la poche intérieure de son sac, sortit l'appareil et passa un doigt fébrile sur l'écran. *Merde, comme on dit, pour ton casting, je t'aime grande sœur.*

– C'est Lise, pour l'audition.

– Le casting, rectifia sa mère. Ah ! c'est bien, j'avais peur qu'elle oublie, elle a un gros test de math en fin de matinée.

Chiara renvoya un gentil message à sa sœur pour son test, puis mit son téléphone sous silence et le rangea.

Plus d'une heure s'écoula au milieu des odeurs de parfum mêlées à celles de transpiration, une transpiration âcre produite par la peur. Le front habituellement lisse des jeunes filles était marqué du sceau de l'inquiétude, ce qui les vieillissait de quelques années. Chiara sentait ses joues brûler. À croire qu'un feu consumait ses pommettes. *Je dois être affreuse, toutes les autres filles doivent se rassurer en me regardant, songeant avec fierté qu'elles ont l'air mille fois plus fraîches et décontractées que moi.*

– Il faut que j'aille au petit coin, dit-elle à voix basse.

– Profites-en pour te repoudrer, ordonna sa mère.

Ce qui donna à Chiara le désir de partir en courant et de se retrouver dans le parc d'à côté pour écouter les oiseaux, juste les oiseaux, parce qu'après tout qu'est-ce qu'elle en avait à fiche de faire du cinéma ? Oui, elle était rouge, écarlate même probablement, plus écarlate que personne ne l'avait jamais été, et alors ? Elle était assez grande pour s'en rendre compte, n'avait pas besoin des remarques aigrettes de sa « mater ». Elle se leva et partit à la recherche des toilettes.

Assise sur la cuvette, elle fixait le carrelage blanc. *Tu as transformé mon visage, mes rêves, mes goûts, tu es entré dans ma vie et tu as tout chamboulé, tu ne peux pas me laisser, c'est toi l'adulte, toi le grand, je ne suis qu'une fichue gamine...* À force d'être tournées en boucle, mâchées, les phrases perdaient de leur sens, et Chiara se demandait s'il était possible qu'elles se dissolvent dans le néant qu'elles engendraient. *Fichue gamine. Fichue gamine. Fichue gamine.* Comment se souvenir des mots s'ils ne voulaient plus rien dire ? Les sons tournaient dans sa tête ; elle essayait d'en retenir la musique. C'était une chanson qu'elle connaissait sur le bout des doigts, une chanson qui lui reviendrait le moment venu, malgré le trac, malgré la pression qu'elle sentait peser sur ses épaules aux rondeurs encore

enfantines. Elle devait se faire confiance, tout irait bien, tout ne pouvait que bien aller. Alors pourquoi son cœur cognait-il si fort dans sa poitrine ? Pourquoi cette envie de pleurer et de s'enfuir pour aller se cacher dans un endroit où personne ne pourrait la regarder, la scruter, la juger ? *Tu as transformé mon visage, mes rêves, mes goûts, tu es entré dans ma vie et tu as tout chamboulé, tu ne peux pas me laisser, c'est toi l'adulte, toi le grand, je ne suis qu'une fichue gamine, tu te rappelles ?* Dans la scène qu'elle avait reçue et travaillée, il était noté qu'après cette réplique le garçon, ou plutôt l'homme, car son partenaire serait un homme adulte – avec une voix très basse et de la barbe probablement – eh bien, cet homme était censé l'embrasser « fougueusement ». Serait-il présent à l'audition ? Allait-elle devoir se laisser étreindre avec passion ? Elle frémit. Personne ne l'avait jamais embrassée et elle n'avait jamais embrassé personne. Elle ne souhaitait pas que son premier baiser se passe au cinéma, avec un homme barbu de surcroît.

À un moment donné, il fallait bien sortir des toilettes. Elle tira la chasse d'eau, arrangea sa robe, vérifia qu'elle ne s'était pas tachée par inadvertance et se lava les mains. En se regardant dans le miroir, encore une fois, elle eut du mal à se reconnaître. Était-ce Lina qui s'emparait d'elle ?

Lorsqu'elle revint dans le long couloir où sa mère l'attendait, elle fut surprise de découvrir qu'il ne restait plus que quelques filles. Combien de temps était-elle restée sur la cuvette des toilettes à tourner en boucle son texte ?

– Qu'est-ce que tu fabriques, bon sang, tu es tombée dans le trou ? s'exclama Maggy. Ça va bientôt être à nous, une dame est venue demander nos coordonnées. Si tu es prise, ils te téléphonent, sinon la réponse viendra par courrier. Après la jeune fille en bleu, là-bas, c'est à toi ! Tu t'es repoudrée ?

– J'ai oublié.

– Repoudre-toi.

Elle s'assit sur la chaise en bois branlante et chercha dans son sac le poudrier que sa mère lui avait donné. Elle l'ouvrit, il y avait un petit miroir à l'intérieur. Délicatement, elle tapota son visage avec la houppette. C'était agréable, comme une protection qu'elle se créait, un masque qui mettrait une sorte de filtre entre elle et les autres.

La jeune fille en bleu fut appelée, elle était spécialement jolie, avec une taille très fine et de beaux seins. Chiara pensa que c'était la poisse de passer après elle. La porte du fond se referma et le long couloir s'obscurcit. Elles n'étaient plus que cinq, cinq jeunes filles pleines de rêves et d'espoir à attendre d'être choisies.

– Ça va bientôt être à toi, lui dit sa mère, tu es prête ?

Prête ? Était-elle prête ? Non, elle ne l'était pas. Et si sa mémoire la lâchait, s'embrouillait ? Elle fit défiler le texte dans son esprit, très rapidement, pour se rassurer, quand soudain : le blanc, le trou noir, le néant. Que devait-elle dire à ce moment-là ? Elle ne s'en souvenait pas. Il y avait ce satané baiser après *fichue gamine*, ce baiser qu'elle espérait ne pas devoir recevoir ni donner, mais que disait-elle après cette action ? Sa bouche s'assécha, ses mains collaient à sa robe, son cœur tambourinait et ses jambes flageolaient.

– Tu as l'air terrorisé, détends-toi.

– Maman, je ne suis pas prête, je n'y arriverai pas, bégaya-t-elle dans un souffle.

– Allons, chérie, ressaisis-toi. On n'a pas fait tout ce travail pour rien, tu vas y arriver, bien sûr, et tu vas gagner.

Cela sonna comme un ordre qui, au lieu de paralyser Chiara, la boosta. Elle devait les éblouir, elle n'avait pas d'autre choix. La peur était un sentiment qu'elle ne pouvait pas s'autoriser. Il suffisait de la balayer sur le bas-côté, de la renier, elle n'existait pas, n'avait jamais existé. La suite du texte lui revint en mémoire. *Tu ne m'embrasserais pas comme ça si tu ne m'aimais pas, tu m'aimes encore, tu m'aimes, je suis à toi, tu es à moi, rien ni personne ne pourra changer ça. Tu m'as marquée au fer rouge, c'est trop tard, ne me laisse pas... Eddy, je suis à toi. Aime-moi... Touche-moi... Caresse-moi...*

L'idée de devoir interpréter ces mots devant des inconnus la gênait, cependant sa mère lui avait dit que ce n'était pas elle, Chiara, qui parlait, mais Lina. Chiara n'avait pas à être embarrassée des paroles ou du comportement de Lina, elle n'en était pas responsable, sinon comment les acteurs pourraient-ils jouer des fous, des meurtriers ? Elle laissa donc Chiara au vestiaire et décida qu'il était temps de devenir Lina. Une impression de puissance et de force s'empara d'elle. *Je ne risque rien, songea-t-elle, je ne suis plus moi, je suis elle.*

– Merci, on vous tiendra au courant.

La jeune fille en bleu hocha la tête et avança dans le couloir l'air victorieux, ses talons résonnèrent entre les murs défraîchis de la vieille bâtisse.

– C'est elle, je suis sûre que c'est elle qui va être choisie.

– Mais non, répondit Maggy du tac au tac, elle a peut-être de gros seins, mais une très vilaine peau sous sa couche de fond de teint.

C'était vrai, Chiara ne l'avait pas remarqué, fascinée par l'assurance de cette candidate. Le regard de sa mère pouvait être cruel et sans concession. Quel jugement aurait-elle porté sur son physique si elle n'avait pas été sa fille ?

– Mastrini !

Maggy et Chiara se levèrent, traversèrent le couloir et se retrouvèrent devant la femme qui les avait hélées.

– Seulement la demoiselle, nous vous demanderons d'attendre ici.

– Mais je suis sa mère, c'est moi qui l'ai inscrite au casting !

– Pas de parent, c'est la règle.

– Oui, mais ma fille et moi, c'est différent, nous sommes...

– Maman, s'il te plaît...

– Bon, bon, j'attends ici, bougonna-t-elle. Ce n'est pas une raison pour ne pas donner le meilleur de toi-même.

Et la porte se referma.

Elle resta longtemps à l'intérieur. Maggy envoya un message à sa fille cadette pour lui dire de ne pas les attendre et de se débrouiller pour le repas. Il était treize heures dix lorsque Chiara sortit enfin.

– Merci, on vous tiendra au courant.

Une autre jeune fille fut appelée.

– Alors ? questionna Maggy, les yeux emplis de curiosité.

– Rien.

– Comment ça, « rien » ?

– J'ai dit mon texte.

– Et ?

– Je ne sais pas s'ils m'ont trouvée bien.

Elle se dirigea vers l'escalier d'un pas rapide. Sa mère la suivit, interloquée. Comment osait-elle l'évincer de cette façon ? Elle voulait tout savoir, dans les moindres détails : que lui avait-on dit exactement, sur quel ton, de quelle manière l'avait-on regardée, avait-on été gentil avec elle, attentionné ou au contraire un peu brusque, voire sévère ?

- Le réalisateur était présent ?
- Oui, c'est même lui qui me donnait la réplique, l'acteur n'était pas là.
- Et comment t'es-tu sentie ?
- Nulle.
- Nulle ? Comment ça, « nulle » ?
- S'il te plaît, maman, je n'ai pas envie d'en parler, je veux juste rentrer à la maison, j'ai faim !

Maggy insista durant tout le trajet du retour pour avoir des informations, mais sa fille haussait les épaules à chaque question et répondait du bout des lèvres, quand elle répondait.

– Je n'aurai pas le temps de manger et d'être à l'heure en cours, tu me feras une lettre d'excuses pour cet après-midi aussi ? Tu n'auras qu'à écrire que je suis malade. Toute la journée, c'est plus crédible.

- D'accord. Tu es la seule de ta classe à participer au casting ?
- Je n'en sais rien. C'est sur plusieurs jours, non ?
- D'après ce que j'ai compris.
- Tu crois qu'ils voient d'autres filles, ailleurs ?
- Ils voulaient quelqu'un de la région, avec l'accent.
- J'ai l'accent ?
- Un peu, forcément.

Lorsqu'elles franchirent le seuil de la maison, elles découvrirent Lise en train de danser dans le séjour sur *Pourvu qu'elles soient douces*, de Mylène Farmer. C'était une fan inconditionnelle de la chanteuse. Les poupées de chiffon la lorgnaient avec leurs yeux ronds en bouton.

– Alors, comment ça s'est passé ? s'écria-t-elle avant de baisser le volume de la musique.

- Je ne sais pas, on verra.
- Mais tu as un bon pressentiment ?
- Je ne sais pas.

– Ta sœur ne veut rien dire, rien raconter, elle garde tout pour elle. J’ai essayé de l’interroger, elle fait sa mauvaise tête.

– Parce que je n’ai rien à raconter. Je suis fatiguée, je monte dans ma chambre.

– Mais tu mourais de faim ?

– Maintenant j’ai mal au ventre.

– Justement, il faut manger.

– Je me ferai un sandwich plus tard !

Allongée sur son lit, Chiara se remémorait l’audition. Cela avait été merveilleux, mais partager ses émotions avec sa mère ou sa sœur les aurait diluées. Ce moment lui appartenait. Lorsqu’elle était entrée dans la salle, le réalisateur était venu lui dire bonjour en souriant. Un sourire bienveillant qui avait calmé ses angoisses. Il lui avait demandé son prénom, avant de lui indiquer une marque au sol devant la caméra. Ensuite, il lui avait expliqué que l’acteur qui jouerait Eddy n’était pas là et qu’il lirait ses répliques.

– Au moment du baiser, tu feras un temps, juste ça, d’accord ?

Elle en avait été très soulagée. Et ils avaient fait la scène, les mots avaient jailli de sa bouche sans qu’elle y pense. Il s’adressait à elle, elle répondait, c’était simple comme bonjour. À la fin, il y avait eu un silence. Le réalisateur et la femme avaient échangé un regard, puis il avait déclaré :

– C’est bien, c’est très bien, on va la refaire encore une fois, et j’aimerais que tu prennes le temps, avant de commencer, d’imaginer le désarroi de Lina, sa peur, sa tristesse et son sentiment – immense – de solitude. En perdant Eddy, elle perd tout ce qui faisait son monde, elle perd le seul être en qui elle avait confiance. Quelque chose se brise en elle. Il était son père, sa mère, son frère, son ami, son amoureux, il était tout. S’il s’en va, il ne lui reste plus personne. Tu comprends ?

Elle avait acquiescé. Le sentiment de solitude dont il parlait lui avait serré le ventre. Elle l’avait ressenti avec violence, comme si elle avait déjà vécu cette situation.

– On la refait, et tu penses à tout ça, d’accord ? Tu prends le temps qu’il te faut avant d’y aller.

Elle n’avait pas eu besoin de temps. C’était là, dans sa chair, son sang, ça bouillait, gonflait, cognait, ne demandant qu’à être expulsé. Pourtant, cette

fois-ci, les mots étaient sortis plus difficilement, à croire qu'ils la brûlaient, la heurtaient ; ils étaient épais, lourds, ce n'étaient plus seulement des mots, mais des émotions brutes qui la submergeaient et peinaient à remonter dans sa gorge.

Le silence qui avait suivi la scène fut plus long que la fois précédente, plus dense.

– Merci, avait fini par murmurer le réalisateur. Je crois... J'aurais envie de voir d'autres scènes avec toi, des scènes qui n'étaient pas prévues pour l'audition... On pourrait... on pourrait juste les lire, qu'est-ce que tu en dis ?

Son timbre manquait d'assurance, comme si c'était lui soudain qui était impressionné par elle.

– Oh ! oui, je veux bien !

Ils s'étaient installés à une table, en dehors du champ de la caméra, et avaient parcouru certains passages du scénario. Chiara avait trouvé formidable de découvrir d'autres facettes de Lina, d'autres phrases que celles qu'elle avait apprises, c'était comme de mettre ensemble les pièces d'un puzzle. Elle aurait pu passer sa journée à travailler sur les *intentions de Lina, ses moteurs*, mais à un moment donné la femme était venue chuchoter quelque chose à l'oreille du réalisateur, il s'était levé et avait annoncé qu'il était temps de se séparer. Au moment de lui dire au revoir, Chiara avait craint qu'il soit dérangé par la moiteur de sa paume, mais son appréhension s'était évaporée au contact de la main du réalisateur qui était au moins aussi humide que la sienne.

– À bientôt.

– À bientôt, avait-elle répondu en se demandant si ça signifiait qu'il avait fait son choix, que c'était elle qu'il voulait, ou était-ce juste une formule toute faite ? De ces formules de politesse qui engendraient des malentendus.

Quelle joie ce serait d'être l'élue ! pensait-elle, étendue sur son lit. Quel bonheur de pouvoir se dire qu'entre toutes les magnifiques jeunes filles qu'elle avait vues à l'audition c'était elle, ELLE, qui avait été choisie ! Elle n'avait jamais rien réussi, jamais rien gagné, jamais été la première en classe ni en quoi que ce soit d'autre. Quelle fierté ce serait d'être enfin celle qui comptait ! Elle espérait de tout son cœur avoir été « repérée » – ce mot qu'utilisait sa mère prenait brusquement tout son sens.

– Chérie, je peux entrer ? Je t’ai fait un sandwich.

Maggy avait déjà ouvert la porte et passé sa tête dans l’entrebâillement, une assez grosse tête pleine de boucles qu’elle ravivait plusieurs fois par semaine avec des bigoudis chauffants, ce qui lui donnait l’air plus âgé qu’elle n’était. Curieusement, ça ne la dérangeait pas de se balader en training la majeure partie du temps ; en revanche, si elle manquait une mise en plis, elle frôlait l’hystérie. Chiara aurait préféré rester seule pour se remémorer en détail et en boucle sa matinée, cependant son estomac gargouillait.

– Entre, puisque tu es là.

– Emmental, tomates, moutarde et cornichons, comme tu aimes, dit-elle en posant l’assiette sur la table de nuit.

– Merci.

– Je peux m’asseoir ?

Chiara hocha la tête, se redressa, saisit son encas et mordit dedans. Sa mère s’installa à côté d’elle sur le lit.

– Tu n’as plus l’âge de dormir avec autant de peluches, tu devrais faire un tri et en monter quelques-unes au grenier.

– C’est toi qui dis ça, avec toutes tes poupées !

– Mais, enfin, ce n’est pas pareil, mes poupées je les fabrique et je les vends, tu ne vends pas tes peluches, que je sache. Bon, maintenant, dis-moi, ça s’est vraiment mal passé ?

– Je ne sais pas, répondit Chiara la bouche pleine.

– Des chances comme celle-ci, tu n’en auras pas beaucoup dans ta vie. Devenir quelqu’un, ce n’est pas donné à tout le monde. Et je sais de quoi je parle, confia sa mère. Quand j’étais jeune, je collectionnais des photos de stars que je mettais dans un album, de belles photos en noir et blanc, et je m’imaginai qu’un jour moi aussi je ferais rêver une jeune fille qui observerait mon portrait avec émerveillement.

– Tu as fait des auditions ?

– Un casting, une fois.

– Et alors ?

Maggy susurra :

– J’ai perdu mes moyens. J’avais préparé mon texte pendant des heures et des heures, je le savais sur le bout des doigts, mais le jour même je n’ai plus pu sortir un mot. J’ai commencé à suer et à trembler de la tête aux pieds. Je suis partie en courant, sans prendre la peine de m’excuser, je suis partie en courant pour aller sangloter dans les toilettes. Que personne ne me voie, surtout ça, QUE PLUS PERSONNE NE ME VOIE.

Elle s’arrêta quelques secondes, puis reprit :

– Je ne me suis jamais sentie aussi nulle que ce jour-là.

– Maman, tu n’as pas été nulle, tu as juste eu peur, ça arrive.

– Non, j’ai été nulle, mais ça n’est pas grave, c’était il y a si longtemps, dit-elle en se levant. En revanche, j’aurais aimé que ça marche pour toi.

Et elle quitta la chambre.

Cette nuit-là, Chiara rêva que les poupées de Maggy avaient pris vie. Elles se baladaient dans la maison en fredonnant une chanson qui ressemblait à une prière ou à une incantation. Elles étaient plus grandes que dans la réalité et prenaient énormément de place. Chiara ne pouvait plus se mouvoir sans en bousculer une. Et puis leur chant avait quelque chose d’anxiogène, les paroles étaient incompréhensibles, mais les sons créaient une vibration qui secouait la maison. Elle les aurait bien jetées dehors, une à une, sans exception : à la porte, vilains fantoches ! Mais elle savait que sa mère ne le lui pardonnerait pas. Elle allait devoir supporter les poupées qui n’en étaient plus vraiment et cohabiter. Ce mot résonna en elle et la fit frissonner. Cohabiter.

Un samedi vers treize heures, le téléphone sonna à la maison. Elles avaient fini de manger et chacune vaquait à ses occupations. Lise écoutait Mylène Farmer dans sa chambre, Maggy donnait naissance à une nouvelle poupée dans le salon et Chiara rêvait, allongée sur son lit en regardant le plafond. Lorsque la sonnerie retentit, et comme chaque fois que cela arrivait depuis le jour de l'audition, Chiara se raidit. Elle attendait la réponse, ne parvenait pas à faire autre chose, il était temps que ça cesse. Elle savait qu'il valait mieux qu'elle arrive par téléphone plutôt que par courrier ; d'ailleurs, tous les jours, elle ouvrait la boîte aux lettres avec la crainte d'y trouver une enveloppe qui lui soit destinée.

– Chiara, c'est pour toi ! cria sa mère depuis le rez-de-chaussée.

Son cœur s'emballa. Ce devait être la réponse, enfin ! Quoi d'autre ? Ses copines la contactaient sur son portable. Elle se leva, aurait aimé qu'il y ait un appareil à l'étage pour éviter d'avoir sa mère collée à son oreille au moment de l'annonce.

Dans le salon, il faisait sombre. Seule la lampe près de la machine à coudre était allumée. C'était un temps pluvieux au ciel bas. De bonnes nouvelles pouvaient-elles arriver ces jours-là ?

– Mais enfin dépêche-toi, ça ne se fait pas de faire attendre les gens ainsi !

– Allô ? dit-elle, la gorge serrée.

Elle resta impassible durant toute la durée de l'appel, se contenta d'acquiescer, puis de remercier. Si cela avait été le réalisateur lui-même qui l'avait appelée, elle aurait eu beaucoup plus de mal à contenir ses émotions,

mais avec la femme elle n'avait eu aucun problème. Lorsqu'elle raccrocha, sa mère, qui était si proche de sa figure que des odeurs d'ail et de laque lui parvenaient, explosa.

– Alors ??? Qu'est-ce qu'elle t'a dit ? C'est toi ? C'est toi, c'est ça ? Tu es prise ?

Chiara s'autorisa un temps, histoire de maintenir le suspense, avant de dire dans un sourire :

– Oui, j'ai été choisie, c'est moi qui vais jouer Lina.

Maggy porta ses mains à sa bouche et eut un mouvement de recul, puis des larmes jaillirent de ses yeux.

– Toi ? Mon bébé ? Toi ?

– Oui.

– Il faut fêter ça, je dois avoir une vieille bouteille de champagne à la cave, une bouteille datant de l'époque où votre père était encore là, mais ça ne vieillit pas, le champagne, au contraire, c'est encore meilleur avec le temps, dit-elle en s'agitant sur place avant de filer au sous-sol.

Lise se tenait au bas de l'escalier qui menait à l'étage. Un rayon de soleil avait réussi à transpercer la masse sombre des nuages et éclairait son visage, l'éblouissant légèrement. Elle plissait les yeux.

– Alors, c'est bon ?

– Oui.

– Tu es contente ?

– Je crois que j'ai du mal à réaliser.

– Si tu rencontres Mylène Farmer, tu lui demanderas un autographe pour moi ?

Chiara rit.

– Je ne vais pas rencontrer Mylène Farmer.

Maggy revint dans le salon avec une bouteille de champagne.

– Exceptionnellement, mes petites chéries, vous avez droit à un verre d'alcool ! À jour particulier, règles particulières !

Elle alla chercher trois flûtes à la cuisine, puis fit sauter le bouchon. Le liquide pétillant déborda de la bouteille et mouilla la moquette. Elles trinquèrent à l'avenir et au succès de Chiara.

– Que tu deviennes très connue, ma chérie, et très riche aussi, pourquoi pas ! gloussa Maggy.

– Il est vraiment célèbre, le type qui fait le film ? demanda Lise.

– Je ne sais pas, je ne le connaissais pas avant de le rencontrer à l'audition.

– Bien sûr qu'il est célèbre, je l'ai vu plusieurs fois à la télévision !

– Tu as vu ses films ?

– Non, Lisette, ce sont des films un peu... des films spéciaux, des films d'auteur, comme on dit. Mais il est connu, c'est sûr !

– Maman, arrête de m'appeler Lisette.

Chiara porta son verre à ses lèvres. C'était la première fois qu'elle buvait du champagne et elle aima ça. Elle était heureuse d'avoir été choisie, elle se réjouissait de pouvoir faire du cinéma et de retravailler avec le réalisateur, mais un détail lui revint et la stressa : le fait de devoir embrasser un homme beaucoup plus âgé qu'elle, et barbu probablement. Devrait-elle mettre la langue ? Elle se dit que le mieux serait qu'elle tombe rapidement amoureuse de quelqu'un et qu'elle l'embrasse afin que le baiser d'Eddy pour Lina ne soit pas le premier baiser de Chiara. Ensuite, elle pensa à la scène dans le lit (qu'elle avait lue à l'audition), la scène où ils étaient nus l'un contre l'autre après avoir fait... la chose. Comment cela se passerait-il ? Serait-elle obligée d'être nue, toute nue, ou aurait-elle le droit de garder sa culotte ? La tête commença à lui tourner, ses inquiétudes se firent de plus en plus légères pour finir par s'envoler par la fenêtre : tout se passerait bien, tout ne pouvait que bien se passer, elle n'avait aucun souci à se faire.

– Dites-moi, les filles, que pensez-vous de ce champagne ?

– Excellent, vraiment excellent, bafouilla Chiara, mais je crois que je vais m'allonger un moment, toutes ces émotions ça fatigue...

Elle étendit ses jambes sur le canapé.

– Tu as déjà vidé ta coupe ? rit Maggy. Alors je peux te dire que la fatigue n'y est pour rien, tu es pompette, ma fille !

Chiara entendait au loin sa mère et sa sœur discuter, tandis qu'autour d'elle le monde et les poupées de chiffon valsaient.

En se rendant en cours le lundi matin, Chiara se demanda quel serait le moment idéal pour annoncer la nouvelle à ses amies. Elle ne leur avait pas dit qu'elle participait à l'audition, par peur qu'on se moque d'elle ou qu'on la charrie. Elle avait eu honte de passer ce casting, comme elle avait honte depuis toujours d'avouer qu'elle était amoureuse de tel ou tel garçon. Il bruinaît, un vent glacé fouettait son visage, et la neige qui était tombée le jour d'avant disparaissait en laissant des traces brunes sur les trottoirs.

– Chiara !

La voix de Raphaëlle était douce, légèrement éraillée, une voix singulière, agréable à entendre.

– Hey ! Comment s'est passé ton week-end ?

– Super, et toi ?

– Super aussi.

Elles se firent la bise. Puis aperçurent les deux autres vers l'entrée de l'établissement et les rejoignirent. Après quelques échanges anodins sur les nouvelles bottes de Cynthia, la sortie du dernier clip d'une chanteuse qu'elles aimaient, le cours de gymnastique à venir qu'elles détestaient, la sonnerie retentit. Elles entrèrent dans le bâtiment.

C'est au réfectoire, assise devant une escalope panée, des pommes de terre sautées et des haricots verts que Chiara confia sa joie à ses amies. Elle raconta tout, en détail, avait prévu de faire court, mais une fois lancée dans le récit elle ne put plus s'arrêter. Trois paires d'yeux la fixaient avec intérêt. Le brouhaha alentour avait disparu. Une bulle les entourait, et les mots de Chiara se déployaient sans concurrence. Quand elle eut terminé, Raphaëlle

et Cynthia s'exclamèrent que c'était magnifique, incroyable, qu'elles ne connaissaient pas le réalisateur, mais que c'était génial, et peut-être qu'elle allait devenir une star, alors il faudrait qu'elle les invite au bord de sa grande piscine avec ses amis célèbres ! Des éclats de rire fusèrent. Seule Claire restait immobile à côté de Chiara, les yeux baissés sur son assiette, à triturer un pauvre haricot avec sa fourchette.

– J'ai fait l'audition, moi aussi, murmura-t-elle.

Un malaise s'installa autour de la table, engendrant un long silence dont les bruits du réfectoire continuèrent d'être exclus. Chiara resta bouche bée, elle n'aurait jamais imaginé qu'une de ses amies passe l'audition sans le dire aux autres, elle s'était crue la plus secrète.

– Je suis désolée... je ne savais pas, bredouilla-t-elle soudain, et tu tenais beaucoup à... C'était important pour toi ?

Elle trouva sa phrase stupide, aurait aimé pouvoir la reformuler.

– C'est mon rêve depuis que je suis toute petite, de faire du cinéma. J'ai vu plusieurs films de Baldewski avec mon père et j'adore son univers. Quand je suis tombée sur l'annonce pour l'audition, je n'en croyais pas mes yeux, je me suis dit que c'était ma chance. Avec mes économies, j'ai payé un prof de théâtre pour travailler la scène, je l'ai répétée pendant des heures et des heures, à en avoir mal à la tête et aux yeux, c'était mon rêve d'être prise.

Elle marqua un temps, puis ajouta sèchement :

– Je ne savais pas que c'était ton rêve à toi aussi.

Chiara regretta d'avoir parlé. La déception de son amie – et pas n'importe laquelle, celle dont elle était la plus proche – la culpabilisait. Méritait-elle ce qui lui arrivait ?

– Tu ne m'as jamais dit que tu aimais le cinéma...

– Je t'ai proposé de m'y accompagner quelquefois, asséna Claire, mais tu répondais toujours que ça n'était pas ton truc.

Cela lui rappelait vaguement quelque chose. Oui, il était possible qu'elle ait refusé ce genre d'invitation. Jusqu'ici le mot « cinéma » ne signifiait rien pour elle.

– Je suis désolée...

– C'est bon, arrête, je n'ai pas besoin de ta pitié.

– Ce n'est pas de la pitié !

Claire repoussa son plateau, sa main droite tremblait. Elle se leva et se dirigea vers les toilettes. La sonnerie annonçant la reprise des cours vint enfin briser la bulle dans laquelle les filles se trouvaient. Avec soulagement, elles réentendirent la cacophonie ambiante qui habituellement les irritait.

– Tu n’y peux rien, dit Raphaëlle, alors qu’elles déposaient leur plateau et celui de Claire sur des chariots. Ça va lui passer, ne t’inquiète pas.

– Si tu as été prise, c’est que tu étais la meilleure, ajouta Cynthia. Et puis, si vraiment c’était son rêve de jouer la comédie, elle n’avait qu’à s’inscrire au cours de théâtre de Mme Moret depuis le début de l’année, c’est gratuit.

Ce qui troublait Chiara, c’était la pensée qu’elle ne connaissait pas sa meilleure amie. Pourquoi ne lui avait-elle jamais confié sa passion pour le septième art, son rêve d’en faire son métier ? Le lien qu’elles avaient tissé était-il juste une mascarade pour tromper la solitude ? Une multitude de souvenirs rejaillirent, des souvenirs tendres et drôles : Claire éclatant de rire. Des quatre, elle lui avait toujours paru la plus mûre, la plus indépendante, la plus solide, mais c’était une carapace. Sa rudesse était une forme de protection. En réalité, elle était beaucoup plus sensible et fragile qu’il n’y paraissait. Avait-elle tu son désir par peur, comme elle, que quelqu’un s’en moque ou le salisse ? Elle décida de se rendre aux toilettes pour voir comment elle allait. Enfermée dans une cabine, Claire ne souhaitait pas lui parler, mais sa voix disait qu’elle avait pleuré. Le cœur serré, Chiara se dépêcha de rejoindre les autres qui étaient déjà parties en cours. Il fallait changer de bâtiment pour retourner en classe, et il s’était mis à pleuvoir, une pluie violente qui la mouilla de la tête aux pieds. Ses baskets couinèrent sur le linoléum des longs couloirs en laissant derrière elle des petites flaques.

Claire ne revint pas en classe cet après-midi-là. Mais le lendemain matin, en entrant dans la cour, Chiara la vit assise sur un muret. Raphaëlle et Cynthia n’étaient pas encore là, elle marcha d’un pas rapide vers son amie.

– Salut.

– Salut, répondit-elle.

– Je suis désolée pour hier, vraiment, je ne voudrais pas que ça mette en danger notre...

– C’est bon, n’en parlons plus. Ma réaction était peut-être un peu disproportionnée, mais quand tu as annoncé la nouvelle je n’avais pas encore reçu le courrier. J’ai donc appris de ta bouche que pour moi c’était mort.

– Pardon.

– Tu n’y peux rien, tu ne pouvais pas savoir.

Chiara se sentit soulagée, et en même temps quelque chose dans la voix de son amie sonnait faux, comme si quelqu’un lui avait dicté ces mots. Elles restèrent un moment silencieuses à regarder leurs chaussures, puis Cynthia arriva et s’exclama :

– Ah ! je vois qu’on s’est réconciliées, tant mieux, ce serait triste de devoir se débarrasser d’une de vous deux pour garder l’harmonie dans notre petit groupe !

Elle pouffa. Raphaëlle les rejoignit peu après. Et la sonnerie retentit.

À midi, elles s’assirent ensemble au réfectoire, discutèrent de choses et d’autres, comme si de rien n’était. Cependant, Chiara remarqua que son amie évitait son regard et ne lui adressait jamais directement la parole. *Il lui faut juste un peu de temps, pensa-t-elle, tout redeviendra comme avant, notre amitié vaut plus qu’un rôle au cinéma.* Au fond de la salle, vers les chariots, quelqu’un fit tomber un verre qui se brisa. Chiara, Raphaëlle et Cynthia sursautèrent en même temps, ce qui les fit rire. Claire, elle, resta impassible, ses yeux ne cillèrent même pas, à croire qu’elle n’avait pas entendu.

Quelques semaines plus tard, alors que le mois de mars semait au vent des effluves de printemps et que les oiseaux commençaient à faire leur nid, Chiara reçut un coup de téléphone de sa professeure principale. Elle écouta ce qu'elle lui dit, attentivement, sans bouger.

– C'est qui ? chuchota Maggy, assise derrière sa machine à coudre.

Elle ne répondit pas, ne fit aucun signe. Ses yeux ressemblaient à ceux des poupées de chiffon, vides, sans expression. Au bout de quelques minutes, elle finit par dire d'une voix blanche :

– Merci, madame Müller, à lundi.

C'est après avoir reposé le combiné qu'elle s'effondra. Elle sentit, au plus profond d'elle, que quelque chose se déchirait. Une ombre noire envahit le salon et plongea la pièce dans l'obscurité. Sa mère se précipita vers elle, lui demanda ce qui se passait, mais au milieu de ses sanglots elle ne parvenait pas à aligner deux mots. Il fallut attendre un long moment avant qu'elle puisse bégayer :

– C'est Claire, elle s'est... elle a... elle a sauté par la fenêtre de sa chambre.

– Oh ! mon Dieu !

– C'est fini. Tout est fini.

Maggy l'aida à se relever et l'accompagna jusqu'au canapé. Puis elle la prit dans ses bras et la serra fort.

É tendue sur une serviette de bain, Chiara apprenait son texte. Lina avait beaucoup de répliques, mieux valait s'y prendre à l'avance pour être sûre qu'au moment du tournage elles sortent sans y penser. *Salut, moi c'est Lina, mais tu peux m'appeler Lili.* Au-dessus d'elle, le soleil cognait, il était à son apogée, midi venait de sonner au clocher de l'église du quartier. Elle s'était tartinée de crème solaire, une crème épaisse et désagréable au toucher qui laissait sur sa peau des traces blanches, mais c'était tout ce qu'elle avait trouvé dans l'armoire de la salle de bains. Ses lunettes noires glissaient sur son nez, et ses mains collaient, elle les essuyait régulièrement sur sa serviette, craignant de tacher son texte. Cela demandait de la concentration pour ne pas se laisser distraire par les rires et les bruits d'éclaboussures qui résonnaient dans le parc de la piscine, mais c'était quelque chose qu'elle savait faire : s'extraire. Lina prenait de plus en plus de place, grandissait à l'intérieur d'elle, se développait, et c'était délicieux de se sentir possédée ainsi. Elle avait décidé de se mettre un peu au régime pour affiner ses traits et faire disparaître les rondeurs qu'elle ne supportait plus au niveau de ses cuisses et de ses fesses. Il lui avait suffi de remplacer les bonbons et autres douceurs par des pommes pour perdre quelques kilos. Elle faisait malgré tout attention à manger suffisamment pour ne pas devenir *toute maigre* et avoir de l'énergie. Elle se sentait bien dans sa peau, et encore mieux dans celle de Lina. Une coccinelle atterrit sur son texte. Elle trotтина quelques secondes sur la longue réplique un peu baratineuse d'Eddy, avant de s'envoler à nouveau. Elle n'avait pas encore rencontré l'acteur qui jouerait son amoureux, le réalisateur voulait que leur premier contact ait lieu sur le plateau quand ils tourneraient leur première scène, mais elle avait vu des photos et des extraits de ses films sur internet. Pour

être honnête, elle n'était pas emballée, elle le trouvait vieux et il avait l'air hautain. Elle avait peur qu'il soit brusque, impatient, voire méchant avec elle. Son visage était dur ; ses yeux, noirs ; et ses sourcils, épais. Lorsque des angoisses liées au tournage affleuraient, elle les chassait. Elle avait appris à faire ça, chasser ce qui la perturbait, et c'était un sentiment de liberté et de puissance incroyable. Tant d'années perdues à se faire du souci pour des bêtises, alors qu'il suffisait de balayer ses inquiétudes sur le bas-côté et de ne plus les regarder.

– Chiara !

Elle leva les yeux de son scénario. Raphaëlle apparut devant elle en contre-jour, longue, le corps couvert de gouttelettes, les cheveux mouillés.

– Raphy !

– C'est chouette de te voir ici, je peux venir vers toi ?

– Bien sûr.

– Je vais chercher mes affaires.

Elle disparut en laissant derrière elle un parfum fruité. Chiara aurait préféré être seule pour travailler, elle n'était pas d'humeur à papoter, mais comment refuser à son amie d'étaler sa serviette à côté de la sienne ? Elle rangea son texte dans son sac et s'allongea sur le dos. Raphaëlle s'installa à côté d'elle. Elles restèrent un moment silencieuses à savourer la douce brûlure du soleil, puis Chiara demanda :

– Tu as des nouvelles de Cynthia ?

– Elle m'a envoyé un WhatsApp il y a une semaine pour me dire que la Grèce était un pays super et que ses parents étaient plutôt cool. Tu n'as rien reçu ?

– Non.

– Le message s'est peut-être perdu.

– Peut-être.

Au milieu des éclats de rire et des odeurs de crème solaire, un enfant pleura. Quelqu'un essaya de le consoler, mais ça ne fonctionna pas, les sanglots durèrent longtemps et se terminèrent en hoquet.

– Je vois quelqu'un, dit soudain Raphaëlle.

Chiara se redressa et lança à son amie un sourire malicieux.

– Mais non ! Depuis combien de temps ?

- Deux mois.
- Et tu me le dis seulement maintenant ?
- Ce n'est pas le genre de choses qu'on crie sur les toits.
- Je ne suis pas n'importe qui !
- C'est vrai, excuse-moi.
- Je le connais ?
- Tu connais des psys ?
- Un psy ? J'ai cru que tu me parlais d'un garçon...

Raphaëlle fit non de la tête.

- C'est toujours le néant de ce côté-là.

Chiara en éprouva du soulagement. Son amie était comme elle, encore et toujours comme elle : vierge d'histoire d'amour.

- Je ne l'ai pas dit à Cynthia et je préfère qu'elle ne le sache pas, tu sais comment elle est parfois... Il y a des choses qu'elle ne comprend pas.

- Je ne lui dirai rien, tu peux compter sur moi.

Elle se demanda s'il fallait lui poser des questions sur les raisons qui la poussaient à voir un psy ou si ce serait indiscret, et puis il y avait cette fatigue subite qu'elle ressentait et qui lui donnait envie de se taire et de fermer les yeux. Elle se rallongea sur sa serviette en éponge, les bras le long du corps.

- C'est à cause de ce qui s'est passé.

Chiara se crispa. Son cœur battit plus fort, mais de façon chaotique, à croire qu'il avait perdu le rythme et s'agaçait contre lui-même. Peut-être paniquait-il.

- Je n'ai pas envie d'en parler, souffla-t-elle.

- On ne peut pas faire comme si de rien n'était, ça n'est pas sain, mon psy me dit...

- Je m'en fous de ce que te dit ton psy, je ne veux pas en parler, t'entends ? cria-t-elle en se levant.

Elle ramassa ses affaires, puis traversa le parc en courant. La sortie lui parut si lointaine tout à coup, et la voix de Raphaëlle continuait de résonner entre les baigneurs :

- Chiara, s'il te plaît, Chiara, attends-moi !

Lorsqu'elle fut certaine d'être hors d'atteinte, elle s'arrêta. Elle était en sueur et des larmes dont elle ne voulait pas mouillaient son visage. Elle était en colère contre son amie : de quel droit la persécutait-elle ainsi ? Ses oreilles sifflaient, de révolte, d'épuisement et de tristesse. Qu'on lui fiche la paix ! Elle s'était donné tant de mal pour oublier. QU'ON LUI FICHE LA PAIX !

La porte de chez elle était fermée. Sa mère et sa sœur devaient être allées faire des courses, elles préféraient la fraîcheur ventilée des supermarchés à la chaleur de l'été. Elle souleva le pot de fleurs sous lequel se trouvait la clé, la glissa dans la serrure et ouvrit la porte.

Une atmosphère curieuse régnait dans la maison. Les stores étaient baissés, mais le soleil passait à travers les lamelles inclinées et striait la moquette d'une lumière jaune de fin de journée. Il était tôt pourtant, l'après-midi venait à peine de commencer. Les poupées se taisaient, on aurait dit qu'elles venaient seulement de se taire, *motus et bouche cousue*, pour jouer à la perfection leur rôle de poupée. Que faisaient-elles quand personne ne les regardait ? Un calme inhabituel imprégnait le séjour, pas un bruit, pas un souffle de vent. Les meubles et les objets paraissaient faux, comme s'ils faisaient partie d'un décor de théâtre ; des accessoires sans véritable utilité faits pour raconter des histoires, pour jouer. Même la grande pendule, généralement si bavarde, s'était arrêtée à midi. Cette pièce de vie ressemblait plus à un musée : la reproduction d'une maison où quelqu'un de connu – compositeur, peintre, écrivain – aurait vécu. *Est-ce chez moi, vraiment ?* se demanda Chiara. *Et si je m'étais trompé d'entrée ?* C'était l'inconvénient d'habiter ce genre de quartiers, toutes les villas étaient identiques. Oui, mais qui d'autre que sa mère fabriquait des poupées de chiffon avec des yeux en boutons ? Elle était bien chez elle, bien chez Maggy, Chiara et Lise Mastrini. Alors d'où venait cette sensation d'étrangeté, de non-familiarité ? Quelque chose cognait toujours avec brutalité dans sa poitrine et, au milieu de ce silence, ce battement irrégulier, presque affolé, paraissait déplacé. Comment le faire taire ? Dans la vitrine de la grande armoire de la salle à manger, elle entrevit son reflet, ses cheveux en bataille, sa robe bain-de-soleil et, derrière, quelques vieilles bouteilles d'alcool que plus personne ne buvait. Chiara s'en approcha, ouvrit un des battants et choisit une liqueur à la prune, à cause du joli dessin sur l'étiquette. Elle ôta le bouchon de liège, en but une gorgée. Cela lui

brûla l'intérieur et elle aima ça. Elle en but une deuxième, une troisième, et doucement l'angoisse qui oppressait sa poitrine s'envola.

– Chiara !

Mylène Farmer la secouait. Comment connaissait-elle son nom ? Elle voulut lui demander un autographe pour sa cadette, mais peinait à articuler une phrase. *Papier... stylo... ma sœur... adore...*

– Réveille-toi, bon sang, maman va bientôt rentrer !

– Lise, c'est toi ?...

– Qui veux-tu que ce soit ?

– Tes cheveux... Qu'est-ce que tu as fait à tes cheveux ?

– Une petite teinture. Allez, dépêche-toi ! Maman est allée faire un plein d'essence, elle sera là dans quelques minutes. Tu as bu de ce truc ?

– Quelques gouttes...

– Je vais t'aider à monter dans ta chambre, appuie-toi sur moi.

Après avoir grimpé l'escalier, longé le corridor, elles parvinrent enfin dans l'antre mansardé de Chiara. Des vêtements jonchaient le sol, des posters d'animaux étaient accrochés aux murs, des flacons de parfum, vides pour la plupart, envahissaient les étagères, et une odeur un peu écœurante flottait dans l'air. Lise allongea son aînée sur le lit, au milieu de ses peluches, puis elle alla chercher un verre d'eau qu'elle posa sur la table de nuit.

– Je dirai à maman que tu fais une insolation.

– Merci, murmura Chiara en lui serrant la main. Tu lui ressembles vraiment, tu sais, avec cette coupe, cette couleur, ces habits, tu pourrais faire son sosie.

– C'est gentil ! Oui, je suis contente, je ne pensais pas que maman accepterait. Elle a même payé le coiffeur !

Lise attrapa un vaporisateur de laque qui fit office de micro, se plaça au milieu de la pièce et se dandina fièrement dans sa jolie robe noire à dentelles en chantant : *Cendre de lune, petite bulle d'écume, poussée par le vent, je brûle et je m'enrhume, entre mes dunes reposent mes infortunes, c'est nue que j'apprends la vertu, je, je suis libertine, je suis une catin, je, je suis si fragile, qu'on me tienne la main**. Ses cheveux flamboyaient dans la lumière, on aurait dit un ange.

– Magnifique, bravo ! Mais tu veux bien descendre le store ? Tout ce soleil, ça me fait mal à la tête.

Lise alla à la fenêtre, empoigna la manivelle et obscurcit la chambre.

La nausée avait pris le pas sur la tranquillité d'esprit, et les angoisses de Chiara tentaient de revenir en se frayant un chemin au milieu de son haut-le-cœur. Elle les sentait tourner autour d'elle, s'étendre sur son ventre comme un poulpe noir. Pourquoi la sensation de bien-être était-elle de si courte durée ? Elle rêvait de retrouver ce bref instant de légèreté – avant le basculement dans le dégoût – où plus rien n'avait eu d'importance. Ses paupières se fermèrent. Le bateau sur lequel elle était tanguait, bousculé par des vagues en colère. Cela demandait beaucoup de force et d'énergie pour le maîtriser. Et si elle le laissait aller ? Coulerait-il à pic dans les abysses de la mer ?

La porte de sa chambre s'ouvrit dans un grincement, et Maggy apparut dans un nouveau survêtement aux couleurs fluorescentes. Comment faisait-elle pour supporter ces pantalons de sport alors qu'il faisait trente-trois degrés dehors ? C'était un mystère. Elle ne mettait jamais de robe, sauf aux mariages, aux baptêmes, et parfois aux enterrements.

– Oh ! mon bébé, dit-elle en s'approchant de son lit, je t'avais pourtant dit de mettre un chapeau, tu n'as pas mis de chapeau, n'est-ce pas ?

– J'ai oublié.

La chambre était encore plus sombre qu'auparavant, la nuit devait être en train de tomber. Combien de temps avait-elle dormi ? Maggy posa une main sur le front de sa fille.

– Tu n'as pas de fièvre, c'est juste un petit coup de chaud.

– Oui.

– Raphaëlle a appelé, elle voulait savoir comment tu allais.

– Qu'est-ce que tu lui as répondu ?

– Que tu dormais.

– Et qu'est-ce qu'elle a dit ?

– « Embrassez-la de ma part. »

– C'est tout ?

– Que voulais-tu qu'elle dise ? C'est déjà gentil d'avoir pris de tes nouvelles. On mange dans une vingtaine de minutes, tu nous rejoins ?

Elle hocha la tête.

– Je n’ai pas faim.

– Je te monterai quand même quelque chose à grignoter.

Maggy se leva, ses genoux craquèrent. *Ma mère est un ver luisant*, pensa Chiara en la regardant s’éloigner dans son jogging flambant neuf. S’il faisait vraiment très chaud, c’est-à-dire au-dessus de trente-cinq degrés, elle se permettait le short ou le bermuda, mais c’était toujours de vieilles fripes qu’elle avait dans son armoire depuis plusieurs années et dont la forme était incertaine. Curieusement, il n’y avait que dans sa coiffure ou l’habillement de ses poupées qu’elle faisait preuve de raffinement.

* Extrait de la chanson *Libertine*, écrite par Laurent Boutonnat, chantée par Mylène Farmer.

Chiara n'avait plus de nouvelles de Raphaëlle depuis presque deux semaines (depuis leur rencontre à la piscine) quand elle la croisa dans la grande rue piétonne du centre-ville. Les deux sœurs avaient pris le bus numéro vingt-cinq pour aller faire quelques courses et manger une glace artisanale chez Gelati. En voyant son amie au loin, Chiara frissonna, tenta de l'esquiver, mais il était trop tard, Raphaëlle les avait repérées, elle approchait.

– Salut, dit-elle en arrivant à leur hauteur.

– Salut.

Une gêne s'immisça entre elles. Elles ne s'embrassèrent pas.

– Vous vous baladez ?

– Oui. Et toi ?

– Aussi.

À côté d'elles, un orgue de Barbarie jouait un air répétitif. Sur l'instrument, un singe en peluche frappait des cymbales en ouvrant la bouche, laissant apparaître une langue rouge vif.

– Cynthia est rentrée.

– Son voyage s'est bien passé ?

– Elle a vraiment adoré et elle est toute bronzée.

Il faisait lourd, il n'avait pas plu depuis plus d'un mois. Aux balcons, dans les bacs à fleurs, les parcs, les jardins, les plantes s'asséchaient et réclamaient de l'eau. Mais personne ne les entendait. Faudrait-il leur apprendre à crier plus fort ? Chiara se rappela le cactus qu'elle avait fait moisir à force de l'arroser. Comment trouver le juste équilibre ?

– Tu sais, c’est bientôt mon anniversaire, dit Raphaëlle de sa jolie voix si particulière, et j’organise un petit truc chez moi la semaine prochaine. Tu viendras ?

– Quel jour ?

Elle demanda ça comme si elle avait un emploi du temps de ministre, alors que son agenda ressemblait plutôt au désert de Gobi.

– Le jour J, jeudi.

– Jeudi, je crois que je n’ai rien jeudi, je peux te redire ?

Lise regarda sa sœur avec étonnement, mais eut la finesse de ne faire aucune remarque.

– Oui, bien sûr. C’est dès seize heures si jamais.

Elles se dirent au revoir, maladroitement. Lorsque Raphaëlle disparut de leur champ de vision, Chiara se rendit compte que l’orgue de Barbarie n’était plus là. Sa musique gaie et légère lui manqua. Quel réconfort cela aurait été de voir le petit singe montrer sa langue en tapant des cymbales. Les deux sœurs repartirent.

– Il s’est passé quelque chose ? demanda Lise.

– Non.

– Vous étiez bizarres.

– C’est la chaleur.

– Vous vous êtes disputées ?

– Il n’y a rien, je te dis.

Chiara accéléra le pas. Elle mourait d’envie de se rendre à l’anniversaire de Raphaëlle pour s’amuser, rire, manger du gâteau et que tout redevienne comme avant, mais était-ce seulement possible ? Et pourquoi Cynthia ne lui avait envoyé aucun message, aucune photo de son voyage ? Sa solitude lui coupa le souffle et l’oppressa. Puis elle songea qu’il fallait garder ce sentiment dans un coin de son corps pour Lina, pour le tournage. Cela le rendit utile et moins écrasant.

– Tout va bien, ne t’inquiète pas, déclara-t-elle en prenant le bras de sa sœur. On va chez Gelati ?

Elles durent attendre un moment avant d’avoir leurs glaces. Pistache salée/fleur de lait/noix de coco pour Chiara. Pamplemousse/citron vert/melon pour Lise. Elles avaient réussi à trouver deux places sur la

terrasse devant le marchand. Assises sur de vieilles chaises à la peinture bleue écaillée, elles dégustaient leur cornet en regardant des pigeons affamés chercher des miettes entre les pavés. Cela faisait des semaines que Chiara ne mangeait plus de sucreries, et cette crème glacée fut comme un baume, une caresse qu'elle se faisait à l'intérieur. Quand elle eut fini, elle ressentit un vide, une tristesse qui la poussa à aller recommander trois boules.

– Tu veux quelque chose ? demanda-t-elle à Lise.

– Non, merci, j'ai déjà du mal à terminer celle-ci.

Cette fois-ci, elle opta pour chocolat blanc/*stracciatella*/ calisson. Elle avait besoin de ce qu'il y avait de plus doux, de plus écœurant. Comment avait-elle pu se passer de ces gourmandises si longtemps ? Les pommes étaient peut-être bonnes pour la ligne et la santé, mais elles ne possédaient aucun pouvoir consolateur. Sa sensation de satiété s'était envolée. Elle avait beau manger, elle continuait d'avoir faim, ou plutôt d'avoir envie de se remplir. Un trou avait remplacé son estomac, un trou qui exigeait d'être comblé. Si elle n'avait craint le regard du vendeur et eu suffisamment d'argent de poche, elle aurait repris deux boules fleur de lait (qui restait son parfum préféré). Mais il était temps de rentrer, le ciel s'était noirci, un orage se préparait.

C'est dans le bus du retour, coincée entre des corps moites et replets, qu'elle éprouva les premiers maux de ventre. Elle se trouva stupide d'avoir fichu en l'air des semaines de régime pour quelques minutes de plaisir. Qu'en restait-il à présent ? Des regrets, de la culpabilité et une nausée. Encore. Un dégoût d'elle-même aussi. Oui, finalement, elle comprenait pourquoi Cynthia s'était éloignée. Si on la connaissait vraiment comme elle se connaissait, on ne pouvait qu'avoir envie de fuir. *Sale, tu es sale, s'injuria-t-elle. Et égoïste. Tu ne mérites pas tout ce qui t'arrive, mais tu mérites d'avoir mal au ventre : goinfre.*

– Qu'est-ce que tu as ? questionna Lise en voyant le visage fermé de sa sœur.

– Rien, j'ai trop mangé.

Au moment où elles sortirent du bus, un coup de tonnerre éclata, et juste après des trombes d'eau tombèrent du ciel. Chiara pensa à toutes les fleurs qui attendaient la pluie avec impatience. Elle imagina leur bonheur en cet instant. Ouvraient-elles leurs pétales comme on ouvrait la bouche pour

recevoir toute l'eau dont elles avaient besoin ? Certainement qu'elles ne se sentaient jamais lourdes ou obèses, toujours fines et légères. Lise dansait sous la pluie en chantant *C'est une belle journée*. Elle passait tant de temps devant son ordinateur à regarder des vidéos de Mylène qu'elle avait fini par adopter sa gestuelle, sa façon de se mouvoir, de s'exprimer, et malgré ses treize ans lui ressemblait de manière troublante. Comme un double miniature de la chanteuse, une figurine. Au point que parfois Chiara se demandait où était sa sœur.

OceanofPDF.com

Elle avait décidé de se rendre à l'anniversaire de Raphaëlle. Comment faire autrement ? Sa mère avait acheté un bon dans une boutique d'habits à la mode, et elle une boîte de chocolats fourrés au massepain, les préférés de son amie. Elle sonna à la porte à seize heures pile, après avoir tourné dans le quartier, caressé un chat tigré, admiré quelques fleurs, dit bonjour à une petite fille derrière une vitre ; elle avait tendance à toujours arriver en avance où qu'elle aille. Après un moment d'attente et de silence, Raphaëlle ouvrit la porte, le visage légèrement fardé et souriant. Elles s'embrassèrent.

– Ça me fait plaisir de te voir.

– Moi aussi. Tiens, c'est pour toi, dit Chiara en lui tendant les cadeaux.

– Merci, viens, on est dans le jardin.

Toutes les autres filles étaient déjà là, assises autour d'une grande table, ornée d'une nappe en papier et garnie de nombreuses victuailles.

– C'était bien à seize heures ?

– Quinze, seize heures, oui.

Cynthia se trouvait au milieu du petit groupe, elle le faisait rire, racontant une histoire qui lui était arrivée durant ses vacances en Grèce. Elle portait de grandes créoles qui frôlaient ses épaules noircies. L'été lui allait bien, elle était resplendissante. Chiara en éprouva un pincement, elle voulait être l'amie de cette fille, elle l'avait été. Que s'était-il passé ?

– Voilà notre star ! s'exclama Cynthia, en appuyant bizarrement sur le dernier mot.

– Bonjour, dit Chiara avec timidité.

Elle connaissait toutes les filles présentes, mais étaient-ce les mêmes que durant l'année scolaire ? D'où venait cette impression qu'elles étaient différentes et qu'il fallait utiliser un nouveau langage – dont elle ignorait les codes – pour communiquer avec elles ?

Il restait une place de libre en bout de table, à l'opposé de Raphaëlle. Elle s'installa.

– Tu es en train de tourner ton film ? demanda Roxane.

– Non, cet automne.

– Tu nous parleras encore quand tu seras très connue ?

– Bien sûr que non, coupa Cynthia, regarde-la, elle se la raconte déjà !

Cela avait le ton de la plaisanterie, mais comme toujours avec elle les plaisanteries lui permettaient de faire passer des messages ou de glisser des piques. Chiara ne répondit rien. Elle se servit un verre de Coca, le but d'une traite, puis piocha dans un bol de chips au paprika.

La fin de journée s'éternisait. Chiara joua le rôle de l'amie sympathique qui rigole quand il faut rigoler, écoute quand il faut écouter et parle quand il faut parler, mais elle ne parvint pas à avoir une once de plaisir. Sauf peut-être en mangeant le délicieux gâteau meringué aux fraises acheté par la mère de Raphaëlle. Lorsque le soir tomba enfin, elle ressentit du soulagement, le bout du tunnel n'était plus très loin et la pénombre adoucissait les visages. Des guirlandes lumineuses éclairèrent le jardin, et les voix baissèrent d'un ton. On perçut au loin le chant un peu austère des grillons. Elle se leva pour aller aux toilettes. Dans la maison, seules quelques petites lampes étaient allumées, des halos jaunes et chaleureux en émanaient, attirant moustiques et papillons. La décoration était sobre, le contemporain se mêlait au traditionnel avec goût. Pas de trace de la moindre poupée. Quelques tableaux, une sculpture, une cheminée. Et du parquet partout. Pour se rendre à la salle de bains, il fallait longer un long couloir après avoir traversé le séjour. Elle ne trouva pas l'interrupteur et dut avancer dans une semi-obscurité. Derrière la porte de la chambre parentale, une télévision fonctionnait. Chiara tendit l'oreille : ce devait être un documentaire. Elle perçut les mots « peinture », « révolution » et « dix-huitième ». La mère de Raphaëlle était venue quelquefois dans le jardin s'assurer que tout allait bien, qu'elles n'avaient besoin de rien. Elle était

douce, discrète et portait toujours des vêtements élégants, aux tissus souples et délicats, qui la mettaient en valeur.

Elle continuait d'avancer, s'enfonçant dans la pénombre. Elle ne se souvenait pas que le corridor était si profond. Était-elle sur le bon chemin ou s'était-elle perdue en cours de route ? Elle se réjouissait déjà d'être dans son lit, vêtue de son vieux t-shirt mauve, détendue, au bord des rêves. Elle se réjouissait d'en avoir fini avec toute cette mascarade. Son existence était-elle autre chose qu'une comédie ? Ne faisait-elle pas semblant à longueur de journée pour avoir une place, être acceptée ? Elle entendit le plancher craquer, puis entrevit un rai de lumière sous une porte. Ce devait être la chambre de François, le frère de Raphaëlle. Elle ne connaissait aucune autre personne jeune qui s'appelait ainsi, pour elle, c'était un prénom de vieux, et cela lui faisait drôle de penser que le frère de son amie était un François. À l'instant même où elle passa devant sa chambre, il ouvrit la porte. Elle sursauta.

- Excuse-moi de t'avoir fait peur.
- Tu ne m'as pas fait peur, j'ai juste été surprise.
- Tu voulais aller aux toilettes ?
- Oui, mais tu peux y aller avant moi.
- Non, non, vas-y.

Remarquant qu'elle était déboussolée, il traversa le couloir et alluma la salle de bains.

- C'est là.
- Merci.

Après s'être lavé les mains, elle se mouilla le visage. Malgré la tombée du jour, ses cheveux continuaient de coller à son front, et sa peau luisait. L'eau froide lui fit du bien et lui rendit un peu de sa fraîcheur. Elle se demanda si François pourrait la trouver jolie. Il était plus âgé qu'elle de cinq ou six ans. Estimait-il qu'elle n'était qu'une *fichue gamine* ? Elle sortit des toilettes après avoir vérifié qu'elle avait bien tiré la chasse d'eau et qu'elle n'avait laissé aucune goutte sur le siège. Ils se frôlèrent, elle sentit son parfum aux effluves de patchouli. En repassant devant sa chambre, elle ne put s'empêcher de guigner. Il y avait des bougies allumées, un bâton d'encens qui brûlait, des habits, des livres et un matelas deux places sur le sol. Près de la fenêtre grande ouverte, se trouvait un bureau (robuste et

beau, rien à voir avec son meuble Ikea qui branlait et avait un tiroir cassé, parce que Maggy n'avait pas réussi à le monter correctement), une lampe, une chaise, une corbeille à papier, une canette de bière, un cendrier. Elle pénétra dans cette pièce qui lui plut immédiatement par son côté clair-obscur et son odeur d'église. Elle souhaita avoir le même genre d'espace. Sur le lit, il y avait un livre, elle s'en approcha, curieuse de savoir ce que lisait François. *Lolita*, de Vladimir Nabokov.

– Alors ça, c'est incroyable, chuchota-t-elle.

– Quoi, qu'est-ce qui est incroyable ?

Elle sursauta, encore une fois.

– Décidément, j'ai le don de te faire peur, ou alors tu n'as pas la conscience tranquille.

– Si... je... pas du tout... non... enfin si, bafouilla-t-elle.

Je voulais voir ce que tu lisais.

– Et alors ? Votre verdict, mademoiselle Mastrini ?

Son nom, qu'habituellement elle trouvait nul et ringard, avait dans sa bouche à lui quelque chose de sexy.

– Le réalisateur avec qui je vais tourner m'a parlé de *Lolita*, il s'est un peu inspiré de cette histoire pour écrire son scénario.

– C'est une histoire qui a inspiré beaucoup de monde. Baldewski, c'est ça ?

– Oui.

– J'ai vu plusieurs de ses films. Il a un univers particulier, vraiment très intéressant.

Il s'était assis sur son matelas, elle était toujours debout. Il attrapa sa canette de bière au pied du bureau.

– T'en veux une goutte ?

Les yeux de Chiara s'illuminèrent, elle acquiesça. Après les verres de Coca, l'atmosphère étouffante des copines de classe et les sourires forcés, elle avait enfin la sensation de respirer et de se trouver à l'endroit où elle devait être. Elle s'installa à côté de lui sur le lit. Il lui tendit la canette de bière, elle en but une gorgée. Il chercha son paquet de cigarettes et son briquet, les trouva sous son duvet, se releva pour fermer la porte de sa chambre, alluma une Philip Morris et se rassit. L'odeur du tabac se mêla à

celle de l'encens, créant le parfum de François, un parfum que Chiara trouvait très agréable et dont elle aurait volontiers emporté un échantillon chez elle.

– Tu as hâte ?

– De quoi ?

– De tourner le film.

– Oui.

Elle se tut un instant, avant d'ajouter :

– J'ai juste quelques peurs.

– Le trac ?

Elle acquiesça.

– Et puis je vais devoir embrasser l'acteur qui jouera mon... mon mec (elle eut l'impression de se vieillir un peu en utilisant ce mot).

Et subitement cela lui apparut comme une évidence : il fallait qu'elle obtienne son premier baiser de François. C'étaient l'endroit et le garçon idéaux. Il avait sûrement déjà embrassé des filles – donc il s'y connaissait –, mais ce n'était pas non plus un type assez vieux pour être son père.

– Peut-être que ce sera un beau mec.

Elle but une gorgée de bière, puis deux pour avoir le courage de se dévoiler. Ses muscles se détendirent, son esprit s'allégea, tout paraissait plus facile.

– Peut-être, mais en fait je n'ai jamais... je n'ai jamais embrassé personne, et ça me stresse de le faire au cinéma pour la première fois.

Elle essaya de mettre dans cette phrase, au fond de ses yeux, toute la séduction et le charme dont elle était capable. Lina aurait pu dire ce genre de réplique de cette façon. L'avait-elle guidée ? Mieux valait lui laisser prendre la situation en main, elle osait beaucoup plus que Chiara.

François la fixait, il lui sourit, un sourire qui disait qu'il avait compris le message.

– Tu voudrais que je te montre ? proposa-t-il simplement.

– Ça ne te dérange pas ?

– Bien sûr que non.

Il lui caressa d'abord la joue, tendrement, avant d'approcher son visage du sien. Chiara ferma les yeux. Son sang pulsait dans son cou, son cœur, ses

poignets, partout. Le jeune homme ne piquait pas, ses lèvres étaient d'une douceur étonnante, et lorsqu'il enfonça sa langue dans sa bouche pour la goûter plus intimement, plus profondément, elle se laissa tomber en arrière sur le lit. Il lui sembla que c'était la chose la plus étrange et la plus extraordinaire du monde. Des coups à la porte vinrent troubler leur délicieuse intimité. Ils se redressèrent, s'essuyèrent la bouche et essayèrent d'avoir l'air normal. François ramena le duvet sur ses cuisses.

– Tu n'as pas vu...

Raphaëlle était entrée, elle grimaça.

– On te cherche partout. Qu'est-ce que tu fais là ?

– Rien, on parlait de Baldewski et de *Lolita*, déclara François.

– Oui, on parlait, c'est tout.

– Roxanne et Julie sont parties, elles voulaient te dire au revoir.

– Je vais y aller aussi, dit Chiara en se levant.

Raphaëlle jeta un regard noir à son frère. Elle raccompagna son amie à la porte – après qu'elle fut allée saluer les filles qui restaient dans le jardin, dont Cynthia – et en éprouva un apaisement. Tout devenait si compliqué depuis quelque temps, des sentiments opposés bataillaient à l'intérieur d'elle. Claire lui manquait, et elle en voulait à Chiara d'avoir été choisie pour le film. Si elle n'avait pas été prise, les choses se seraient-elles passées différemment ?

Allongée sur son lit dans son t-shirt mauve tout doux, Chiara pensait à François. Elle regrettait de n'avoir pas pu lui dire au revoir. Elle avait tenté de retourner dans sa chambre avant de sortir de la maison, mais Raphaëlle la suivait de près, veillant à ce qu'elle ne fasse aucun détour. *Ça y est, c'est fait*, sourit-elle intérieurement, *j'ai embrassé un garçon sans que personne ne filme la scène, sans que ce soit écrit nulle part en italique, juste pour moi, pour lui, j'ai embrassé un garçon et j'ai trouvé ça agréable. Plus qu'agréable*. Elle était agitée, le surplus d'émotions avait tendance à la rendre insomniaque. Et puis il faisait chaud dans sa chambre mansardée, elle transpirait malgré la fenêtre ouverte. Était-ce la pleine lune ? La pièce était étonnamment lumineuse, une lumière froide et blanche qui donnait à ses peluches des allures fantomatiques.

Elle était déjà dans un demi-sommeil quand elle entendit une sorte de hurlement. Un deuxième cri suivit le premier et la réveilla tout à fait. Elle se

leva, alla à la fenêtre. Elle aperçut une ombre dans la rue. Un chat ? Lorsque l'animal se retrouva dans le halo d'un vieux réverbère, elle fut stupéfaite de découvrir de quoi il s'agissait. Elle se frotta les yeux. La bête était toujours là. Les oreilles – larges et pointues – à l'affût, le pelage jaune. *Un fennec. Qu'est-ce qu'un fennec ferait dans mon quartier ? Je dois être en train de rêver.* À peine eut-elle pensé ça que le canidé disparut. Elle retourna se coucher. Et, de nouveau, eut du mal à s'endormir. Elle revit les créoles de Cynthia s'agitant au-dessus de ses épaules nues, sa peau bronzée, ses cheveux éclaircis par le soleil, et se souvint de la manière dont elle avait dit « voilà notre star ! ». Comment un être proche pouvait-il devenir soudain si lointain ? Encore une fois, le fennec, ou Dieu sait quel animal, hurla.

Son réveil sonna à quatre heures. Il faisait nuit, et elle avait l'impression d'avoir à peine dormi. Ce n'était peut-être pas qu'une impression d'ailleurs, elle avait eu tant de mal à trouver le sommeil. Elle serait volontiers restée au lit, en plus c'était samedi. Quelle idée de vouloir faire du cinéma ! Une grasse matinée lui paraissait beaucoup plus attrayante.

– Chérie, tu es réveillée ?

Sa mère la guignait dans l'entrebâillure de la porte. C'était une position qu'elle affectionnait, car elle s'immisçait sans vraiment s'immiscer. Cela lui permettait de penser qu'elle était une mère parfaite qui respectait l'intimité de son enfant, tout en assouvissant son désir d'emprise. Chiara grogna.

– Je t'ai préparé ton petit-déjeuner, il faut que tu manges, tu as besoin d'énergie.

La seule et unique chose dont elle avait besoin en cet instant, c'était de dormir, mais son réveil sonna une nouvelle fois pour lui rappeler qu'il était hors de question de traîner au lit : elle avait signé un contrat, il fallait l'honorer. Le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt, disait toujours un de ses professeurs. Oui, eh bien, elle n'en voulait plus, du monde. Juste le repos et le sommeil, pour le reste elle se contenterait des miettes. Elle éteignit son alarme, se mit sur le ventre, prit son oreiller et le plaça au-dessus de sa tête. Sa mère entra dans sa chambre et alluma le plafonnier.

– Non, maman, j'ai mal aux yeux.

– Je te connais, si je n'allume pas, tu risques encore de te rendormir et on va arriver en retard le premier jour de tournage. Ça ne fait pas sérieux, pas sérieux du tout !

Elle lui ôta son duvet, son oreiller et alla les déposer sur le bureau pour la pousser à se lever. Encore une fois, Chiara grogna.

Assise devant son bol de céréales, elle sentait le stress monter et peinait à avaler son petit-déjeuner.

– Tu crois qu’il faut qu’on te maquille ?

– Non, maman, ils ont tout le nécessaire là-bas.

– Tu es sûre ?

– J’ai rendez-vous à cinq heures trente pour me faire maquiller, alors oui j’en suis sûre.

– Tu as des cernes, tu aurais dû te coucher plus tôt, c’est pas joli, ces cernes.

Chiara ne répondit pas. Elle détestait que Maggy lui fasse des remarques sur son physique, c’était comme si elle pénétrait sous sa peau à l’aide d’un scalpel et qu’elle trifouillait, juste pour le plaisir de trifouiller, parce que c’était quand même la chair de sa chair et que ça lui donnait certains droits.

– Tu veux qu’on répète ton texte ?

– Je l’ai tellement répété qu’il me sort par les yeux.

– Bon, c’est parfait. Tout va bien se passer alors ?

– Tu as peur que je te fasse honte ?

– Non, j’ai totalement confiance en toi, ma chérie.

– On ne dirait pas.

L’automne avait remplacé l’été depuis plus d’un mois. Des feuilles mortes gisaient sur les trottoirs et dans les jardins. Les arbres perdaient chaque jour un peu plus de leur flamboyance, mais ils ne s’inquiétaient pas, sachant qu’elle reviendrait l’année d’après. Quelle chance de pouvoir retrouver sa sève et sa jeunesse à chaque printemps.

Chiara fut étonnée de découvrir le monde déjà présent sur le lieu de tournage à cinq heures trente du matin. Intimidée aussi, ce n’était plus l’ambiance intime de l’audition. Elle se trouvait sur une place du centre-ville, une place qu’elle connaissait bien, mais qui, en ce jour particulier, avait des airs différents, des airs de décor. Pourtant tout était bien réel. Des rails étaient posés sur le sol, il y avait des barrières, quatre tentes (deux grandes et deux plus petites), des caméras, des projecteurs et des gens qui

s'agitaient. La femme de l'audition s'avancait vers elle, ce visage connu la rassura.

– Bonjour Chiara, dit-elle en lui serrant la main. Comment vas-tu ?

– Bien, merci.

– Pas trop dur de se lever si tôt ?

– Non, non, ça va.

– La maquilleuse t'attend, je vais t'y conduire.

Elle avait ignoré Maggy, debout en face d'elle, ce qui blessa Chiara et lui donna envie d'être très gentille avec sa mère. Elle la prit dans ses bras, l'embrassa.

– Je t'appellerai quand j'aurai fini, d'accord ?

– Tu es sûre que tu ne veux pas que je reste dans un coin ?

– Sûre.

– Je pense fort à toi, je t'aime, ma fille.

– Moi aussi, je t'aime.

Et elle vit sa petite maman avec son jogging saumon, ses boucles que la nuit avait défaites et qu'elle n'avait pas encore eu le temps de refaire traverser la place au milieu de personnes vêtues de noir. Elle ressentit violemment à quel point elle l'aimait, malgré les disputes et les agacements. Elle était, et resterait toujours, sa petite maman.

La femme de l'audition avait tourné les talons, Chiara la rejoignit en courant. Elles entrèrent dans une des tentes. Il y avait une table, une chaise, un miroir avec des ampoules tout autour et des produits de maquillage étalés sur une serviette en éponge.

– Bonjour, Chiara, dit la jeune femme devant le miroir. Moi, c'est Lola.

Elle était belle, ses longs cheveux noirs formaient un superbe chignon, et elle sentait bon.

– Bonjour.

– Pas trop stressée ?

– Ça va.

– Assieds-toi là.

Elle s'installa, et la transformation commença. Place à l'artifice, place à Lina. Elle aima le contact des doigts fins et habiles de la maquilleuse sur son visage, l'odeur de rose de la crème qu'elle appliqua sur sa peau, les

couleurs choisies pour ses paupières, ses lèvres, ses joues ; elle aima le soin et l'attention avec lesquels Lola l'embellissait, la façon dont elle se penchait au-dessus d'elle avec douceur, un pendentif en forme de trèfle se balançant entre ses seins généreux.

– Wouah ! C'est moi ? s'exclama-t-elle en voyant le résultat.

– Tu es superbe, n'est-ce pas ?

– Je ne me reconnais pas.

– Pourtant c'est bien toi.

– Comment vous avez fait ça ?

Une lumière émanait d'elle, transpirait de sa peau, faisait pétiller ses yeux. Le maquillage était si bien réalisé qu'on le voyait sans le voir. Il s'intégrait parfaitement à son visage.

– C'est à tes parents qu'il faut demander ça, rit la maquilleuse.

Chiara ne pouvait détacher ses yeux de son reflet dans la glace, intriguée par cette personne qui lui ressemblait tout en étant autre.

– Alors voilà Lina, murmura-t-elle.

– Oui, la voilà, elle te plaît ?

Elle marqua un temps avant de répondre :

– Beaucoup.

Le réalisateur entra dans la tente à ce moment-là, une légère crispation déformait son sourire.

– Bonjour, Chiara, comment ça va ?

– Ça va, merci.

– Pas trop le trac ?

– Non, non, mentit-elle.

Évidemment qu'elle avait le trac, elle était terrorisée même, mais elle avait compris le jour de l'audition que la peur prenait la place qu'on lui laissait : elle ne lui en céderait aucune. Elle chassait les unes après les autres les pensées anxiogènes qui affleuraient, en se convainquant qu'elle ne risquait pas grand-chose. Ce n'était pas comme si elle était atteinte d'une maladie grave ou qu'elle devait se faire opérer à cœur ouvert. Elle ne risquait rien, mis à part un sentiment d'impuissance et une humiliation publique.

– C’est très bien comme ça, Lola, dit Baldewski en scrutant le visage de Chiara. J’ajouterais juste un peu de cette chose brillante que mettent parfois les jeunes filles sur leurs lèvres.

– Du gloss ?

– Oui.

– Ce n’est plus à la mode, la mode aujourd’hui est aux couleurs mates.

– Lina a du gloss, je la vois avec du gloss, dit-il avec autorité.

– Alors on va lui mettre du gloss.

Il l’observait toujours dans le miroir, l’air ému. Avait-il connu une Lina ? Ressemblait-elle à Chiara ? Était-ce la raison pour laquelle il l’avait choisie ? Elle avait soudain la sensation de porter plus qu’une histoire de cinéma.

– Thomas est là ? demanda Lola.

– Il est allé se chercher un café, il arrive. Chiara, susurra le réalisateur en s’approchant de son oreille comme s’il voulait lui dire un secret, surtout ne t’inquiète pas, je veux que tu t’amuses, comme tu l’as fait à l’audition, je veux de la spontanéité, ne réfléchis pas trop, joue, c’est tout.

Elle perçut du stress dans sa voix et s’ordonna de ne pas se laisser contaminer. Elle avait demandé s’il y aurait des répétitions, mais la femme de l’audition, avec qui elle était en contact, lui avait dit d’un ton hautain que Baldewski répétait le moins possible, qu’il cherchait autre chose, une chose qu’on ne trouvait pas en épuisant une scène.

Thomas apparut, une tasse en plastique dans une main, un croissant dans l’autre. Nerveusement et avec excitation, Baldewski les présenta.

– Ah ! voilà mes amoureux ! Eddy, Lina. Lina, Eddy.

– Bonjour, dit Thomas de sa voix de baryton.

Il était grand et robuste, une barbe de quelques jours assombrissait son visage. Chiara se sentit toute petite. Serait-il possible qu’il lui brise les os en la serrant contre lui ?

– Bonjour.

– Elle rougit, c’est magnifique ! s’exclama le réalisateur. Ne vous parlez plus jusqu’au moment de tourner, OK ? Allez, viens, je vais t’expliquer comment ça va se passer.

Baldewski et Chiara sortirent de la tente. Le matin semblait encore loin. La nuit pouvait-elle s'étirer si longtemps qu'elle détrône le jour ?

– Tu veux un café ?

– Je ne bois pas de café.

– Du jus d'orange, du thé ?

– Non, merci.

– Bon, on va s'installer au bord de la fontaine.

Ils parlèrent une bonne dizaine de minutes tous les deux, ou plutôt il parla. Il lui expliqua les détails de la journée, lui apprit quelques mots du vocabulaire cinématographique qu'elle devait connaître. Il avait une voix douce et semblait incapable, mécaniquement parlant, de hausser le ton.

– L'important c'est d'être là, entièrement là, à partir du moment où je dis « moteur », tu mets tes tripes sur la table, OK ? Je sais que tu peux le faire. Tu as cet exhibitionnisme-là, c'est pour ça que je t'ai choisie.

Chiara eut la vision de ses pauvres intestins palpitant sur une table en formica bleu.

– OK.

Il se releva, effleura sa joue, délicatement, pour ne pas abîmer son maquillage.

– Tu es ma Lina, tu n'as rien à faire, sois toi-même et dis le texte.

– Merci, monsieur.

– Pas monsieur, Baldewski.

– Merci, Baldewski.

L'eau de la fontaine, qui avait été arrêtée pour la nuit, commença à rejaillir du robinet en laiton dont la forme évoquait une tête de lion. Il crachota d'abord, puis l'eau coula abondamment et redonna à la place des allures de jour. Le matin était plus proche qu'il n'y paraissait ; le tournage allait bientôt commencer. Chiara profita de ce qu'elle était seule pour revoir son texte. *Je me balade, c'est interdit ? Ça ne se fait pas de demander leur âge aux dames. Bien sûr. J'ai faim. J'adore les gaufres, surtout pour le petit-déjeuner, des gaufres avec plein de chocolat fondu dessus. L'école entre quatre murs, c'est pas mon truc, je la préfère buissonnière. Vous êtes drôle. Non, non, juste drôle.*

– Pas trop stressée ?

Eddy, ou plutôt Thomas, était devant elle. Elle tressaillit. Qu'avaient-ils tous à lui poser cette question ? Et puis de quel droit venait-il lui parler ? Baldewski avait dit qu'ils ne devaient plus s'adresser la parole jusqu'au moment de tourner.

– Ça va.

– C'est ton premier film, n'est-ce pas ? demanda-t-il en s'asseyant à côté d'elle.

Elle acquiesça. Puis balaya la place du regard, craignant que le réalisateur les surprenne en pleine conversation. Elle ne voulait surtout pas le décevoir.

– Je me souviens de mon premier film, je devais avoir ton âge, j'étais pétrifié, eh bien, figure-toi que ça ne s'est pas arrangé avec le temps.

– Vous avez peur ?

– Je suis terrorisé. Mais je fais avec. Oh ! j'ai bien essayé différents produits pour m'enlever ce foutu trac, ça marche au début, mais il finit toujours par reprendre le dessus. Il faut tenter de le dompter, pas d'autre choix.

– Vous y arrivez ?

– Je parviens de mieux en mieux à le cacher, et puis, aussitôt que le réalisateur dit « moteur » et que ça tourne, il s'envole, miraculeusement. Le plus difficile, c'est juste avant le clap, et tout ce qu'on imagine.

La femme de l'audition – qui devait avoir un nom, mais Chiara l'avait oublié et n'osait pas le redemander – s'approcha d'eux, l'air sévère.

– Baldewski ne veut pas que vous vous parliez, asséna-t-elle.

– C'est de ma faute, dit Thomas.

– Chiara, l'habilleuse t'attend. Suis-moi.

Elle se leva. Le ciel s'éclaircissait et des oiseaux commençaient à pépier dans les arbres alentour. Seraient-ils dans le film ?

– À tout à l'heure, petite fleur.

L'acteur lui fit un clin d'œil. Il n'était pas aussi méprisant qu'elle l'avait cru en voyant ses extraits de films sur internet. « Petite fleur » était le nom qu'Eddy donnait à Lina quand il voulait être tendre. Elle se souvint soudain que, lorsqu'elle était enfant, son père l'appelait comme ça, « petite fleur », c'était étonnant que ça ne lui revienne que maintenant.

Dans la deuxième petite tente, une femme bien en chair et trop maquillée faisait bouger des cintres sur un portant. Le crissement métallique hérissa les poils de Chiara.

– Ah ! vous voilà ! s'exclama-t-elle en les voyant entrer.

– C'est donc la première scène, la rencontre avec Eddy, elle porte un jean et un haut à...

– Je sais ce qu'elle porte, merci, interrompit l'habilleuse.

– Bon, puisque vous savez tout, je vous laisse.

La femme de l'audition sortit de la tente, agacée. Mais pouvait-elle avoir l'air tranquille et jovial ou la configuration de son visage, ses traits l'en empêchaient ?

– Saleté.

Chiara fit semblant de ne pas avoir entendu, mais l'habilleuse en rajouta.

– Je ne supporte pas ses manières, à celle-là ! Elle se croit tout permis, parce qu'elle est l'assistante de Baldewski depuis des années et qu'ils couchent ensemble.

Ils couchent ensemble. Ils couchent ensemble. Les mots de la femme enveloppée créèrent un écho. Chiara avait beau vouloir chasser les images qui surgissaient, elle ne parvenait qu'à les multiplier. Kaléidoscope de corps nus s'enchevêtrant à l'infini. Elle détestait être ainsi plongée dans l'intimité d'autrui. Durant son enfance, il était arrivé à sa mère de lui dévoiler quelques secrets sur « sa vie de couple ». Elle en gardait des visions qui, aujourd'hui encore, lui faisaient faire d'affreux cauchemars.

– Déshabille-toi !

– Pardon ?

– Tu dors ?

– Non, je... je répétais mon texte.

– Tu es stressée ?

– Non ! se défendit-elle comme si c'était une accusation.

– Il ne faut pas être gênée, j'en ai vu d'autres, tu sais, des jeunes, des vieux, des gros, des maigres, mon œil est professionnel, comme celui d'un docteur.

– Je ne suis pas gênée.

– Alors tant mieux.

Chiara se déshabilla, l'œil professionnel de la femme trop maquillée était tout de même sacrément insistant. Elle se dépêcha d'enfiler les vêtements de Lina.

– Tu as pris du poids ?

Le jean la serrait, elle avait eu du mal à le fermer. De la sueur commença à perler à ses tempes. Elle ne devait pas transpirer, de quoi aurait-elle l'air ? Lola avait laissé ses cheveux détachés, elle les imagina tout collés sur son front et le long de sa nuque.

– Je mange des pommes, plus aucune sucrerie, je ne peux pas avoir pris du poids, dit-elle, des larmes dans les yeux.

Elle avait remplacé les friandises par des fruits pendant plusieurs semaines, oui, mais à un moment donné (quand ?) elle n'avait plus supporté l'odeur d'une pomme ou d'une poire et s'était permis quelques débordements (combien ?), à présent elle le regrettait et sa gourmandise lui faisait honte.

– Baldewski !!! gueula l'habilleuse.

Chiara eut envie de rentrer sous terre, de n'avoir jamais réussi l'audition, d'être chez elle devant la télévision en train de dévorer un énorme paquet de chips, sans que ça ait la moindre incidence sur le reste de sa vie.

– Qu'est-ce qui te prend, Greta ? dit Baldewski en les rejoignant.

– Regarde !

Chiara eut l'impression d'être un morceau de viande cru et blafard dans la vitrine d'une bouchère. Elle se jura de ne plus faire aucun film après celui-là (si tant est qu'ils ne la virent pas pour *prise de poids*), et de ne JAMAIS retravailler dans un domaine où le physique avait tant d'importance. *Arrêtez de me regarder*, suppliait-elle intérieurement, *arrêtez*.

– Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ?

– Tu ne vois pas ?

– C'est parfait.

– Parfait ? Elle a pris du poids depuis les derniers essayages. Comment je peux bosser correctement si les gens font le yoyo ?

– Ah bon ?

– Oui, là, là et là, dit Greta en posant ses mains, sans aucune pudeur, sur les hanches et les fesses de la jeune fille, le tissu est tendu.

– Ça ne me dérange pas, au contraire, j’aime bien le côté légèrement enrobé, ça fait très ado.

Légèrement enrobé. Chiara crut mourir. Personne ne lui avait jamais dit qu’elle était *légèrement enrobée*. Elle ne voulait pas être *légèrement enrobée*, surtout pas pour tourner la première scène de son premier film ! Elle s’ordonna de voir le positif de la situation, Baldewski n’avait pas dit en pleurant : « Mais qu’est-ce que c’est que ce boudin, rendez-moi ma Lina ! » Il avait même l’air plutôt satisfait.

– Bon, alors on laisse comme ça ? questionna Greta.

– Comment tu te sens dedans, à l’étroit ?

Légèrement enrobé restait planté dans ses tympans et ne l’aidait pas à se sentir à l’aise dans cette tenue, mais elle arrivait malgré tout à respirer.

– Ça va.

– Alors on laisse comme ça. Mais il faut faire une retouche maquillage, passe voir Lola.

– Oui, j’ai eu un coup de chaud.

Des traînées roses parcouraient le ciel, les oiseaux chantaient avec de plus en plus de vivacité, et la ville alentour s’éveillait. Baldewski avait dit qu’il voulait cette lumière, la lumière de l’aube pour la première scène, il fallait se dépêcher. La séquence n’était pas très longue, mais le réalisateur avait averti Chiara que, « au cinéma, tout prend tellement de temps ». Tout le monde était dans les starting-blocks. On attendait le mot « moteur », le corps en alerte, le cœur battant. Et cela avait quelque chose d’émouvant, toutes ces personnes réunies pour raconter la même histoire.

– Silence plateau !

– Moteur demandé !

– Ça tourne !

– Séquence 1, plan 1, prise 1.

– Action !

À la fin de la journée, Chiara était épuisée, mais elle se sentait à sa place. Le réalisateur lui avait dit bravo. Eddy avait été gentil (elle peinait à l’appeler Thomas), jouer avec lui était très facile, la façon dont il parlait sonnait si vrai qu’elle devenait Lina rien qu’en l’écoutant. Après avoir salué

tout le monde, elle appela sa mère pour qu'elle vienne la chercher. La nuit était tombée, elle l'attendait près de la pharmacie. La croix verte se reflétait sur le goudron humide, il n'avait pas plu, mais quelqu'un avait dû nettoyer le trottoir. Ils avaient réussi à tourner trois scènes, la première et deux autres qui étaient plus loin dans le film, mais se déroulaient également près de la fontaine. Elle entendait les techniciens remballer leur matériel, démonter les tentes, lancer un juron ou éclater de rire. Le lendemain, les séquences prévues auraient lieu dans un appartement, celui d'Eddy, mais par chance ce ne serait pas encore la scène du lit ni celle du baiser, que Chiara continuait d'appréhender malgré la bienveillance de son partenaire. François vint hanter ses pensées. Était-il allongé sur son lit en train de fumer une cigarette ? Avait-il embrassé d'autres filles depuis leur baiser ? Pensait-il à elle parfois ?

Maggy klaxonna pour la sortir de ses rêveries.

– Maman, excuse-moi, je ne t'avais pas vue, dit-elle en entrant dans la voiture.

– Ah ! oui, tu étais loin, très loin, rit-elle. Alors, raconte-moi ta journée ! Je veux tout savoir, en détail, surtout n'oublie rien !

Accroché au rétroviseur intérieur par une ficelle, un animal en plastique se balançait. Ses oreilles pointues et son museau rappelèrent à Chiara un rêve qu'elle avait fait. Ou était-ce un souvenir ?

– Qu'est-ce que c'est que ce fennec ? s'étonna-t-elle.

– Ce n'est pas un fennec, c'est un chien, ta sœur m'en a fait cadeau, c'est adorable, non ?

Chiara s'inquiéta. Quel jour était-on ? La fête des mères, son anniversaire ? Avait-elle manqué une date importante, trop occupée qu'elle était par son premier jour de tournage ? Impossible, l'une et l'autre étaient au printemps.

– En quel honneur ?

– Comme ça, pour le plaisir de me faire un cadeau.

– C'est un peu kitsch, non ? dit-elle avec acidité.

Il lui arrivait de craindre que sa sœur prenne toute la place dans le cœur de leur mère et qu'il ne lui reste plus une miette d'amour et de tendresse. C'était une peur enfantine qu'elle enfouissait la plupart du temps mais qui, parfois, comme un poisson des abysses, remontait à la surface.

- Arrête de dire des méchancetés et raconte-moi plutôt ta journée.
- Ça s’est bien passé.
- C’est tout ?
- Bon, c’était génial, sourit-elle. Il y a eu beaucoup d’attente, mais c’était super, et je crois que Baldewski était content de moi.
- Bravo, ma fille ! Tu voudrais en faire ton métier ?
- Peut-être.
- C’est un très beau métier, j’aurais tellement aimé...
- Je sais, maman.
- Tu vas devenir une star, j’en suis sûre.

Chiara pouffa. Elle visualisa son visage souriant et apaisé dans la voie lactée.

Aucune lumière n’était allumée dans la maison, Lise aimait aller se coucher tôt pour écouter Mylène Farmer dans le noir, étendue sur son lit, un casque sur les oreilles. Maggy se gara. Puis, estimant qu’elle était trop de biais, recula. C’est alors qu’elles roulèrent sur quelque chose. Cette sensation inhabituelle les tétanisa. Elles se regardèrent, effarées.

- Qu’est-ce que c’était ? s’étrangla Chiara.

Maggy secoua la tête. Elle resta immobile un instant, avant de prendre une profonde respiration et de sortir de la voiture. Il faisait sombre, la lumière extérieure, qui était censée être automatique, faisait des caprices. Chiara regardait dans le rétroviseur intérieur. Sa mère s’approcha de l’arrière du véhicule, poussa un cri étouffé et revint dans l’habitacle, chancelante.

- Je crois... je crois que c’est *Mystic*.
- Oh non ! s’écria Chiara.

Sa gorge se crispa, des larmes jaillirent de ses yeux. *Mystic* était le jeune chat des voisins, un petit chat roux qui s’était pris d’affection pour la famille Mastrini et venait régulièrement leur rendre visite.

- Il est... il est mort ?

Elle acquiesça.

- C’est affreux...

- Il faut aller prévenir les voisins, murmura Maggy.

- Oh ! merde, maman, merde, qu'est-ce que tu as fait ?
- Chiara s'il te plaît, c'est déjà assez difficile comme ça.

L'éclairage extérieur s'enclencha tout à coup, illuminant la maison et tout ce qu'il y avait autour. Cela avait un côté accusateur, elles auraient préféré rester dans la pénombre. Certaines choses méritaient d'être recouvertes par l'obscurité.

- Tu... tu veux que je vienne avec toi ?
- J'ai compris que tu n'en avais pas envie. Allez, rentre à la maison, je vais me débrouiller toute seule, marmonna Maggy.
- Comment je pourrais « avoir envie » d'annoncer la mort de leur chaton à nos gentils voisins ? Maintenant, si tu me dis que tu as besoin de moi, je viens, je ne suis pas un monstre.

Maggy passa une main sur son visage, soupira.

- Non, non, je vais y aller seule, ça ne sert à rien d'être deux.
 - Merci, répondit Chiara en serrant la main de sa mère.
- Elles sortirent de l'habitable. Évitérent de passer devant le petit chat écrasé, soigneusement éclairé.

- Ça va aller ?
- Maggy haussa les épaules.
- Tu veux que je te prépare quelque chose ?
 - Un whisky.
 - Ce n'est pas de ta faute, maman, tu ne l'as pas vu, il faisait noir.
 - Je sais... Allez, rentre à la maison, tiens, voici les clés.

Chiara vit sa mère s'éloigner, le corps un peu voûté, vêtue de son jogging saumon. Sa manière d'être au monde lui pinçait le cœur, elle voyait si clairement sa maladresse, ses fragilités, sa solitude. Elle se retourna, tomba sur le chat, voulut s'en détourner, mais n'y parvint pas. Une nausée contracta son estomac. La pauvre bête saignait, et des organes qui étaient censés être dedans se retrouvaient dehors. Ses yeux – grands ouverts – disaient sa surprise et son effroi. Ne pouvant plus se retentir, Chiara courut vomir dans les hortensias. Avant de rentrer, elle regarda en direction des voisins. La rue était déserte. Maggy était-elle en train d'annoncer la triste nouvelle ? Elle l'imagina debout dans l'entrée, une entrée identique à la leur.

Dans la maison, le calme régnait. Chiara se dirigea vers l'armoire vitrée du séjour, l'ouvrit et prit la bouteille de whisky. Ensuite elle alla à la cuisine, remplit un verre pour sa mère, hésita, puis s'en servit un aussi. La douce brûlure lui fit du bien. Ses muscles se détendirent et ses angoisses s'évaporèrent. Tout allait bien, tout ne pouvait que bien aller. Après tout, un chat n'était qu'un chat, et tout le monde devait mourir un jour ou l'autre, alors un peu plus tôt ou un peu plus tard... Qu'est-ce que cela changeait dans le fond ?

La porte d'entrée s'ouvrit. Chiara se précipita vers l'évier, jeta l'alcool, nettoya son verre et le posa sur l'égouttoir, avant de prendre un air décontracté.

– Oh ! merci, chérie, dit Maggy en découvrant le whisky sur la table de cuisine, ça va me faire du bien.

Elle se laissa tomber sur une chaise.

– Alors, comment ça s'est passé ?

– C'était bizarre.

– Comment ça, « bizarre » ?

– Ils n'ont montré aucune émotion. Ils se sont regardés et ont dit en chœur « bon, bon, très bien, merci pour l'information ». Puis M. Marbot a déclaré qu'il viendrait récupérer le corps pour l'enterrer dans leur jardin. Je l'ai prévenu qu'il n'était pas beau à voir, il m'a répondu que ça lui était égal, que ce qui leur avait appartenu devait rester en leur possession, peu importait son état. Il a prononcé ces mots d'une façon étrange, et plutôt désagréable.

– Ils étaient peut-être sous le choc.

– En tout cas, ça m'a rendue triste pour *Mystic*. Cet adorable petit chat méritait que ses maîtres soient touchés par sa disparition. Ils auraient pu verser une larme quand même !

– Je suis sûre qu'ils étaient sous le choc. Quand Lise et moi étions petites, on allait parfois nager dans leur piscine, tu te souviens ? Ils étaient très gentils, ils nous offraient toujours des biscuits. Et ils avaient une espèce de caniche nain dont ils étaient dingues.

– L'âge a dû les refroidir...

– Ça peut être de la pudeur aussi. Allez, moi je vais me coucher, je suis claquée et demain je dois me lever tôt.

- Bien sûr, bonne nuit, ma chérie.
- Bonne nuit maman, dit-elle sans l’embrasser pour éviter qu’elle ne remarque son haleine.

Son lit était un des endroits qu’elle affectionnait le plus au monde. En s’allongeant, elle poussait toujours un soupir de satisfaction. Elle adorait ce moment, juste avant la chute, l’abandon, la perte de conscience, enfin. Ce moment où elle pouvait être elle-même sans crainte d’être jugée ou de décevoir quelqu’un. Le chien aux allures de fennec se balançant sous le rétroviseur lui revint à l’esprit. Très vite détrôné par l’image du pauvre chat écrasé, les viscères à l’air. Avait-il eu le temps de souffrir ? Et le fennec qui traînait dans le quartier quelques mois auparavant, où était-il ? Existait-il vraiment ? Le reverrait-elle ? Une impression de glissement la fit sursauter, elle rouvrit les yeux. Un bruit curieux lui parvint, un bruit qu’elle peina à identifier, mais qui lui rappela l’hiver. Elle se leva, alla à la fenêtre. Le voisin était derrière la voiture de Maggy, une pelle à neige entre les mains, en train de ramasser ce qu’il restait de *Mystic*. Comme s’il l’avait sentie ou entendue, il interrompit son geste et la fixa. Son regard était vide, elle fut prise de vertige. *Peut-être que maman a raison*, pensa-t-elle, *et qu’au fil du temps et des épreuves les voisins ont égaré leurs émotions*. Elle retourna dans son lit et pria pour que ça ne lui arrive jamais. Elle préférait encore perdre son sac, son chemin, sa fierté ou même sa tête.

Ce fut une période très intense, Chiara tournait tous les week-ends et au moins deux jours dans la semaine (parfois trois ou le soir). Elle rattrapait les cours qu'elle manquait dès qu'elle avait du temps libre, ce qui était rare, mais elle parvint à tout gérer, ses études et le film, en faisant une croix sur ses loisirs. Elle arriva aux vacances d'hiver sur les rotules, elle se réjouissait de pouvoir dormir tout son soûl et traîner à la maison en pyjama. Et puis elle avait besoin de digérer toutes les émotions qu'elle avait traversées. Elle avait le sentiment d'avoir vécu un tournant et que, quoi qu'il se passe ensuite, il y aurait un avant et un après *Le Carrousel*. Baldewski lui avait dit qu'il était sûr qu'elle pouvait faire carrière, qu'elle avait ça dans le sang, mais qu'il fallait le vouloir très fort, car c'était « un milieu de putes » où on ne lui ferait pas de cadeau. Thomas était d'accord avec lui, « un panier de crabes ! », il conseillait à Chiara de continuer ses études pour se trouver un travail stable, bien payé et d'oublier le cinéma. « Tu sais, lui avoua-t-il, je n'ai pas toujours eu les cachets que j'ai aujourd'hui et je ne les aurai sans doute pas éternellement, j'ai mangé de la vache maigre plus souvent qu'à mon tour et j'ai tourné dans des navets dont je ne suis pas fier. » Chiara écoutait, mais ça ne l'effrayait pas, sa décision était prise : elle ferait du cinéma. Et, si on lui proposait un nouveau rôle, elle l'accepterait sur-le-champ. Au fil du tournage, elle avait pris de plus en plus d'assurance et appris quantité de choses. La scène du baiser et celle du lit s'étaient bien déroulées, Thomas avait paru aussi embarrassé qu'elle, ils avaient ri. Finalement, cela ressemblait plus à une chorégraphie qu'à une scène d'amour, et elle avait pu garder sa culotte.

– Chiara, tu viens aider ta sœur à mettre la table, s'il te plaît ! cria sa mère depuis le rez-de-chaussée.

– J’arrive !

C’était Noël. Maggy concoctait depuis son réveil un festin de roi. Elle souhaitait que chacune trouve sur la table les mets qui la faisaient saliver. De l’entrée au dessert, elle avait décidé de contenter tout le monde, c’est-à-dire elles trois, parce que pour ce qui était du reste de la famille il n’y avait plus personne. Plus personne avec qui fêter Noël en tout cas.

Dans la cuisine, il y avait des plats argentés garnis de victuailles un peu partout. Des odeurs d’ail, de curry, de hareng fumé, de chocolat fondu, de roquefort et de bananes caramélisées se mélangeaient sans aucune cohérence.

– Ah ! te voilà enfin, tu peux donner un coup de main quand même, tu n’es pas manchote !

– Non, maman, je ne suis pas manchote, merci à papa et toi de m’avoir fabriqué deux bras.

– Et arrête de répondre, tu m’agaces, aide plutôt ta sœur à mettre la table.

– C’est bon, j’ai terminé, dit Lise en entrant dans la cuisine.

Elle portait une robe rouge à dentelles et des bottines noires. Elle continuait de se teindre les cheveux en roux comme son idole et était autorisée à mettre un peu de maquillage. Chiara se demanda d’où lui était venue cette passion, pour ne pas dire cette obsession. Y avait-il eu un déclencheur ? Une chanson en particulier, une interview qui avait engendré cet amour immodéré ? Elle pensa que ça lui plairait qu’un jour une jeune fille éprouve pour elle les sentiments que Lise ressentait pour Mylène. Le cinéma pouvait-il provoquer les mêmes engouements que la musique ? Avait-elle choisi le bon art ? *Bien sûr*, gloussa-t-elle intérieurement, *je chante comme une casserole*.

– Hé ! oh ! Chiara, tu m’entends ? Dispose les morceaux de pommes sur la pâte, s’il te plaît. Et lave-toi les mains !

Elle se secoua, passa ses mains sous l’eau, les sécha, puis s’assit à la table de la cuisine. La radio passait de vieux tubes dont sa mère raffolait. *Mais tu n’es pas là, et si je rêve tant pis, quand tu t’en vas, j’dors plus la nuit...*^{*}

– J’ai envie d’appeler papa pour lui souhaiter un joyeux Noël, dit Chiara après avoir fini de placer les quartiers de fruits le plus joliment possible dans le moule.

Maggy se crispa. Elle dut se concentrer pour verser la liaison sur le gâteau.

– Papa ?

– Oui, mon père, tu sais, celui avec qui tu m’as faite.

– Je sais qui est papa, merci, mais je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

– Ça fait longtemps qu’il ne nous a pas appelées, il me manque, j’ai envie d’entendre sa voix.

– Il est très occupé depuis la naissance des jumelles et...

– Ça fait deux ans !

– Justement, c’est à deux ans qu’un enfant demande le plus d’attention et...

– Moi aussi je suis son enfant !

– Bien sûr, chérie, mais...

– Tu lui as parlé récemment ?

– Oui, pour des problèmes pratiques, des histoires d’argent. Et j’ai eu l’impression de le déranger, ce qui était très désagréable, je préfère t’épargner ça, tu comprends ?

– Je ne veux pas lui parler d’argent, je veux lui dire que je l’aime !

– Et entendre qu’il t’aime en retour ? Il ne le fera pas.

– Qu’est-ce que tu en sais ?

– Je connais ton père.

Les pommes baignaient dans un liquide jaunâtre qui les rendrait moelleuses et les empêcherait de sécher à la cuisson. Chiara eut envie de balancer le moule par terre et de voir le gâteau se répandre sur le sol. Mais, en levant les yeux vers sa mère, elle remarqua un voile de tristesse sur son visage.

– Oui, tu as raison, ce n’est pas le bon jour, je l’appellerai une autre fois, dit-elle en caressant un peu maladroitement le bras de Maggy. Je t’aime, ma petite maman.

– Moi aussi, je t’aime, chérie.

Le téléphone sonna.

– C’est peut-être lui ? s’enthousiasma Chiara en se précipitant dans le séjour. Lise était déjà en train de répondre. Elle salua l’interlocuteur, dit « je

te la passe », puis tendit le combiné à sa sœur.

– C’est pour toi, c’est Raphaëlle.

Chiara avançait lentement vers l’appareil, se demandant avec inquiétude ce qu’elle lui voulait, cela faisait longtemps qu’elles ne s’étaient pas appelées. Elles se voyaient toujours en cours, passaient leurs pauses et leurs repas ensemble, mais quelque chose s’était cassé. Chiara avait l’impression de faire semblant, pour ne pas se retrouver seule, par confort, et il lui semblait que Raphaëlle – Cynthia faisait moins d’efforts – acceptait cette mascarade au nom de l’amitié qu’elles avaient partagée autrefois.

– Allô ?

– Salut, c’est Raph.

– Salut, Raph, ça va ?

– Oui, ça va merci, et toi ?

– Ça va aussi. Joyeux Noël au fait ! s’exclama Chiara, un peu trop fort.

– Oui, joyeux Noël.

– Merci. Vous le fêtez chez toi ?

Après avoir dit ça, elle pensa à François. Comment était-il habillé ? Elle avait du mal à l’imaginer endimanché. Avait-il une petite amie ? Irait-il voir son film quand il sortirait ? La trouverait-il bonne actrice, jolie ? Serait-il impressionné ?

– Oui, tout le reste de la famille va bientôt arriver, avec les cousins, les grands-parents, ça va faire du monde...

– C’est sympa.

– Oui, enfin ça fait beaucoup d’agitation et de travail. Je me demandais, ça te dirait de venir dormir à la maison un soir pendant les vacances ?

– Avec Cynthia ?

– Non, juste toutes les deux.

– Je... je ne sais pas, murmura Chiara, on a pas mal de projets avec Lise et maman durant...

– On ne fait plus rien ensemble, ça me manque, l’interrompit Raphaëlle.

Après un court temps, elle répondit « d’accord, oui, c’est une bonne idée, avec plaisir », non parce qu’elle en avait envie, mais parce qu’elle n’osa pas refuser, le rejet serait trop violent. Comment le justifier ? Elle devait cacher son détachement, *la cassure*, sinon comment continuer ? Et puis elle songea

que c'était l'occasion de revoir François, et cette idée la remplit de joie. Elles fixèrent une date et se souhaitèrent encore un bon réveillon, puis raccrochèrent.

– Tout va bien ? demanda Lise, assise dans le canapé.

– Oui, oui.

– Elle est gentille, Raphaëlle, déclara Maggy en apportant une carafe d'eau sur la table de la salle à manger. C'est important de prendre soin de ses amies, regarde-moi, je les ai toutes laissé filer, et maintenant je me retrouve toute seule. Ne fais pas la même erreur, ma fille.

– Pourquoi tu les as laissé filer ? questionna Lise.

– Manque de temps, soupira Maggy.

Chiara resta un moment devant le téléphone, une sensation de froid l'envahit. Puis elle remarqua que ses extrémités étaient engourdis, elle secoua ses mains et ses pieds.

– Qu'est-ce qui t'arrive ? pouffa sa sœur.

– Rien. Des fourmis.

Lorsque le repas fut prêt, elles s'assirent autour de la table.

– Servez-vous, mes chéries, et joyeux Noël ! s'exclama Maggy.

Cuillères et fourchettes cliquetèrent sur les plats argentés, et les assiettes se remplirent généreusement. Les filles remercièrent leur mère pour toutes ces denrées, elle répondit que c'était normal et que ça lui faisait plaisir. On se souhaita un bon appétit. Dans l'espace libre entre les mets, sur la jolie nappe blanche à liseré bleu – nappe qui servait pour les fêtes et les grandes occasions –, des bougies étaient allumées, donnant à la pièce une atmosphère particulière. Maggy s'était acheté une demi-bouteille de champagne pour le réveillon, elle fit sauter le bouchon et se servit un verre. Chiara saliva, elle rêvait d'en boire une gorgée (le dernier jour de tournage, un pot avait été organisé, et elle avait eu droit à une coupe, retrouvant avec délice le goût de ce vin pétillant).

– Maman, je peux te demander quelque chose ? se risqua-t-elle.

– Vas-y.

– Je pourrais avoir un tout petit peu de champagne, puisque c'est Noël ?

– Mais bien sûr, va te chercher une coupe. Lise tu en veux une goutte ?

– Non merci, répondit-elle en faisant une grimace, je préfère mille fois le Coca !

Chiara était allée se chercher une flûte à la cuisine en sautillant, sachant que l'invitation de Raphaëlle cesserait bientôt de la tourmenter.

– Santé, ma fille ! dit Maggy en remplissant son verre.

– Santé, maman !

Elle ferma les yeux pour savourer cet instant. Son appétit avait été remplacé par une soif intense. Elle se força à boire lentement. Sa mère et sa sœur continuaient de mâcher et d'avaler leur nourriture avec avidité, tandis qu'elle picorait pour occuper ses mains entre deux gorgées de champagne. L'enivrement vint moins facilement que les fois précédentes. Son corps s'habitua-t-il déjà ? Elle dut reprendre une demi-coupe pour sentir un allègement.

– Tu es sûre que ce n'est pas trop ? avait questionné sa mère pour se donner bonne conscience, mais au fond elle était heureuse de pouvoir trinquer avec quelqu'un. Boire seule engendrait chez elle une certaine mélancolie, lui rappelant l'absence de son mari (ex-mari). Le désir de Chiara la soulageait d'un poids.

– Non, non, ne t'inquiète pas, je ne sens rien.

Après le salé vint le sucré. Gâteaux aux pommes, au chocolat, caramels mous, glace, meringues, crème chantilly, mignardises remplacèrent harengs fumés, quiche lorraine, émincé de veau au curry, pain à l'ail, riz, pommes de terre au roquefort, salade de céleri, feuilletés à la viande, croissants au jambon, minipizzas et carottes au beurre. Puis, lorsque le repas fut terminé, elles débarrassèrent, s'étonnant de tout ce qu'il restait. Elles mirent les aliments dans tous les Tupperware qu'elles trouvèrent, puis dans de grands bols en plastique avec du papier alu dessus. Le frigo était plein à craquer. Le festin de Noël avait-il vraiment eu lieu ? Ensuite, elles s'installèrent au salon pour boire de la tisane digestive et ouvrir leurs paquets.

* Extrait de la chanson *Le Coup de soleil*, écrite par Jean-Paul Dréau, chantée par Richard Cocciante.

Il neigeait depuis le matin. Chiara aurait aimé qu'une tempête vienne bloquer la porte d'entrée, qu'il lui soit impossible de sortir. Cela aurait été une excellente excuse pour ne pas honorer l'invitation de Raphaëlle. Mais, hélas, les flocons ne tombaient pas en quantité suffisante : elle allait devoir se rendre chez son amie. Elle cherchait dans son armoire quelle tenue mettre, elle voulait être séduisante pour François. Après réflexion, elle opta pour un t-shirt blanc et un pull bleu avec de jolis boutons, ainsi qu'un jean qui lui allait particulièrement bien. Elle fit son sac, emporta son pyjama préféré, sa trousse de toilette, une culotte et des chaussettes. Ensuite elle rejoignit sa mère et sa sœur dans la cuisine, où elles prenaient le goûter. Chiara n'avait pas souhaité les accompagner, son estomac était noué depuis le réveil, et elle avait fini par se lasser des restes de Noël au bout desquels, malgré leurs efforts, elles peinaient à arriver. Il y aurait probablement d'ici un ou deux jours de nombreux aliments qui partiraient à la poubelle, parsemés de moisissure.

– Tu es sûre que tu ne veux pas que je t'y conduise ? demanda Maggy.

– Non, non, ça me fera une balade.

– Il neige !

– Justement.

– Tiens, ça, c'est pour ses parents.

Elle lui tendit une boîte de chocolats, Chiara la mit dans son sac.

– Merci. Je pense que je serai de retour demain avant midi.

– D'accord, tu me tiens au courant, sois sage, ma fille, dit Maggy en l'embrassant.

L'odeur de sa mère avait quelque chose de rassurant et d'écœurant à la fois, un arrière-fond de nourriture se mêlait à son parfum et à celui de la laque pour cheveux. Chiara déposa sur la joue de sa sœur un baiser.

– À demain, Lisette, sois gentille avec maman.

– Je suis toujours gentille avec maman ! Et ne m'appelle pas Lisette !

– C'est vrai, allez, amusez-vous bien, je vous aime !

Elle attrapa son sac et se dirigea vers la porte d'entrée. Après s'être habillée chaudement, elle sortit. L'air froid et les flocons qui voltigeaient dans le ciel gris lui firent du bien. Il suffisait de si peu de choses pour se sentir exister. Elle inspira un bon coup et se mit à marcher sous la neige.

En arrivant à proximité de la maison de Raphaëlle, son cœur battit plus vite et l'angoisse qui l'étreignait sourdement depuis leur coup de fil éclata au grand jour. Ses jambes tressaillirent et une oppression au niveau des poumons l'obligea à s'arrêter au milieu du trottoir pour essayer de retrouver son souffle. Avait-elle développé vis-à-vis de son amie une espèce de phobie ? Comment les sentiments pouvaient-ils changer de la sorte ? Elle se souvenait encore de la complicité qui les unissait l'hiver précédent, des batailles de boules de neige, de leurs rires et de la façon dont la voix singulière de Raphaëlle l'apaisait. Où avait filé ce temps-là ? Reviendrait-il ? Une voiture passa à côté d'elle à toute vitesse et l'éclaboussa. Ne tenant plus debout, elle alla chercher appui contre un arbre. Colla son dos à l'écorce et ordonna à son corps de se calmer. « Que veux-tu qu'il t'arrive ? » lui chuchota-t-elle. « Rien, rien ne peut t'arriver. » Ses jambes se détendirent et son cœur cogna à un rythme moins inquiétant. « Voilà, c'est bien, tu es prêt ? »

Elle tenta de sonner, mais aucun son ne retentit. Elle frappa à la porte avec vigueur, personne ne répondit. Elle cria : « Y a quelqu'un ? » Toujours rien. Elle attendit, aucun bruit ne lui parvenait. Elle s'apprêtait à repartir, soulagée, quand la porte s'ouvrit.

– *Hey !*

Raphaëlle était sur le seuil, superbe comme d'habitude. Et, malgré ses craintes, Chiara fut contente de la retrouver, identique à ce qu'elle avait toujours été. Était-ce elle qui avait changé ? Son amie la saisit par le bras et

l'attira à l'intérieur. Il y faisait sombre, seules deux petites lampes étaient allumées sur la cheminée. Quelques bûches noircies traînaient dans l'âtre.

– La sonnette ne marche plus, et quand je t'ai entendue appeler j'étais aux toilettes. Tu es couverte de neige ! pouffa Raphaëlle en tapotant le manteau de Chiara. Débarrasse-toi de tout ça, je vais nous faire un chocolat chaud.

– Tes parents ne sont pas là ?

– Mon père est en voyage, évidemment, soupira-t-elle, et maman est allée faire des courses. Il n'y a que toi et moi. Et François.

Il sembla à Chiara que Raphaëlle scrutait sa réaction en prononçant le prénom de son frère. Elle ne dut pas être déçue, car elle se sentit rougir jusqu'aux oreilles. Où se trouvait-il ? Dans sa chambre certainement. Elle l'imagina allongé sur son lit, vêtu de la même façon que la dernière fois (jean noir tirant sur le gris, t-shirt blanc détendu), en train d'écouter de la musique, une bière et un paquet de cigarettes à portée de main.

– Ça t'ennuie ?

– Quoi ?

– Que ma mère ne soit pas là ?

– Non, pourquoi ?

– Comme ça.

La cuisine était moderne, spacieuse et ouverte sur le séjour. Elles s'y rendirent. Raphaëlle prépara deux chocolats chauds et sortit également un paquet de biscuits aux amandes. Elles s'installèrent autour de la table.

– Alors ton tournage, raconte-moi, ça s'est bien terminé ?

– Très bien, c'était vraiment une expérience géniale, j'espère que ça m'amènera d'autres choses.

– Tu veux dire d'autres films ?

– Oui. J'aimerais beaucoup en faire mon métier.

Le bruit de leurs cuillères tournant dans les tasses prit toute la place. Elles ne parlèrent plus pendant de longues secondes. Chiara n'aimait pas ces moments suspendus où des pensées désagréables s'immisçaient, elle savait qu'ils pouvaient être des portes vers une conversation plus intime. Elle porta son chocolat à ses lèvres, essaya d'en boire une gorgée, se brûla,

recracha dans la tasse, se précipita vers l'évier et mit sa langue sous l'eau froide.

– Je suis désolée, j'aurais dû t'avertir que c'était brûlant. Tu veux un glaçon ?

Elle acquiesça. Raphaëlle alla en chercher dans le congélateur.

– Tiens.

Chiara plaça le cube glacé sur sa langue, elles se rassirent. La brûlure mit du temps à s'estomper. Elles restèrent silencieuses. Par chance, la famille de Raphaëlle venait d'adopter un chaton, elles le regardèrent jouer dans la cuisine avec une fausse souris verte ou tenter d'attraper leurs orteils pour les mordiller.

– Il est vraiment trop chou, finit par dire Chiara.

– Oui, il est très chou. Ça va mieux ?

– Un peu.

Elle alla jeter ce qu'il restait du glaçon dans l'évier.

– Je peux le porter ?

– Ne te gêne pas, il adore les câlins !

Elle attrapa le chaton qui s'était mis à attaquer un pied de chaise, il se laissa faire, elle le serra contre elle. Il était gris avec de grands yeux bleus, son pelage était doux. Très vite, il se mit à ronronner. Elle avait toujours rêvé d'avoir un chat à la maison, mais sa mère n'aimait pas les animaux de compagnie, elle craignait les poils, les odeurs et estimait qu'elle avait déjà « suffisamment de choses à gérer ». *Mystic* avait été toléré, il avait même réussi à l'attendrir avec sa petite bouille adorable, car il venait rarement à l'intérieur, restant la plupart du temps sur le seuil de la porte ou dans le jardin pour recevoir les caresses et les morceaux de viande qu'on voulait bien lui donner. La pauvre bête avait quand même terminé sa vie sous les roues de la voiture de Maggy. Était-ce un acte manqué ?

– Une fois, Cynthia m'a raconté quelque chose de bizarre, confia soudain Raphaëlle, le visage grave. Elle s'occupait du chat de sa grand-mère contre un peu d'argent pendant que celle-ci était en voyage. Après les cours, elle devait passer le nourrir, changer son eau, sa caisse, etc. Au début, elle a fait sa tâche correctement, elle prenait même le temps de papouiller le chat. Et puis, un jour, elle s'est simplement assise dans le canapé à le regarder, sans rien faire. Au moment de repartir, elle a vu dans ses yeux une

espèce de supplication, il a miaulé, un miaulement rauque pour exprimer sa faim et son incompréhension. Elle a éprouvé « une sensation de pouvoir qui l'a fait frissonner », ce sont les mots qu'elle a utilisés. À partir de là, elle a cessé de le nourrir, de lui mettre de l'eau ou de changer sa caisse. Elle venait dans l'appartement, à l'odeur de plus en plus infecte, s'asseyait sur le canapé, observait le chat, son attitude, les changements au niveau de son corps et de son comportement. De tendre, il est devenu agressif, avec parfois de brefs élans de gentillesse pour tenter d'obtenir un peu de nourriture ou de l'eau fraîche. Mais elle n'a rien donné, elle l'a regardé s'affaiblir sans lever le petit doigt.

Raphaëlle s'interrompt, prit un biscuit aux amandes, le porta à sa bouche, puis le remit dans le paquet. Chiara était appuyée contre la gazinière, le chaton entre les bras, elle fixait son amie, interloquée. Après un temps, Raphaëlle continua :

– Il a fini par mourir. Elle a mis sa carcasse dans un sac et est allée le « jeter », c'est aussi un mot qu'elle a utilisé, dans le fleuve derrière chez sa grand-mère. Ensuite elle a aéré l'appartement, nettoyé la caisse, les gamelles, avant de rentrer chez elle en pleurs. Entre deux sanglots, elle a expliqué que *Minouche* s'était échappée quand elle avait ouvert la porte d'entrée.

Le frigo commença à faire un drôle de bruit, comme si de l'eau coulait à l'intérieur.

– Après m'avoir raconté cette histoire, ajouta Raphaëlle à voix basse, Cynthia m'a demandé si je croyais qu'elle était sadique. Elle ne regrettait pas vraiment son geste, mais craignait d'être mauvaise et, d'une manière ou d'une autre, punie.

– Qu'est-ce que tu lui as répondu ?

– « Non, bien sûr que non. »

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas, je crois qu'elle me faisait peur tout à coup.

– C'était quand ?

– Cet été.

– Et tu ne m'en parles que maintenant ?

– Elle m'avait fait jurer de ne rien dire.

Le bruit du frigo cessa, les ronronnements du chat aussi, il avait dû s'endormir.

– C'est glauque, murmura Chiara.

– Oui.

Elle n'en revenait pas que son amie Cynthia ait pu faire une chose aussi sordide, et en même temps ça ne l'étonnait pas totalement. Il y avait chez elle une froideur qui maintenait toujours les autres à distance et pouvait créer un malaise.

– C'est pour me dire ça que tu voulais qu'on se voie ?

– Il faut une raison pour se voir ?

– Non, bien sûr que non.

Cela résonna étrangement.

– Je ne pensais pas t'en parler, c'est sorti tout seul en te voyant avec *Grisouille*.

Que sous-entendait-elle ? Qu'elle ressemblait à Cynthia ? Qu'en la voyant avec son chat elle l'avait imaginée en train de le tracter ou, pire, de le laisser agoniser avec plaisir ?

– Jamais je ne ferai de mal à un chat, asséna Chiara.

– Parfois on croit qu'on connaît les gens et en fait...

– Tu dis ça pour moi ?

– Calme-toi... Je dis ça pour Cynthia et pour le monde en général. Tu ne trouves pas que les choses ne sont jamais vraiment ce qu'elles paraissent être ?

La pièce à vivre s'était encore assombrie. La grande fenêtre qui éclairait la cuisine offrait un paysage si triste et un ciel si lourd qu'ils ressemblaient à un début de nuit. Chiara aurait volontiers proposé d'allumer le plafonnier ou n'importe quelle autre lumière, mais elle n'arrivait plus à articuler deux mots, quelque chose était coincé dans sa gorge, peut-être un hurlement, une envie de crier : « Laisse-moi tranquille, ne m'appelle plus jamais, je ne supporte pas ta façon de parler pleine de sous-entendus, fous-moi la paix, je n'ai rien fait ! » Et puis il y avait ce chocolat chaud qui l'avait brûlée et sur lequel flottaient toujours des petites bulles de salive, ce qui la dégoûta. Pourtant elle en avait encore plein la bouche, de la salive, et cela ne la répugnait pas. *Oui, mais ce qui est à l'intérieur doit rester à l'intérieur.*

– Hein, tu ne trouves pas que tout est pourri ? insista Raphaëlle.

Chiara visualisa le surplus de nourriture que sa mère avait préparé pour Noël couvert de taches bleu-vert. Pourquoi ce que l'on avait aimé ne pouvait-il rester intact et garder une forme de pureté ?

– Tu as raison, parvint-elle enfin à formuler. Tout est amené à se détériorer.

Elle reposa le chat par terre, ce qui le réveilla. Il se remit à sautiller dans tous les sens en essayant d'attraper ce qui bougeait.

– Aïe ! s'écria sa maîtresse qui se faisait mordre un orteil.

– Je vais aux toilettes.

Le long couloir qui menait à la salle de bains était encore plus obscur que le reste de la maison. Elle s'y aventura avec prudence et émotion, songeant que François devait être là, dans sa chambre. En passant devant ce qu'elle se rappelait être sa porte, elle s'arrêta, hésita à frapper, se retourna –

Raphaëlle n'était plus dans son angle de vue, mais pouvait-elle l'entendre ? Il lui sembla percevoir une odeur d'encens et de cigarette, elle mourait d'envie de se retrouver auprès de lui, dont elle se sentait plus proche que de son amie. Elle lui parlerait de son tournage, de Baldewski, et il comprendrait, s'intéresserait, sans avoir besoin de se forcer, non par politesse, mais par curiosité. C'est alors que la porte d'entrée s'ouvrit, la mère de Raphaëlle rentrait des courses dans un bruit d'orage, de froissements et de talons.

– Raphie, le coffre de la voiture est plein de paquets, tu viens m'aider ?

Chiara profita de cette diversion pour frapper à la porte du grand frère. Elle était excitée et impatiente de découvrir s'il lui faisait toujours le même effet. Mais était-ce bien sa chambre ? Il y avait tant de portes dans ce long corridor, tant de portes identiques, comment la reconnaître avec certitude ?

Lorsqu'il apparut dans l'embrasure avec les mêmes vêtements, les mêmes cheveux désordonnés, les mêmes yeux un peu cernés que la dernière fois qu'elle l'avait vu, elle eut à nouveau envie de l'embrasser. Elle avait eu seize ans, elle n'était plus une gamine, peut-être pourraient-ils sortir ensemble ? Son esprit vagabondait à la vitesse d'un cheval au galop, comment le retenir ? En la découvrant sur le pas de sa porte, il sourit.

– Ah ! c'est toi.

– Oui, je voulais te dire bonjour.

– Salut, *bella*, comment ça va ?

Bella, elle crut défaillir. La trouvait-il belle, vraiment ? Ou cherchait-il simplement à être gentil avec l'amie de sa sœur à qui, quelques mois auparavant, il avait *roulé une pelle* ?

– Bien. J'ai fini le tournage avec Baldewski.

– Ah ! oui, c'est vrai... et tu es contente ?

– C'était génial !

Il restait debout sur le seuil, ne l'invitait pas à entrer. Craignait-il qu'elle se jette sur lui ? Voulait-il lui faire comprendre qu'elle ne l'intéressait plus ? L'avait-elle jamais intéressé ? Pourquoi ne lui posait-il aucune question ? Elle aurait aimé qu'il lui demande comment s'était passé le baiser, ce baiser de cinéma qu'elle avait eu si peur de donner, cela prouverait qu'il se souvenait de leur conversation, mais il se contentait de la fixer, l'air à moitié absent. Que dire à présent ? Elle avait beau chercher, aucun mot ne venait.

– Et il sort quand ? demanda-t-il soudain, au plus grand soulagement de Chiara qui ne savait plus quoi faire de ses mains, ni du reste de son corps d'ailleurs.

– L'été prochain, si tout va bien.

– Cool. On ira le voir.

– C'est vrai ?

– Eh bien, je ne peux pas te laisser deux minutes ! s'exclama Raphaëlle dans son dos.

– Je... je disais juste bonjour.

Son amie ricana d'une façon désagréable et Chiara crut percevoir un échange de regards entre le frère et la sœur, des regards qui semblaient dire : « Tu vois, qu'est-ce que je t'avais dit ? Elle est folle de toi. » « Ouais, t'as peut-être raison, ah ah ah ! »

– Maman aimerait que tu l'aides à ranger les courses.

François soupira et se dirigea vers la cuisine. Une lumière glaçante se répandit dans toute la maison, puis un coup de tonnerre retentit.

– Tu viens, on va dans ma chambre ?

Elles s'installèrent sur le lit de Raphaëlle. Juste à côté, à même le sol, il y avait le matelas sur lequel Chiara dormirait, si elle parvenait à dormir.

Quelque chose en elle n'arrivait pas à se détendre et demeurait sur ses gardes. Que n'aurait-elle pas donné pour rentrer chez elle, retrouver sa chambre, ses posters d'animaux, sa mère et sa sœur avec ses faux airs de Mylène Farmer. Elle aimait ces deux êtres, et ces deux êtres l'aimaient, parfois avec des maladresses, des brusqueries, des étouffements, mais elle avait le sentiment, avec sa petite famille, de pouvoir être elle-même. Ça n'avait pas de prix.

– Tu as peur quelquefois ? demanda subitement Raphaëlle.

– Peur ? De quoi ?

– De tout. De ce que la vie nous réserve, de l'amour, la sexualité, la mort.

Chiara se raidit, elle ne souhaitait pas avoir ce genre de discussions. Décidément, cette fille et elle n'étaient plus du tout sur la même longueur d'onde, et cette façon qu'elle avait de toujours vouloir parler de choses profondes et anxiogènes l'agaçait. Oui, la vie était difficile ; oui, on allait tous mourir ; non, l'amour ne devait pas être facile à trouver. Mais pourquoi sans cesse ressasser les mêmes histoires ? Elle songea que la légèreté était une qualité rare et souvent décriée. Pour elle, c'était le comble de l'élégance et une forme de politesse. De tous les sujets que son amie souhaitait aborder, la sexualité lui paraissait le moins dangereux, elle décida de l'orienter là-dessus.

– Il paraît que ça va tout seul si on est prêt et qu'on a trouvé la bonne personne.

– La bonne personne, pouffa Raphaëlle, c'est ta mère qui t'a raconté ces bobards ?

– Je veux dire quelqu'un que tu aimes, et ce ne sont pas des bobards, la première fois de ma mère s'est très bien passée, figure-toi, alors elle sait de quoi elle parle !

– Moi, l'amour me dégoûte, la vie me dégoûte, tout me dégoûte, en fait, depuis... depuis la mort de Claire.

Ça y est, nous y sommes. Tu y es, c'est là que tu voulais m'emmener, c'est la raison pour laquelle tu m'as invitée. L'amitié n'a rien à voir là-dedans. Chiara eut la sensation d'être dans une piscine, sous l'eau, entourée de petites bulles. Ses oreilles ne captaient plus aucun son, sauf peut-être, très lointainement, des bruits déformés qui n'avaient aucun sens. Elle ne remontait pas à la surface, restait là, immobile, les yeux mi-clos, comme

piégée au milieu du bassin. Sous l'eau. Raphaëlle apparut devant elle, le visage flou. Ses traits se transformaient, tel un bonhomme en pâte à modeler, ses lèvres bougeaient, se retroussant brusquement de façon très laide. Quelle chance de ne rien entendre. Chiara se demanda combien de temps elle pourrait tenir ainsi dans son *monde du silence*. Une vie entière ? Mais comment faire du cinéma dans ce cas ? Elle allait devoir choisir entre la tranquillité et l'isolement ou la confrontation et les bruits du monde.

– Tu ne dis rien, tu n'as rien à dire ? s'emporta Raphaëlle en la secouant.

– Qu'est-ce que tu veux que je dise ?

Elle avait choisi, sans vraiment le vouloir. On ne pouvait renier longtemps ses capacités.

– Que toi aussi tu as mal, que tu as peur et que tu culpabilises !

– Ce n'est pas de ma faute, murmura Chiara, tête baissée, ce n'est pas de ma faute, ce n'est pas moi qui l'ai poussée, elle s'est jetée de sa fenêtre, c'est elle qui s'est jetée.

Les mots, et les images qu'ils réveillaient, l'écorchaient. Petites choses munies de griffes acérées qui s'agitaient dans son ventre, son cœur, ses yeux. Comment leur échapper ?

– On aurait dû se rendre compte qu'elle allait mal, on était ses amies, tu étais sa meilleure amie, on aurait dû voir... tu ne crois pas ?

– Si les gens ne montrent pas, on ne peut pas voir, se défendit Chiara. Claire se confiait peu, tu le sais aussi bien que moi, je refuse de porter ça, tu entends ?

Elle était au bord des larmes, ses mains tremblaient. Elle attendait le coup suivant, l'histoire de l'audition qu'elle avait réussie alors que son amie... son amie... Elle attendait afin de pouvoir se lever et quitter cette maison trop grande, trop froide, pleine de portes dont on ne se rappelait jamais sur quelle pièce elles donnaient.

– Oui, tu as sans doute raison, excuse-moi, tout ça tourne en boucle dans ma tête, ça tourne, ça tourne, je suis incapable de m'en débarrasser, ça me pourrit la vie.

Et voilà, elle faisait redescendre la pression, ne lui donnant même pas l'occasion de partir en dépassant les bornes. Elle allait devoir rester, passer la soirée et la nuit dans ce lieu où leur conversation résonnerait. Claire les

écoutait-elle ? Elle ne voulait pas avoir ce genre de pensées, elle ne voulait pas !

– C’est bien que, toi, tu n’aies pas ce poids, c’est bien, ajouta Raphaëlle d’un ton amer.

– Il faut que j’aille aux toilettes.

– Encore !

– Finalement, je n’y suis pas allée tout à l’heure.

Elle sortit de la chambre. Quelle était la porte de la salle de bains ? Elle crut s’en souvenir, mais se retrouva dans un grand bureau, avec d’immenses bibliothèques en bois massif et des animaux empaillés qui la regardaient sans tendresse. Dans cette pièce, les meubles étaient anciens, le sol recouvert d’une moquette verte, et les fenêtres composées de carreaux jaunes sertis de plomb. À croire que cet endroit était le vestige d’une autre époque. Chiara s’avança avec prudence, étonnée de voir au milieu d’oiseaux de toutes sortes (aigles, chouettes, vautours, faucons), un fennec. Était-ce le père de Raphaëlle qui l’avait chassé ? Son frère ? Était-ce celui qu’elle avait vu dans son quartier ? En s’approchant, elle réalisa que c’était peut-être un renard blanc. C’est alors qu’un nouveau coup de tonnerre secoua la maison. D’une des nombreuses bibliothèques, plusieurs livres tombèrent. Chiara se précipita hors de la pièce. Elle ouvrit la porte suivante. La salle de bains était là. Elle y entra, ferma à clé, passa de l’eau sur son visage et se regarda dans la glace. Elle se demanda ce que penseraient les gens en voyant *Le Carrousel*. Seraient-ils impressionnés ? Se diraient-ils, en la regardant sur l’écran, « mais qui est cette fille, elle est incroyable » ? Et ceux qui la connaissaient, oublieraient-ils qu’il s’agissait de Chiara, verraient-ils Lina ? Serait-elle citée dans des journaux ? Y aurait-il des photos d’elle, des critiques élogieuses, des interviews ? Passerait-elle dans des émissions de télévision ? Son père fanfaronnerait-il auprès de ses amis ? Des garçons ou des filles tomberaient-ils amoureux d’elle ? Aurait-elle des fans ? Une page Wikipédia ? Et si on disait d’affreuses choses, si l’on se moquait de son physique, de sa façon de parler, d’embrasser, comment s’en remettrait-elle ? Elle espérait de tout son cœur que le film, sa manière de jouer et de « rendre la lumière », comme disait Baldewski, donneraient envie à un réalisateur de lui offrir un autre rôle. Et si tout s’arrêtait avant même d’avoir commencé ? Se jetterait-elle par la fenêtre ? *Ne pense pas à ça* », gronda une petite voix. Un mince filet d’eau continuait de couler

dans le lavabo, elle resserra les robinets, il ne cessa pas. *Quel gâchis, toute cette eau qui file dans la tuyauterie.* Puis elle entendit un fennec glapir dans la pièce d'à côté, elle tendit l'oreille : plus rien. *Un animal, qu'il soit fennec ou renard blanc, ne peut pas crier s'il est empaillé,* se rassura-t-elle. Dans le miroir, son reflet la fixait avec un air de défi. *Qui es-tu ? De quoi es-tu capable ? Et si tu étais juste égoïste, moche et bête ? Pourquoi des gens s'intéresseraient-ils à toi ?* Elle s'ordonna d'arrêter de se rabaisser. Elle devait y croire, sinon qui le ferait pour elle ? Elle travaillerait dur pour ça, accepterait de courir les castings, de vivre chichement, elle donnerait TOUT, toute sa vie, son temps, son énergie, ses espoirs, oui, elle se consacrerait entièrement à son art. Rien d'autre n'aurait d'importance. Elle voulait devenir quelqu'un. Et si elle n'y arrivait pas ?... Son reflet ricana.

– Chiara, tout va bien ? demanda Raphaëlle de derrière la porte.

– Oui, oui, je te rejoins tout de suite.

La nuit tomba enfin. Les étoiles étaient invisibles à cause de la masse nuageuse, mais Chiara savait qu'elles étaient là, juste derrière, et cela suffisait à l'apaiser. *Après la nuit, il y aura le jour, et je rentrerai chez moi,* songea-t-elle. La soirée lui parut durer une éternité. François était sorti « avec des potes », et la mère de son amie s'enferma dans sa chambre pour les laisser tranquilles. Elles dînèrent à la cuisine, puis regardèrent une comédie romantique pour adolescentes dans le salon, mais rien n'enthousiasma Chiara. Le repas manquait de sel et le film était stupide. Le bon côté de la situation était que la conversation qu'elle redoutait avait eu lieu, et il était probable que Raphaëlle ne reviendrait pas sur le sujet avant un moment.

La vision du chat affamé, assoiffé, que Cynthia avait laissé mourir lui revint aussitôt qu'elle posa sa tête sur l'oreiller, et elle eut du mal à s'en débarrasser. Il était peut-être vrai qu'on ne connaissait jamais les gens. Comment faire confiance à des êtres qui parvenaient si bien à cacher ce qu'ils étaient ?

II

OceanofPDF.com

Elle était allongée dans le grand lit. Un rai de lumière caressait ses cheveux. Le drap froissé par la nuit découvrait son dos, sa taille fine et ses reins qu'elle avait si jolis. Il la regardait. Ne la réveillerait pas tout de suite. Elle était rentrée tard, avait dû boire pas mal d'alcool. Elle méritait de se reposer. Les derniers mois avaient été intenses et la pression retombait enfin. Il la regardait et la trouvait courageuse, bien plus courageuse que lui. Il fallait voir tout ce qu'elle donnait sur un tournage, la façon dont elle s'investissait, comme si sa vie en dépendait. Lui était venu au cinéma par hasard et il continuait ce métier, car on le demandait beaucoup et il gagnait de belles sommes d'argent, mais en réalité cet univers l'ennuyait, il le trouvait commercial, factice et superficiel ; Aure, elle, y voyait le côté artistique, la chance de pouvoir mener une vie différente de celle de la plupart des gens et de faire passer – à travers un film – une vision singulière du monde. Leurs points de vue divergeaient non seulement à cause de leur caractère, mais également des équipes avec lesquelles ils travaillaient. Il était un acteur populaire, *bankable*, ses films étaient faits pour marcher et, généralement, marchaient ; elle faisait plutôt du cinéma d'auteur, gagnant l'estime de ses pairs, mais des cachets nettement moins mirobolants. Elle se retourna, s'étira, ouvrit un œil et sourit.

– Bonjour, mon amour.

Il la rejoignit dans le lit, l'embrassa.

– Bonjour, mon cœur, bien dormi ?

– J'ai un peu mal à la tête...

– Je vais te chercher un verre d'eau et une aspirine.

– Tu es un ange.

Elle sortait d'un rôle difficile, l'histoire d'une jeune mère qui tombait dans une grave dépression, frôlant les frontières de la folie, après la mort brutale de sa sœur jumelle. Tom l'avait énormément soutenue, il était même venu sur le tournage quelquefois. Elle soupçonnait que c'était aussi par méfiance vis-à-vis de l'acteur qui jouait son compagnon et dont le physique était très avantageux. Cette douce surveillance n'était pas pour lui déplaire, tant de fois elle avait éprouvé de la jalousie envers les sublimes actrices qu'il tenait dans ses bras. Cela faisait cinq ans maintenant qu'ils étaient ensemble. C'était sa première vraie histoire d'amour. Avant lui, elle avait eu une poignée d'aventures, quelques liaisons, des déceptions, rien de très marquant : il était son cher et tendre. Très vite, ils avaient habité sous le même toit (son toit à lui, un magnifique duplex décroisé, qu'il avait acheté et fait totalement rénover un an avant leur rencontre), et elle s'estimait heureuse de l'avoir à ses côtés. Comment supporterait-elle la pression s'il n'était pas là ? Il avait le don d'amenuiser ses angoisses et de la rassurer. Le cinéma, pour lui, n'était pas une chose essentielle.

– Aure ? dit-il depuis la salle de bains attenante à la chambre à coucher. Il n'y a plus d'aspirine, tu veux que j'aille en chercher ?

– Non, reste là, ça passera avec le café.

Elle bâilla, puis s'assit dans le lit. Le soleil transperçait par une ouverture l'épais rideau et lui éclaboussait le visage. Elle ferma les yeux, savoura cette douceur matinale qui atténuait déjà son mal de tête. Elle entendit Tom descendre l'escalier, mettre en route la machine à café. *Tom Barlier*. Elle avait essayé au début de leur relation de lui demander de l'appeler Chiara, puisque c'était son nom, mais il n'y était pas parvenu. Ils s'étaient rencontrés sur le plateau d'une émission de télévision où on l'avait appelée Aure tout au long de la soirée, le coup de foudre qu'il avait ressenti était lié à ce moment, ce prénom, il n'avait jamais pu en changer. Elle songeait surtout qu'il n'aimait peut-être pas Chiara, sans oser l'avouer, par crainte de la blesser. C'était son agent, après *Le Carrousel*, qui l'avait incitée, pour ne pas dire obligée, à modifier son nom. « Chiara Mastrini ressemble beaucoup trop au nom d'une autre actrice, ça fait réchauffé, ce n'est pas vendeur », avait-il déclaré avec un accent anglais qu'il exagérait pour se donner un genre. Ils avaient réfléchi, griffonné plusieurs combinaisons pour finalement se mettre d'accord sur Aure Carmin. À présent, elle était Aure Carmin pour toute nouvelle personne qu'elle rencontrait et elle avait perdu, grâce à des cours de prononciation, le léger accent de sa région. Elle passa

aux toilettes, se rinça le visage, ses traits étaient détendus, comme souvent après qu'elle avait un peu trop bu. Elle enfila un peignoir et rejoignit son compagnon dans la grande pièce à vivre. Il n'était jamais aisé, après plusieurs mois dans la peau de quelqu'un d'autre, de redevenir soi, juste soi ; c'était si agréable de se transformer, se déplacer, s'oublier. De toute la journée et toute la nuit, elle ne serait que Chiara, et peut-être un peu Aure aussi, mais ça restait la même personne, et ça avait quelque chose d'étouffant. D'autant plus qu'elle n'avait que de vagues projets pour la suite, aucun contrat n'avait été signé, aucun texte à mémoriser pour l'instant, aucun personnage à s'approprier. Combien de temps devrait-elle supporter de n'être qu'elle-même ? De tourner en boucle ses propres pensées ? Elle s'assit à la table, le petit-déjeuner était prêt : croissants, pain frais, nids d'abeilles, tresse, café fumant et jus d'oranges pressées.

– Merci, chéri, ça a l'air succulent, quel choix, on ne pourra jamais avaler tout ça ! rit-elle en attrapant un croissant.

Habituellement, elle ne mangeait jamais ce genre d'aliment, craignant de prendre du poids et de ne plus entrer dans ses costumes. Mais, puisque le tournage était terminé, elle se permettrait enfin de manger tout ce dont elle avait envie, au moins ce matin. Malgré le vide et le sentiment d'inutilité qu'elle ressentait, il y avait également le soulagement de pouvoir se laisser aller, de ne pas devoir se méfier de son corps, de ses réactions, de ne pas avoir peur qu'apparaissent un furoncle ou de l'eczéma (ce qui lui était arrivé une fois, et essayer de cacher cette éruption cutanée avec du maquillage n'avait fait qu'empirer l'inflammation, elle avait fini chez un dermatologue en urgence afin qu'il lui prescrive de la cortisone). Aujourd'hui, elle pouvait être tranquille, et même si elle était couverte de plaques ou de boutons cela ne prêterait pas le travail de toute une équipe.

– Et demain tu prends l'avion à quelle heure ? demanda-t-elle après avoir englouti son croissant et bu une gorgée de café.

– Onze heures quarante-cinq, on aura le temps de petit-déjeuner ensemble.

Elle glissa sa main dans la sienne.

– Tu vas me manquer.

– Il faut que tu viennes, il paraît que l'Islande est un pays fascinant.

– Tu ne seras pas disponible et j’ai peur que ça me déprime d’être toute seule là-bas.

– C’est vrai que mon planning de tournage est chargé... On pourrait communiquer par Skype pour une fois ?

– Ça déforme, j’ai horreur de ça. Non, vraiment, je préfère encore le téléphone.

– Ta mère vient quand ?

– Demain après-midi.

– C’est bien.

– Tu crois ?

– Oui, ça te distraira.

Elle haussa les épaules, reprit un croissant dans lequel elle mordit avec une sensation de plaisir surdimensionnée. Ce goût, ce moelleux si unique qu’aucun fruit ou légume ne pouvait offrir lui faisait l’effet d’une drogue. Le plus difficile serait de ne pas en reprendre un troisième, et un quatrième. Comment s’arrêter quand c’était si doux, si bon, si planant ?

– J’aime te voir manger comme ça, s’exclama Tom, la gourmandise te va bien !

– C’est trop ? Tu crois que c’est trop ?

– Tu te privas tout au long de l’année, alors non, Aure, ce n’est pas trop, dit-il sévèrement.

Elle avait toujours au fond d’elle la peur de perdre le contrôle et que les choses lui échappent, qu’elle s’échappe. Pour aller où ?

Dans l’appartement, presque tout était blanc : les murs, les meubles, les tapis, les bibelots, la vaisselle, les tableaux. Cela avait quelque chose de propre, de pur, mais de clinique aussi. Chiara le remarquait maintenant. *Pourquoi n’avons-nous pas pensé à ajouter de la couleur ?* se demanda-t-elle soudain, étonnée que toute cette blancheur ne l’ait jamais dérangée jusqu’ici.

– Et si on changeait de canapé ? proposa-t-elle avec enthousiasme.

– Quelle drôle d’idée, il est très bien, ce canapé, et il s’accorde parfaitement à l’ensemble.

– Justement. Tu n’aurais pas envie d’une note différente, d’une touche de couleur ? Histoire d’égayer tout ce blanc.

– Le blanc est un gage de calme et de sérénité, ma chérie, avec notre métier, on a besoin de tranquillité.

– Tu crois qu’un canapé rouge déséquilibrerait l’appartement, nous déséquilibrerait ?

– C’est un risque que je préfère ne pas prendre.

Elle éclata de rire.

– Je vis dans du blanc depuis des années, ajouta-t-il crûment, vexé par la réaction de sa compagne, et je ne souhaite pas en changer, c’est ma façon à moi de trouver l’harmonie, voilà.

– Et juste quelques coussins jaunes, tu penses aussi que ça te perturberait ?

Il y avait de la moquerie dans sa voix. Il se leva de table et asséna :

– C’est mon appartement, j’ai encore le droit de le meubler comme je l’entends.

Chiara en avala son morceau de croissant de travers, elle n’en revenait pas de tant de muflerie. Elle avait à maintes reprises proposé de payer un équivalent de loyer, mais il avait toujours refusé, arguant qu’il gagnait plus d’argent et qu’elle n’aurait qu’à lui offrir un repas de temps en temps.

– Répète ce que tu viens de dire ? s’étouffa-t-elle.

Il s’immobilisa.

– Excuse-moi, je me suis emporté, je retire mes paroles.

– Comment veux-tu que je me sente chez moi avec ce genre d’attitude ?

Tom revint s’asseoir à la table.

– Oui, c’était idiot, pardonne-moi, mais j’aime mon... (il rectifia) notre appartement tel qu’il est. Si vraiment tu veux de la couleur, tu peux acheter une plante. Elle pourrait même donner des fleurs, et ça ferait encore plus de couleurs.

Était-il sérieux ? Il l’était. Son conjoint avait des obsessions, certains côtés rigides qu’elle avait appris à accepter, bien qu’ils la heurtent ou l’agacent parfois ; elle-même était pleine de tics et de tocs.

– Une plante, c’est compliqué, il faut s’en occuper, et on bouge beaucoup. Qui lui donnera à boire quand on n’est pas là ?

– La femme de ménage.

Elle ne voulait pas de plante. Durant son adolescence, elle avait essayé d'en avoir dans sa chambre et les avait toutes fait crever, les unes après les autres, malgré l'attention et les bons soins qu'elle leur avait prodigués. Devoir les descendre dans la rue, toutes sèches et dénuées de feuilles pour que les éboueurs les ramassent avec les ordures ménagères l'attristait à chaque fois. Elle ne voulait pas de plante.

– Je ne sais pas, on verra, dit-elle pour couper court à la discussion.

– Tu es ici chez toi, mon cœur, n'en doute pas, d'accord ?

Elle acquiesça. Cela faisait plus de quatre ans qu'elle vivait dans ce superbe appartement, et pourtant elle avait régulièrement la sensation d'être en transit. À croire qu'elle n'avait pas réussi à investir ce lieu. Peut-être était-elle incapable d'investir quelque endroit que ce fût ? Uniquement des rôles, des personnages qui n'existaient pas, des histoires, des décors de cinéma, des maisons en carton-pâte. Par moments, elle avait l'impression de vivre à côté de sa vie ou au bord d'une immense piscine dans laquelle elle voyait les autres plonger, tandis qu'elle restait en retrait à les observer.

Elle termina son croissant, eut envie d'en reprendre un, choisit plutôt une tranche de tresse qu'elle tartina de beurre et de miel. Ensuite elle irait courir pour se sentir bien dans sa peau. Il y avait un grand parc près de chez eux, idéal pour une séance de footing. Transpirer lui faisait toujours énormément de bien, comme si toute la pollution qu'elle avait en elle – toxines et pensées parasites – sortait de son corps par les petits trous destinés à la sudation qu'on appelait « pores » (ce qu'elle trouvait drôle, imaginant des millions de cochons microscopiques le long de son épiderme). Oui, elle irait faire une heure de sport pour se détresser. En plus elle déjeunait avec son agent le lendemain et devait avoir l'air en forme.

– Et si personne ne m'engageait plus jamais ? s'inquiéta-t-elle à voix basse une fois que son assiette fut vide et que plus rien ne l'aida à refouler ses angoisses.

– Ne dis pas de bêtise. Tu es au début de ta carrière, je suis sûr qu'un magnifique projet va bientôt surgir.

– Je l'espère.

– Profites-en pour te reposer. Tu étais sous pression ces derniers mois, sans une minute à toi, et tu te réjouissais de retrouver ta liberté, tu te souviens ? Alors ne commence pas à te torturer à peine ton tournage terminé.

– Tu as raison, bien sûr. Toi, ça va ? Tu te sens prêt ?

– Ce n'est pas très difficile, mon rôle ressemble à un tas de rôles que j'ai déjà faits, je sais comment le prendre.

– Tu es incroyable. Rien ne te déstabilise jamais.

– Si, passer du blanc à la couleur, dit-il en lui faisant un clin d'œil.

Elle sourit. Il avait un si beau visage, anguleux et tendre à la fois. Elle désira l'embrasser, parcourir ses traits avec des baisers, mordre ses lèvres.

– Je pensais aller courir, mais peut-être qu'on pourrait retourner sous les draps un moment, susurra-t-elle.

Ils quittèrent la table du petit-déjeuner et remontèrent dans la chambre à coucher.

Herbert lui avait donné rendez-vous dans la brasserie qui se trouvait juste en dessous de son agence, c'était là qu'ils se retrouvaient s'ils avaient décidé de déjeuner ensemble tout en parlant de l'avenir d'Aure Carmin. Le restaurant était calme, les paroles ne résonnaient pas dans l'espace, il était facile de s'entendre, contrairement à d'autres endroits trop bruyants à cette heure. Il était vêtu d'un costume jaune canari très bien coupé et d'une cravate verte, il aimait se faire remarquer autant qu'il aimait qu'on remarque ses acteurs et ses actrices dans les films. Chiara songea avec humour que cet homme serait parfait dans son salon, sur son canapé d'un blanc immaculé. Pourrait-elle louer ses services pour une soirée entre amis ?

– Aure, ma belle, tu es splendide ! s'exclama-t-il en l'embrassant.

– C'est vrai ?

– Un peu fatiguée, mais c'est normal après un film, ça n'enlève rien à ta beauté.

Sa « beauté ». Ce mot lui faisait toujours un drôle d'effet, et elle avait l'impression désagréable de l'usurper. Ils s'assirent.

– Comme d'habitude ? demanda-t-il.

– Comme d'habitude.

– Garçon ! Deux verres de blanc !

Très vite, le serveur apporta leurs boissons. Ils trinquèrent et burent avec plaisir une gorgée de vin, c'était une des choses qui les rapprochait : ils ne crachaient jamais sur un petit verre. Herbert était un habitué, on le traitait avec beaucoup d'égards et il était servi avant les autres clients. Ils

commandèrent une grande assiette de crudités (pour elle) et des rognons de veau à la moutarde (pour lui).

– Alors, comment s’est terminé ton tournage ?

– Très bien. Richter n’est pas facile, il est vraiment très exigeant, plus exigeant encore que ce que j’ai connu jusque-là, mais ça ne m’a pas déplu, et je pense que dans ce film on verra une autre facette de moi, une facette qui peut donner envie à des réalisateurs de me confier des rôles plus forts, plus intenses.

Elle prit un morceau de pain pour éviter que la tête lui tourne, elle n’avait rien mangé depuis le dîner de la veille.

– Dis, Herbert, tu n’as toujours pas de proposition de film pour moi ?

Il fit non de la tête, l’air désolé.

– En ce moment, tout le monde veut des visages aux traits marqués, des gueules, quoi. Et toi, ma belle, avec ta jolie frimousse tout harmonieuse, tu...

– N’attires personne, soupira-t-elle.

– Ce sont des cycles, on reviendra aux visages lisses, j’en suis sûr.

« Visage lisse », voilà deux mots qui lui convenaient mieux que « beauté ». Elle était Visage Lisse sans rien de particulier, s’était même étonnée qu’on puisse y voir autre chose.

– En revanche, j’ai une audition pour le théâtre, dit-il avec préciosité.

– Je n’ai jamais fait de théâtre !

– J’étais certain que tu dirais ça, mais ce n’est pas très différent du cinéma. Si tu sais faire l’un, tu sais faire l’autre.

– Tu mens.

– Bon, c’est vrai, j’exagère un peu. (Il finit son verre et le reposa bruyamment.) Ce qui est intéressant dans cette audition, c’est que le metteur en scène a sélectionné lui-même les actrices qu’il veut rencontrer, il t’a vue jouer dans un film et t’imagine dans le rôle principal. Vous ne serez qu’une petite dizaine, tu as toutes tes chances.

– Qu’est-ce que c’est comme pièce ?

– *Mademoiselle Julie*, de Strindberg.

– *Mademoiselle Julie*, répéta-t-elle, rêveuse.

– Tu connais ?

- Je l’avais travaillée à l’école, en cours de français, et j’avais adoré.
- Alors, c’est oui ?
- Tu crois que je peux y arriver ?
- Aucun doute.
- D’accord, je vais participer à l’audition. On verra bien.
- Magnifique ! Garçon ! Deux autres ! dit-il en levant son verre vide.

Herbert lui expliqua que le metteur en scène était connu et reconnu dans le milieu – en effet, Chiara avait déjà entendu son nom – et qu’il avait souvent travaillé avec des actrices de cinéma, car il aimait leur façon plus intérieure, plus simple, d’aborder les rôles.

– Une de ses pièces est à l’affiche en ce moment, on va y aller, comme ça quand tu le verras tu pourras lui dire à quel point tu as aimé son travail, que ça t’a touchée, que tu désires follement bosser avec lui, etc., etc.

- Quand est l’audition ?
- Dans quinze jours, le 18 octobre à onze heures.
- C’est noté. Ça se jouera dans une grande salle ?
- Huit cents places.
- Ah, quand même...

Lorsque le serveur apporta deux autres verres pleins à ras bord, ils trinquèrent à nouveau. Du *théâtre*. Elle allait peut-être faire du *théâtre*. Son cœur battit plus fort. En était-elle capable ? Être debout sur une scène devant un public. Ne pas pouvoir refaire la prise. Sauter sans parachute et sans filet. Y parviendrait-elle ?

- Et si je perdais mes moyens ?
- Tu boiras un verre avant pour te détendre, ou alors tu demanderas à ton médecin de te prescrire des bêtabloquants, il y a d’autres choses aussi plus amusantes. Ne t’inquiète pas pour ça. En plus, le budget n’est pas aussi lourd que pour un tournage, c’est moins de pression... Et tu auras tout le temps de répéter.

– Oui, mais il y aura huit cents personnes devant moi – pas uniquement des techniciens ou des acteurs –, des personnes qui auront payé, et ce n’est pas donné, une place de théâtre ! Imaginer tous ces yeux fixés sur moi, attendant un résultat...

– Calme-toi. La plupart des grandes actrices sont passées par là, je pense que ce serait bon pour ta carrière, ça te donnerait une légitimité supplémentaire, et puis tu pourrais y prendre goût.

Soudain, elle visualisa les applaudissements, le bonheur que ce devait être de voir un parterre de spectateurs taper dans ses mains en vous regardant.

– Je vais y aller et j’espère que ça va marcher. D’autant plus que ça me fait peur de ne pas avoir de projets, c’est la première fois...

– Et ce ne sera probablement pas la dernière. Une vie d’acteur, c’est plein de trous, crois-en mon expérience. Tu ne peux pas demander à Tom de t’aider, si jamais ? Il doit avoir le pouvoir de t’imposer sur un film, non ?

– Je préférerais me débrouiller toute seule.

– On a toujours besoin des autres, Aure, surtout dans un métier comme le tien.

Leurs plats arrivèrent, ils se souhaitèrent un bon appétit et entamèrent leur repas. Herbert confia à Chiara les derniers potins. Elle ne finit pas sa salade, le fait de savoir qu’elle ne retrouverait pas son compagnon en fin de journée et qu’elle allait passer quelques jours avec sa mère la stressait. D’autant plus que Maggy avait donné une date d’arrivée, mais pas de départ. Ils recommandèrent plusieurs verres de vin, prétextant qu’il était bon et qu’il fallait fêter l’audition qu’ils avaient décrochée. Au moment de l’addition, Herbert se pencha vers Chiara en chuchotant :

– Pendant que j’y pense, Saxon est un homme à femmes. Il ne faut pas être vulgaire, bien sûr, mais si lors de l’audition tu dévoiles légèrement tes attributs, dit-il en bombant son torse, ça peut peut-être aider.

– OK.

Ils sortirent du restaurant. Herbert lui redit à quel point elle était belle et qu’il ne fallait pas qu’elle se tourmente, les visages lisses reviendraient bientôt à la mode, mais en attendant, elle devait parler à Tom, un film avec Barlier (elle sentait à la façon dont il prononçait son nom qu’il l’impressionnait) pouvait rapporter plus que ce qu’ils avaient touché jusque-là. Puis il remonta dans son agence. Elle se retrouva seule sur le trottoir. Un petit vent caressa ses cheveux. L’automne était une saison qu’elle affectionnait. Dans les parcs, les arbres offraient un spectacle sublime, de ces spectacles qui réconciliaient avec le monde. Elle était toujours debout devant le restaurant lorsqu’elle le vit. Assis sur le trottoir d’en face, sur un

tas de feuilles mortes. Il la regardait, les oreilles à l'affût, les yeux ronds. Elle ne s'inquiéta pas, sachant qu'il apparaissait et disparaissait à sa guise, elle s'y était – pour ainsi dire – habituée. Elle n'en avait parlé à personne, consciente du fait qu'il était là sans être là, oui, ça elle l'avait compris, ou tentait de le comprendre. Mais sa présence, malgré tout, engendrait un malaise. Une voiture passa en trombe, il se volatilisa. « À bientôt, fennec », murmura-t-elle pour se donner l'illusion de maîtriser un tant soit peu la situation. Elle jeta un œil à sa montre. Il était quatorze heures passées, si elle ne voulait pas être en retard pour accueillir sa mère à la gare, il était temps d'y aller. Derrière l'appréhension de ces retrouvailles, une chose la réjouissait : elle serait Chiara pendant quelques jours, seulement Chiara. Même si sa mère était très fière d'Aure Carmin, jamais elle ne l'appelait ainsi, et c'était une chance. Pour Maggy, elle était et serait éternellement Chiara Mastrini.

Elles s'étaient manquées, avaient dû s'appeler, s'agacer, avant d'enfin se retrouver devant la station de taxis. À présent, elles buvaient un thé fumé dans le salon de Chiara dont la blancheur, avec sa mère en jogging de luxe au milieu du canapé, lui paraissait encore plus insupportable. Et si elle profitait de l'absence de Tom pour refaire toute la déco ? Elle avait vécu dans cet appartement sans vraiment le voir, et maintenant que sa froideur lui sautait aux yeux elle ne parvenait plus à l'occulter. La luminosité, la hauteur sous plafond et le charme de l'endroit passaient au second plan.

– Alors, ma fille, comment va ta vie ? questionna Maggy après avoir pris un biscuit aux pépites de chocolat.

Elle croqua dedans et fit des miettes sans placer sa main en dessous. Chiara se retint de faire une remarque, quelques miettes ce n'était pas la fin du monde. Peut-être, mais sur ce fichu tapis blanc tout se voyait. Elle se leva, alla chercher des serviettes en papier, en tendit une à sa mère qui la remercia et se moucha dedans. Elle se moucha dedans ! Ce n'était pas possible d'être aussi rustre. Cherchait-elle à l'irriter ?

– Mais enfin, maman, on ne se mouche pas dans une serviette !

– Pourquoi ?

– Parce que ça ne se fait pas !

– Oh ! écoute, tu ne me parles pas sur ce ton, s'il te plaît. J'ai oublié d'emporter des mouchoirs et, avec la ventilation dans le train, j'ai pris froid, tu ne vas pas me faire la morale ? Du papier, c'est du papier, peu importe qu'il soit mouchoir ou serviette, non ?

– Oui, tu as raison.

Elle savait qu'elle pouvait être rigide, Tom le lui reprochait parfois. Maggy, qui avait compris le message, attrapa une serviette propre en reprenant un cookie et fit attention de le manger sans mettre des miettes par terre.

– Ils sont excellents !

– Je trouve aussi, ils viennent de la boulangerie du coin de la rue.

Elles restèrent un moment silencieuses, à boire du thé et grignoter des biscuits. La serviette en papier jaune dans laquelle Maggy s'était mouchée était à côté d'elle sur le canapé, froissée. Combien de fois dans une vie se mouchoit-on ? se demanda Chiara. Y avait-il des gens qui ne se mouchaient jamais ? N'avaient jamais le rhume, le nez qui coule ? Pouvait-on sangloter sans renifler ? Au cinéma, les gens étaient toujours si beaux lorsqu'ils pleuraient, des larmes coulaient de leurs jolis yeux sans que leur visage en soit altéré.

– Et comment va Tom ?

– Il va bien, merci, il est parti ce matin pour son tournage.

– Combien de temps ?

– Deux mois, mais il reviendra peut-être une ou deux fois.

– Tu n'as pas peur ?

– De quoi ?

– Qu'il rencontre quelqu'un.

Chiara se raidit.

– J'ai confiance en lui, il m'aime. Et de toute façon la peur n'empêche rien.

– Moi je serais verte de jalousie à ta place, dit Maggy en secouant la tête.

Ses boucles étaient parfaites, elle devait les avoir faites le matin même.

– Eh bien, tu vois, ça n'a pas empêché papa...

Elle s'interrompit. Ce moment-là, le moment où son père avait eu une liaison avec la femme qu'il finirait par épouser était un sujet tabou. Elles ne l'avaient jamais évoqué. Lise et Chiara avaient senti que la blessure était trop vive, trop profonde.

– Pardon, je ne voulais pas dire ça.

Elle regretta sincèrement ses paroles, surtout en voyant la main gauche de sa mère trembloter sur son jogging brillant.

– Je vais aux toilettes, bredouilla Maggy en se levant.

Chiara en profita pour aller chercher son aspirateur de table et nettoyer les miettes sur le tapis blanc. *Si seulement on pouvait faire disparaître ses mots de la même manière*, songea-t-elle. Lorsque sa mère revint, elle s'excusa encore une fois.

– N'en parlons plus, ordonna Maggy. Tu as eu des nouvelles de ta sœur ?

– Non, avec le tournage, je n'ai pas eu une minute à moi, mais je comptais lui téléphoner ces prochains jours. Comment va-t-elle ?

Maggy soupira, se rassit.

– Pas très bien. Elle exige que je l'appelle Mylène, elle n'en démord pas. Parfois je le fais, je suis bien obligée, c'est le seul moyen pour qu'elle écoute ce que je lui dis ou qu'elle fasse ce que je demande... Je sais que je ne devrais pas céder, il faudrait lui résister, mais elle n'est plus une enfant, elle fait ce qu'elle veut, je t'assure. Je n'ai plus aucune autorité sur elle et je me fais du souci pour son avenir.

– Elle continue son apprentissage ?

– Non, elle l'a arrêté, comme tout ce qu'elle commence... Elle dit que finalement s'occuper « des poils des gens » ne l'intéresse pas, que voir « des chattes » – ce sont ses mots ! – à longueur de journée lui donne « envie de gerber ».

– C'est élégant.

– C'est son langage maintenant, un vrai charretier, je lui dis : « Tu crois que Mylène parle comme ça ? Certainement pas ! » Elle me rit au nez ou claque la porte de sa chambre. Je ne sais plus comment la prendre.

– Et qu'est-ce qu'elle compte faire, elle a des projets ?

– Bien sûr ! Sosie de Mylène !

Le circuit de refroidissement du frigo se mit en route et provoqua un vrombissement sourd.

– Et pourquoi pas ? Il me semble avoir vu à la télévision que certains sosies gagnaient leur vie avec ça.

– C'est pas un métier. Vivre sur la célébrité de quelqu'un d'autre, quelle honte. Regarde-toi, tu batailles toute seule, tu crées ton personnage, tu ne vas pas piquer celui de quelqu'un d'autre ! En plus, ta sœur... ta sœur a un rapport à ça qui n'est pas sain, des fois j'ai peur (elle parla plus bas comme si elle craignait d'être entendue), j'ai peur qu'elle devienne dingue.

– Dingue ?

– Oui. Je ne suis pas sûre qu'elle fasse toujours la différence entre ses rêves et la réalité. Je me demande si, par moments, elle n'a pas vraiment l'impression d'être Mylène Farmer. Et je crois que sa psy pense comme moi.

– Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

– Elle a doublé ses séances.

– Il faut que je lui téléphone, et puis elle pourrait venir passer quelques jours chez moi ?

– Oh ! je ne pense pas que ça changerait grand-chose.

Le bruit du réfrigérateur cessa.

– Ah ! j'oubliais ! J'ai un cadeau pour toi ! s'exclama Maggy en se précipitant sur sa valise à roulettes couchée au pied du canapé.

Ils n'avaient pas de chambre d'amis, mais le sofa pouvait se convertir en lit très confortable. Chiara l'utilisait lorsque Tom ronflait trop fort ou s'ils s'étaient disputés.

Sa mère fouilla dans son bagage et en sortit une poupée, écrasée entre sa trousse de toilette et une pile de joggings.

– Je l'ai faite spécialement pour toi ! dit-elle en la lui tendant.

Chiara la saisit. Comment faire autrement ? Un sentiment d'oppression l'envahit, à croire que cette poupée contenait toutes les autres, et qu'en avoir une seule sous son toit c'était les avoir toutes. Sa vision se troubla, des centaines de visages en chiffon lui souriaient, un sourire qui n'avait rien de sympathique et semblait dire : *On t'aura, tu ne nous échapperas pas, partout où tu iras, on te suivra, ha, ha, ha ! ha, ha, ha !*

– Merci, maman, balbutia-t-elle.

– Ça ne va pas ?

– Si, si, il faut juste... c'est la pression... tu veux un verre d'eau-de-vie ?

– À cette heure-ci ?

– C'est une eau-de-vie artisanale à la cerise, ajouta-t-elle en se dirigeant vers la cuisine d'un pas chancelant, elle est excellente !

Elle prit des verres dans le placard au-dessus de l'évier, la bouteille sur la desserte, revint s'asseoir et fit le service.

– Il faut que tu goûtes ça, c'est incroyable et ça remet les idées en place.

– Chérie, il n'est même pas seize heures trente !

– Justement !

– Justement quoi ?

– Justement rien, goûte !

Elles trinquèrent. Maggy s'étrangla, toussa.

– Ouh ! c'est beaucoup trop fort pour moi !

Sur la table, à côté de la bouteille d'eau-de-vie, il y avait la poupée. Chiara la voyait clairement à présent. Une poupée à son effigie, une poupée qui lui ressemblait de façon troublante. Elle portait la même robe verte au tissu souple et soyeux qu'elle avait mise lors de sa première audition, dix ans auparavant. D'ailleurs Maggy devait avoir utilisé cette ancienne tenue, dans laquelle aucune de ses filles n'entrait plus, pour confectionner le petit vêtement.

– Elle ne te plaît pas ?

– C'est étonnant...

– Tu reconnais cette bobine ?

Elle hocha la tête. Se voir ainsi en poupée de chiffon, bouche cousue et yeux en boutons, avait quelque chose d'inquiétant.

– Bon, alors elle est réussie ! J'ai dit à ta sœur qu'elle aussi aurait droit à sa poupée quand elle serait redevenue normale, c'est-à-dire elle-même, car je n'ai aucune envie de fabriquer un double du double de Mylène !

Lise avait-elle jamais été elle-même ? Du plus loin que Chiara se souvînt, sa sœur s'était toujours identifiée à la chanteuse, et leur mère l'y avait encouragée, s'en était amusée. Comment revenir en arrière ? Et, après tout ce temps, où se cachait la véritable Lise ? Existait-elle encore ? Un coup de vent fit claquer la porte des toilettes du bas dont la fenêtre était ouverte, peu après des gouttes de pluie retentirent sur le toit et dégoulinèrent le long des fenêtres.

– Tu sais ce que je me suis dit ? ajouta Maggy. Je me suis dit que je pourrais peut-être créer plusieurs poupées *Aure Carmin* et essayer de les vendre. Ce qui serait bien, c'est que tu deviennes plus connue, tu l'es déjà un peu, mais si je parle de toi à des gens que je croise comme ça, dans la rue, eh bien, souvent, ils ne savent pas qui tu es. Pour devenir plus populaire, il faudrait aller dans des émissions que tout le monde regarde ou jouer dans des films qui passent à la télévision, Tom ne peut pas t'aider ?

Chiara vida son verre cul sec, elle aimait tant la brûlure que cela engendrait. Pourquoi n'arrêtait-on pas de la pousser à quémander un rôle auprès de son compagnon ? Bien sûr que ça lui plairait de tourner dans des films grand public de temps en temps, mais on ne lui en proposait pas, elle n'allait pas pleurer. De nombreux acteurs rêveraient de travailler avec les réalisateurs avec lesquels elle travaillait, et il y en avait tant qui n'avaient jamais eu de projets intéressants et attendaient depuis plusieurs décennies *le rôle de leur vie*, celui qui révélerait enfin leur immense talent. Car elle le savait, il y avait des comédiens extrêmement doués qui ne parvenaient pas à percer, question de malchance, d'époque, de caractère. L'art, comme presque tout sur cette fichue planète, ne faisait pas dans l'équité. Elle pouvait déjà s'estimer vernie.

– Tu ne veux pas me répondre ?

– Maman, c'est ma carrière, je la mène comme je l'entends.

– Et pour les poupées ? Tu accepterais d'en parler dans un article ?

Elle s'imagina nue dans un pré en train de poser à côté de centaines de poupées qui lui ressembleraient, elle frissonna. Sur la table basse, son double en chiffon regardait le plafond. Elle eut envie d'acheter de longues aiguilles pour les lui planter dans toutes les parties sensibles de son corps. Mais avait-il des parties sensibles ?

– Tu as perdu ta langue ?

– Est-ce qu'on peut parler d'autre chose que de tes poupées ou de ce qu'il faudrait que je fasse pour être plus populaire ?

Sa mère se vexa. Chiara se resservit un verre d'eau-de-vie, songeant que cela valait mieux que de se jeter des sorts.

– Je te rappelle quand même que c'est moi qui ai vu l'annonce de Baldewski. Quelle vie aurais-tu sinon ? lança Maggy d'une voix sifflante. Tu ne serais pas dans ce superbe duplex en tout cas, ni avec Tom Barlier.

– Non, je vivrais dans un petit appartement tout joli avec un gentil compagnon qui ne serait pas parti deux mois à l'étranger pour un tournage, et on mangerait de la crème glacée, parce que je ne serais pas obligée de garder une silhouette irréprochable.

– Arrête, tu as une chance folle d'avoir la vie que tu as et c'est un peu grâce à moi. Je te demande juste de ne pas l'oublier.

– Excuse-moi, je suis très fatiguée tout à coup, je me suis levée tôt, je vais faire une sieste. Tu veux que je te déplie le canapé ?

Chiara était une biche. Pour contrer les attaques, elle choisissait indubitablement la fuite.

– Je n’ai aucune envie de dormir, on vient à peine de se retrouver !

– Tu n’as qu’à allumer la télévision, proposa sa fille en lui apportant la télécommande.

Un écran gigantesque était accroché à un des murs du salon. Tom, qui n’était pas un féru de cinéma, l’avait acheté pour regarder les documentaires animaliers. Il trouvait formidable de pouvoir voir un hippopotame et un crocodile se battre jusqu’à la mort sur grand écran.

Emmitouflée dans son duvet, Chiara entendait au loin le son criard de la télévision. Des gens riaient, applaudissaient. Avec délice, elle glissa dans le sommeil. Mais, juste avant, elle éprouva ce sentiment qui, plus que tout autre, la rassurait : le sentiment que rien n’était grave, que rien n’avait d’importance.

— **A**llô ?
Tom apparut sur l'écran de son téléphone.

— Bonjour, mon amour, comment ça va ?

— Je viens de rentrer, dit-il, essoufflé, c'était une sacrée journée. Tu vois ma chambre ?

Il tourna sur lui-même pour lui montrer l'endroit où il dormait.

— Fantastique !

Habituellement, Chiara n'aimait pas les appels vidéo. Mais aujourd'hui, elle avait eu besoin de le voir autant que de l'entendre et, ayant prévu le coup, s'était maquillée avec soin. Le petit visage qui apparaissait au bas de l'écran ne lui déplaisait pas.

— Et toi, mon cœur, comment ça va ?

— Ça va, je passe l'audition demain, je stresse un peu.

— Je suis sûr que tout va bien se passer.

— En tout cas, j'ai beaucoup travaillé ma scène. Je pourrais la dire en faisant n'importe quoi d'autre.

— C'est ce qu'il faut. Et ta mère, elle est toujours là ?

— Toujours, répondit-elle entre ses dents, mais je lui ai parlé et elle part demain. Elle était prête à rester encore « une petite semaine », tu te rends compte ? Elle était censée venir « juste quelques jours » ! En fait, je crois qu'elle a peur de rentrer, peur de ma sœur. Elle se fait énormément de souci pour elle, et être là avec moi lui permet de se changer les idées et de prendre un peu de distance avec les problèmes de Lise. En même temps, je pense que ce n'est pas le moment de la laisser seule trop longtemps...

– Tu le lui as dit ?

– Oui.

– Oh ! mon amour, tu es tellement belle, tu t'es maquillée ?

– Ça te plaît ?

– Tu me plais quoi que tu fasses.

Elle sourit.

– Et toi, comment s'est passée ta journée ?

Il la lui raconta en détail. C'était un gros tournage, avec de gros moyens (comme presque tous les films qu'il faisait), des scènes compliquées avec hélicoptères, courses-pour-suites, bagarres et nombreux figurants. Ça l'amusait. Il adorait faire ses cascades lui-même, c'était ce qu'il préférait dans son métier, avec le fait qu'on soit aux petits soins pour lui. « On me cajole toute la journée ! » riait-il, ayant conscience que tout cela était fragile et que si, du jour au lendemain, il n'était plus *bankable*, il n'y aurait plus personne pour le dorloter.

La porte d'entrée claqua, Maggy revenait du supermarché.

– C'est moi ! cria-t-elle.

– Je suis au téléphone avec Tom !

De la chambre à coucher, Chiara se déplaça dans la salle de bains et ferma la porte. Elle baissa le couvercle des toilettes, s'assit dessus. Sa voix résonnait. L'air était humide, elle avait oublié d'ouvrir la fenêtre après avoir pris sa douche ; il commençait à faire frais et elle n'aimait pas sentir un courant froid sur sa peau nue. Si Tom avait été là, il se serait énervé en grognant que ça risquait d'engendrer des moisissures sur le carrelage et le rideau de douche.

– Je voulais aussi te demander quelque chose...

Elle était embarrassée, il le remarqua, l'encouragea.

– Vas-y, tu peux tout me dire.

– Alors voilà. Je sais que jusqu'ici j'ai toujours préféré me débrouiller toute seule, mais finalement, si tu avais l'occasion de parler de moi pour un rôle, je crois que...

– Mais bien sûr ! l'interrompit-il. Depuis le temps que je te dis que c'est comme ça que ça marche. Et ce serait génial de tourner ensemble. Imagine si tu étais là avec moi, regarde ce lit ! Imagine-nous dans cet énorme lit !

Il s'esclaffait. Elle aimait sa façon de s'enthousiasmer et de tout dédramatiser. Elle avait craint qu'il pense – ne serait-ce qu'une fraction de seconde – qu'elle veuille profiter de sa célébrité, mais il s'en fichait totalement et trouvait normal de partager un cadeau qu'il n'estimait pas avoir mérité. Son rire franc et spontané le prouvait.

– Oh ! oui, on serait bien !

– Et c'est un matelas à eau ! s'exclama-t-il en se jetant dessus. Regarde, ça bouge, tu vois comme ça bouge ?

– Et tu arrives à dormir sur ce truc ?

– Comme un bébé. Il épouse parfaitement les formes du corps !

Ils restèrent encore un moment au téléphone, sans rien se dire de particulier, juste pour le plaisir de voir le visage de l'autre, ce visage familial, tant de fois caressé. Après avoir raccroché, Chiara resta sur les toilettes dans la chaleur moite de la salle de bains, à faire défiler les photos de son portable. Tom se trouvait sur la plupart d'entre elles. Elle remarqua qu'il avait presque toujours la même expression, quelque chose de neutre et reposé. Elle regretta de n'en avoir aucune où il éclatait de rire. Elle quitta la galerie de photos de son téléphone, se leva. L'image d'une salle de bains et d'un rideau de douche couverts de taches noires la poussa à ouvrir grand la fenêtre. Qui aimerait se laver dans une pièce pleine de moisissures ?

En entrant dans la chambre à coucher, elle entendit sa mère découper quelque chose avec vivacité. Le bruit du couteau frappant la planche en bois était intense, le mouvement devait demander à Maggy un effort. Une odeur d'ail et d'oignon flottait dans l'air.

Chiara se rendit compte qu'elle n'avait pas de véritable chez-elle, qu'elle n'en avait jamais eu, ayant toujours vécu chez quelqu'un (avant Tom, sa mère ou des amants). Peut-être qu'à un moment donné elle devrait, si son budget le lui permettait, s'acheter un appartement, un lieu qui ne serait rien qu'à elle et dans lequel elle se sentirait en sécurité. Un lieu où elle pourrait laisser la fenêtre de la salle de bains fermée si ça lui chantait, optant plutôt pour une ventilation mécanique. Un lieu où elle ne vivrait pas forcément, elle ne tenait pas à se séparer de Tom, mais un lieu où elle pourrait se réfugier lorsqu'elle aurait l'impression que chez lui ce n'était pas chez elle.

– Je peux t'aider ? demanda-t-elle à sa mère en descendant l'escalier.

Sur le plan de travail de gros morceaux de viande sanguinolents attendaient d'être mis dans une casserole.

– Tu ne touches à rien, c’est pour te remercier de m’avoir hébergée, alors tu t’assieds et tu te détends.

– Tu veux un apéritif ?

– Oui, pourquoi pas un petit verre de blanc.

Chiara se dirigea vers le frigo, sortit la bouteille de muscat, remplit deux verres et en posa un devant sa mère. L’odeur de la viande crue l’incommoda, elle alla s’installer dans l’espace salon.

– J’ai croisé la maman de Claire l’autre jour, dit soudain Maggy en attrapant les morceaux de bœuf pour les mettre dans le fait-tout.

De prime à bord, Chiara ne saisit pas cette phrase, et le nom de Claire ne lui évoqua rien. Elle se dit même que sa mère confondait avec une connaissance de sa sœur.

– Tu te souviens de Claire ?

Et brusquement tout lui revint. Elle réalisa que cela faisait des années qu’elle n’y avait pas pensé. Elle en voulut à sa mère de la lui rappeler, sachant ce qu’engendraient ces « retrouvailles ». Le visage de son amie apparut devant ses yeux. Ensuite ressurgit le son de sa voix, très lointain, une voix sourde, imprécise, dont elle ne se souvenait que par bribes et qui avait dit : « J’ai fait l’audition moi aussi. » Les sanglots qu’elle avait perçus derrière la porte des toilettes du réfectoire et son impuissance la prirent à la gorge. Tout lui revenait, la brûlait. Elle aurait aimé pouvoir porter son verre à sa bouche, le vider d’une traite, mais son corps ne répondait plus aux ordres qu’elle lui intimait.

– Chiara, ça ne va pas ?

Sa mère se précipita vers elle, la secoua, mais elle ne réagit pas. Restait pétrifiée sur le canapé. Des effluves de chair crue, d’animal mort envahissaient ses narines et lui donnaient envie de vomir. Cela dura longtemps. Son sang paraissait s’être figé dans ses veines et ses artères. Maggy paniqua, appela les secours, puis rappela pour dire que le problème était réglé, après que sa fille eut balbutié :

– Maman, ne t’inquiète pas, c’est la fatigue, ça va.

– Tu es sûre ?

– Oui. Ça va.

Assise sur le dernier rayon de la grande bibliothèque blanche, la poupée de chiffon la regardait en ricanant. *Malade, tu es malade*, semblait-elle

murmurer, victorieuse, entre ses lèvres cousues de fil rouge.

– Il faudra quand même que tu ailles voir un médecin. Je ne sais pas ce qui t’est arrivé, mais c’était bizarre.

Quand le repas fut prêt, elles s’assirent autour de la table de cuisine. Chiara ne put rien avaler, d’autant plus que la viande était saignante, chose qu’elle détestait. Comment sa mère avait-elle pu l’oublier ?

– Si tu n’as pas faim, laisse, il ne faut pas te forcer. Ça te fera des repas pour ces prochains jours.

Elle ne se fit pas prier, repoussa son assiette.

– Ah ! et je te parlais de la maman de Claire avant ton... ton espèce de malaise. Je l’ai croisée au supermarché, c’était triste, mais triste ! elle avançait comme un fantôme au milieu des boîtes de conserve, j’ai failli ne pas la reconnaître, elle avait les cheveux gras et elle était maigre, mais maigre ! ça faisait pitié, je ne sais pas si...

Maggy venait d’entrer dans un long tunnel dont elle ne ressortirait que lorsque toutes les pensées qui l’avaient traversée lors de cette rencontre fortuite, ainsi que toutes celles qui surgissaient en se la remémorant, auraient été exprimées. Chiara eut envie de se boucher les oreilles ou de lui hurler de se taire, mais elle se contenta de rester bien droite sur sa chaise et d’écarquiller les yeux pour faire croire qu’elle écoutait. En réalité, elle s’éclipsa dans l’œuvre de Strindberg. *Mademoiselle Julie* et les mots qu’elle allait devoir prononcer le lendemain devant le metteur en scène firent une sorte de barrière de protection entre sa mère et elle. Face aux agressions du monde, l’esprit était notre seule chance d’évasion. *Et puis tout est étrange. La vie, l’humanité, tout... Cette neige noire qui tourne, tourne sur l’eau et s’enfonce, s’enfonce. J’ai fait un rêve qui me revient de temps en temps, et je me le rappelle en ce moment. Grimpée tout en haut d’un pilier, j’y suis assise sans aucune possibilité d’en descendre...**

– Tu m’écoutes ?

– Bien sûr que je t’écoute, tout ça est très triste, c’est vrai.

– Affreusement triste.

Maggy reprit sa logorrhée, tandis que Chiara retourna auprès d’August.

Dans son lit, ce lit trop grand pour elle seule, le visage de Claire réapparut. Elle ne voulait pas que ces choses-là la hantent, elle n’avait pas

suffisamment de force. Mademoiselle Julie vint à sa rescousse, ses paroles étaient un baume, elle s'y accrocha, se les répéta comme un mantra. *J'ai fait un rêve qui me revient de temps en temps, et je me le rappelle en ce moment. Grimpée tout en haut d'un pilier, j'y suis assise sans aucune possibilité d'en descendre ; j'ai le vertige en baissant les yeux, et je dois regagner la terre, mais je n'ai pas le courage de m'élancer ; je ne puis m'y maintenir et il me tarde de tomber, mais je ne tombe pas. Pourtant je ne connais la paix, je ne connais le repos que lorsque je suis en bas, tout en bas, sur le sol. Et si j'ai réussi à l'atteindre, je voudrais disparaître sous la terre. Avez-vous jamais connu cette sensation ?** Au loin, le fennec, son fennec, celui qui la suivait où qu'elle aille, cria. Était-ce un acouphène ? Ou une maladie plus grave ? Une maladie comme celle qui avait fait ricaner la poupée, une maladie mentale. Non, aucune maladie ou autre ne la rongait. Elle était en pleine santé. Elle.

* Extrait de *Mademoiselle Julie*, d'August Strindberg, traduit par Boris Vian.

* Extrait de *Mademoiselle Julie*, d'August Strindberg, traduit par Boris Vian.

C'était la deuxième fois qu'ils faisaient la scène. Saxon lui avait donné quelques indications qu'elle tentait de suivre, mais avec le stress elle n'y parvenait pas aussi bien qu'elle l'aurait voulu. Elle avait besoin de ce travail, n'en avait pas d'autre pour l'instant, et même si financièrement c'était moins intéressant qu'un rôle au cinéma elle ne pouvait pas passer à côté. Une actrice sans projet était une actrice déprimée qui voyait sa mort (artistique) arriver à grands pas. Afin d'être capable de vivre sereinement ces prochains mois, il lui fallait cet emploi. Sans compter qu'elle respirait toujours mieux sur cette fichue terre lorsqu'elle avait le texte, les pensées, les mots d'une autre dans l'esprit. Il lui était essentiel de se déplacer, de devenir autre pour supporter le poids de sa propre existence. Elle avait conscience qu'elle n'était probablement pas la seule comédienne participant à l'audition à ressentir ça, mais elle espérait être la plus en manque et la plus convaincante.

– Oui, c'est pas mal, dit le metteur en scène une fois qu'ils eurent terminé la scène. Mais je voudrais que tu sois plus séductrice, plus dangereuse, plus dominatrice, ou que tu essaies de l'être, tu vois ? Elle est dans la maîtrise, et en même temps quelque chose lui échappe. Laisse quelque chose t'échapper aussi, une sauvagerie à laquelle tu n'aurais pas songé pour le rôle, un geste, une émotion incontrôlée, une grimace, tu comprends ?

Elle comprenait ce qu'il disait bien sûr, trouvait ça intéressant et juste, mais n'était pas certaine de pouvoir le mettre en pratique. D'autant plus que le comédien qui jouait Jean (et qui avait été engagé pour la pièce) ne lui inspirait rien. Elle le trouvait trop sûr de lui, peu à l'écoute et plutôt laid, ce qui ne lui donnait pas du tout envie de le charmer. Il fallait tricher, faire

comme si, mais c'était toujours plus facile quand il y avait un fond de vérité. Comme s'il était télépathe, Saxon ajouta :

– Et, si Romain t'agace, utilise cet agacement, il y a de ça dans ce que ressent Mademoiselle Julie pour Jean, il faut seulement y ajouter plus de mépris, d'assurance, d'orgueil et, de façon sous-jacente : du désir. Ah !! ça, le désir, c'est ce qui traverse toute la pièce, entre vous ce doit être électrique !

Cela faisait beaucoup d'ingrédients pour une seule recette, et elle ne se souvenait déjà plus de ce qu'il lui avait dit juste avant. Elle craignait de ne pas être celle qu'il fallait, quelque chose dans le rôle – ou en elle ? – résistait. D'habitude, les émotions, les sentiments lui venaient sans avoir besoin de tergiverser, instinctivement. Et ce Romain qui la regardait avec des yeux de poisson mort, à croire qu'il était sorti jusqu'à point d'heure la nuit précédente (oui, il avait bien la tête du mec qui aimait faire la bombe) et qu'il s'était pointé à l'audition après avoir bu deux, trois cafés afin d'assurer le service minimum. Élec-trique. Comment créer un lien électrique avec ce type ? Le courant ne passait pas.

– On la refait une fois ?

Elle acquiesça. Réalisant que c'était peut-être sa dernière chance. Peut-être la dernière fois qu'elle jouait. Quelque chose en elle se serra, elle s'ordonna au contraire de s'ouvrir. Ce n'était pas le moment de se fermer, il fallait sauter du haut de la tour, nager dans l'eau glacée, charmer le serpent, se battre, au moins elle aurait tout tenté. Le pire étant d'éprouver des regrets et d'avoir l'impression de ne pas s'être surpassée alors que la situation le nécessitait. Saxon était retourné s'asseoir dans la pénombre au milieu des centaines de fauteuils vides qui, au lieu de paralyser Chiara, la rassurèrent. Elle ne vit pas le nombre de sièges, la grandeur de la salle ni le regard perçant du metteur en scène, mais l'absence de spectateurs, ce qui lui procura une sensation de sécurité et d'intimité. Les mots « dominatrice », « dangereuse », « séductrice » lui revinrent. Elle observa Jean avant de commencer. Puis elle se mit à tourner autour de lui, lentement, comme un animal sauvage. C'était son moment à elle, son créneau, il fallait en profiter, montrer ce qu'elle avait dans le ventre. Il parut décontenancé, ses yeux semblaient dire : « Qu'est-ce qu'elle me fait, cette cinglée ? » *Le chat et la souris*, pensa-t-elle dans un sourire. *Je suis le chat et tu es la souris. En face de moi tu n'as aucune chance, je vais te manger tout cru.* Ça montait,

grondait, bouillait, crépitait. Mademoiselle Julie frappait à la porte de son cœur et ne demandait qu'à sortir :

– *Pourquoi ne vous asseyez-vous pas ?*

– *Je ne puis me le permettre en votre présence.*

– *Mais si je vous l'ordonne ?*

– *Alors j'obéirai.*

– *Asseyez-vous, alors. Mais attendez ! Pouvez-vous me donner quelque chose à boire d'abord ?*

– *Je ne sais pas ce qu'il peut y avoir dans la glacière. De la bière seulement, je crois.*

– *Pourquoi « seulement » ? J'ai des goûts si simples que je la préfère au vin...**

Ils dansèrent ensemble, ce n'était pas la meilleure danse qu'elle ait jamais pratiquée, mais ils accordèrent leurs pas, parvinrent à quelques mouvements cohérents et à une envolée finale – sous forme de gifle, écrite dans le texte – assez réussie. Le comédien lui parut soudain plus attentif, moins imbu de lui-même et moins repoussant.

– Très bien, merci, mademoiselle Carmin, j'ai vu ce que je voulais voir, dit Saxon d'un ton neutre qui ne laissait rien transparaître. Je vous donnerai des nouvelles d'ici mercredi prochain.

Elle rentra chez elle à pied, prit le temps d'errer dans les rues, de savourer la douce lumière d'automne. Sa mère était partie le matin même en laissant derrière elle la poupée de chiffon et un plat en verre dans le frigo rempli de morceaux de viande à moitié crus. Chiara se réjouissait de pouvoir ouvrir la porte de son appartement sans que personne ne se précipite vers elle pour lui demander : « Alors, comment ça s'est passé ? Raconte ! Raconte-moi tout, dans les moindres détails ! » Elle se réjouissait de retrouver le silence et la blancheur, bien que par-ci, par-là elle eût aimé quelques touches de couleurs.

* Dialogue extrait de *Mademoiselle Julie*, d'August Strindberg, traduit par Boris Vian.

Après s'être réveillée et avoir regardé son portable (qu'elle n'éteignait jamais la nuit quand Tom était absent), elle vit qu'elle avait reçu un message d'un numéro inconnu. Elle sut immédiatement que cela concernait l'audition. Elle prit une profonde inspiration puis, la main tremblante, lança l'appel vers sa boîte vocale. Dehors il pleuvait, des milliers de gouttes glissaient le long des vitres. Elle n'avait pas tiré les rideaux afin d'éviter de dormir trop tard, mais vu la lourdeur du ciel aucun rayon de soleil n'était venu lui donner envie d'ouvrir les yeux. Il était bientôt midi, et elle avait mal à la tête. Elle s'était assise dans son lit pour recevoir la nouvelle dans une position d'écoute optimale, mais lorsque le message arriva au bout elle retourna sous les draps, la tête enfoncée dans l'oreiller. Elle essaya de repartir vers le sommeil, celui qu'on disait réparateur, en vain. Les mots de Saxon tournaient en boucle dans son cerveau de façon décousue. *Très intéressant. Intense. Hésité. Entière. Une prochaine fois. Correspondait mieux. Peut-être. Touchante. Merci. Excellente comédienne. Talent. Dans l'espace. À bientôt. Bonjour. Merci. Je vous appelle. Saxon. L'audition. Merci. Corps. Mouvements. Très bien. Mais. Merci. À bientôt. Mademoiselle Carmin. Mademoiselle. Merci. Au revoir. À bientôt. Plus libre. Spontanée. Saxon. Autre comédienne. Hésité. Merci. Bonne continuation.*

Le seul point positif de cette mauvaise nouvelle était que l'attente était terminée, car elle n'en pouvait plus d'espérer ce coup de fil qui était venu plusieurs jours après le délai que le metteur en scène avait donné. À présent, elle savait à quoi s'en tenir, et même si ce n'était pas très réjouissant mieux valait connaître la sauce à laquelle on allait être mangé. Sa sauce à elle serait le vide, un vide intersidéral qu'elle avait sans doute au fond d'elle

depuis sa naissance et qui ne pouvait être comblé que par la passion qu'elle avait pour son métier. Même l'amour ne parvenait pas à le remplir, ou seulement un peu, et seulement au début. Quelle chance cela avait été de faire cette audition avec Baldewski à quinze ans, quelle révélation ! Sa vie avait soudain eu un sens, et y avait-il au monde quelque chose de plus important que cela ? Que serait-elle devenue sans le cinéma ? Où aurait-elle mis toutes ses angoisses, son trop-plein d'émotions ? Probablement aurait-elle imploré un jour ou l'autre et se serait jetée dans un fleuve ou du sixième étage. Elle frémit. Se leva pour fermer la fenêtre qui était entrouverte et laissait passer le bruit de la pluie. Le silence. Voilà tout ce qu'elle désirait. Le silence et retomber dans le sommeil.

Quelques semaines plus tard, alors qu'elle se battait pour garder le moral, écrivait des lettres à des réalisateurs avec qui elle rêvait de travailler, allait à des soirées avec son agent pour rencontrer de nouvelles personnes, Saxon la rappela. Elle était en train de manger une soupe à la tomate et au mascarpone qu'elle avait achetée toute faite, mais qui était succulente. En entendant vibrer son portable, elle hésita à répondre puis, songeant que c'était peut-être Tom qui avait quelque chose d'important à lui dire, se précipita sur son téléphone. Un numéro inconnu s'affichait sur l'écran, un numéro qu'elle avait déjà vu, elle pensa tout de suite à Saxon et se dépêcha de répondre.

Elle n'en crut pas ses oreilles. La comédienne qui avait été choisie pour le rôle de Mademoiselle Julie venait d'apprendre qu'elle était atteinte d'une leucémie et qu'il était impératif qu'elle commence des traitements. Elle allait devoir mobiliser toute son énergie dans cette bataille et renonçait au projet.

– Êtes-vous libre de mars à juin prochain ? questionna-t-il.

– Oui... oui, je suis libre !

– Parfait, je vais organiser une lecture avec toute l'équipe. Vous êtes dans la région à la fin du mois ?

– Je ne bouge pas.

– Excellent, mon assistant vous enverra un Doodle. À bientôt, Aure, et bienvenue dans l'équipe !

Elle n'eut pas le temps de remercier, de montrer sa joie, sa reconnaissance : il avait déjà raccroché et elle restait seule avec cette

curieuse nouvelle qui la réjouissait tout en la mettant mal à l'aise. Elle demeura immobile pendant plusieurs minutes à essayer de réaliser ce qui lui arrivait. Est-ce que l'autre comédienne lui ressemblait ? Ou étaient-elles totalement différentes ? Avait-elle plus de facilité, de capacité de séduction, de talent ? Et si le metteur en scène la regrettait et ne parvenait pas – dans ses rêves, son esprit – à la remplacer par Chiara ? Serait-elle toujours le second choix ? Et si elle ne guérissait pas ? Si elle mourait ? Elle se sentait subitement, presque brutalement, reliée à cette fille. Elle retourna dans la cuisine pour finir sa soupe. Sa couleur rouge la rebuta. Elle se contenta du verre de vin et du morceau de pain qui l'accompagnaient.

Après avoir terminé, elle s'allongea sur le canapé. La poupée de chiffon, assise sur la grande étagère blanche, la zieutait à travers ses globes oculaires en boutons. Elle avait essayé de la cacher, de l'enfermer au fond d'un placard ou dans un tiroir, mais elle avait eu l'impression de l'entendre respirer. Son souffle entravé l'avait poursuivie dans tout l'appartement, ainsi que sa petite voix étouffée de poupée qui murmurait : *Tu n'es pas gentille avec moi, tu ne m'aimes pas, sinon pourquoi me laisserais-tu dans le noir, j'ai peur et ça me fait faire d'affreux cauchemars.* Comment appelait-on ça ? *De la folie*, se dit-elle pour se taquiner. Elle pouffa, se faisait rire parfois, mais non, ce n'était pas le mot qu'elle cherchait. De l'animisme ? Oui, de l'animisme, voilà. Elle ne pouvait se défaire de l'idée que cet assemblage de torchons éprouvait des choses et ne méritait pas d'être traité comme un vulgaire jouet. Elle devait donc supporter son regard, ce regard qui la jugeait : *Alors on est contente que l'autre comédienne soit malade, ça nous donne du travail, hein ? Ce n'est pas joli, joli !* Non, non, elle n'était pas contente, ce n'était pas vrai ! Elle était même très anxieuse. Serait-elle capable de monter sur scène ? À présent, la question se posait très concrètement, et peu importait ce que Tom ou Herbert lui disaient, elle savait que faire du théâtre ce n'était pas comme faire du cinéma, tous les acteurs ne pouvaient pas passer de l'un à l'autre, et elle était la seule à avoir la réponse. Elle devait avouer que, lorsqu'elle avait appris qu'elle n'avait pas été prise pour le rôle, elle avait ressenti, derrière la tristesse, l'inquiétude et l'abattement, une sorte de soulagement. La tristesse avait disparu, cependant l'inquiétude était toujours là, plus virulente et plus coriace qu'auparavant. Serait-elle à la hauteur ? En avait-elle envie ? Des gens, de vraies gens avec de vrais yeux rivés sur elle et toutes les erreurs qu'elle pouvait commettre. Ne préférerait-elle pas –

définitivement – la grosse pupille noire de la caméra ? Tom lui manqua. Elle regarda l'heure, inutile de tenter de l'appeler, il devait être en train de tourner. Elle aurait aimé pouvoir le rejoindre à vol d'oiseau et se blottir dans ses bras, des bras qui avaient le don de la rassurer. Elle se leva d'un bond. Il fallait bouger, fuir, courir. Le stress lui donnait envie de boire ou de manger pour absorber les pensées anxiogènes, et elle ne voulait ni prendre du poids ni se réveiller d'une sieste arrosée en début de soirée avec la gueule de bois. Elle monta dans leur chambre à coucher, enfila sa tenue de sport, ses baskets et sortit prendre l'air.

Après quarante-cinq minutes de course, elle se laissa tomber, essoufflée, sur un banc du grand parc. Un homme vêtu d'un vieil imperméable s'approcha d'elle et lui demanda, soucieux :

– Ça va ?

– Oui, ça va, répondit-elle, sur la défensive.

Elle savait que l'effort la rendait rougeaude et qu'elle transpirait abondamment, ce qui pouvait faire croire à un malaise, mais tout allait bien, et elle tenait à ce qu'on la laissât tranquille.

– Excusez-moi, j'ai cru que vous vous trouviez mal...

– Non, ça va, répéta-t-elle plus sèchement.

– Excusez-moi encore une fois, mais vous ne seriez pas Aure Carmin ?

Elle s'essuya le visage, le plus élégamment possible, avec la manche vert tendre de sa veste de running.

– Vous voulez un autographe ? demanda-t-elle non sans fierté (généralement, dans la rue, c'était Tom qui était accosté, elle passait inaperçue).

– Non, c'est juste que vous êtes différente de celle que j'ai vue à l'écran, c'est incroyable d'être aussi différente.

– Vous m'avez quand même reconnue ! se vexa-t-elle.

– Oui, enfin, si on peut dire.

Quel mufle ! Oui, elle pouvait être laide, qui ne le pouvait pas ? Elle se leva, passa devant l'homme et repartit en courant pour se retrouver le plus vite possible loin de son regard, loin de tous les regards, dans son appartement, dans sa chambre, où même la poupée ne pourrait plus la voir.

Elle continuait de courir lorsqu'elle heurta quelqu'un qui surgissait d'une rue perpendiculaire. Elle balbutia des excuses, tête baissée, concentrée sur l'effort, repartant déjà, impatiente de prendre un bain et de se laver les cheveux, quand une main la retint par le bras.

– Chiara ?

Elle sut immédiatement à qui appartenait cette voix, une voix qu'elle n'avait pas entendue depuis de nombreuses années et qui la fit tressaillir. François.

– Ça va ? questionna-t-il avec inquiétude.

Lui aussi devait s'imaginer qu'elle se sentait mal vu son visage écarlate et dégoulinant de sueur, comme si elle reprenait le sport après des lustres de laisser-aller et qu'elle était au bord de l'apoplexie : rien de sexy. Pourquoi fallait-il qu'elle le rencontre *maintenant* ? Pourquoi pas lorsqu'elle se rendait à une avant-première, maquillée, habillée et coiffée avec soin ? Elle allait pourtant être obligée de se retourner, lui faire face et offrir un visage qui pouvait effrayer si on n'y était pas habitué. Comment les gens faisaient-ils pour courir et avoir l'air reposé, la peau pâle, quelques gouttes – à peine – de transpiration au bord des tempes pour prouver qu'ils n'étaient pas des poupées de chiffon. Elle ne comprenait pas. Était-elle la seule à changer de figure dans l'effort ? Il lui semblait que oui quand elle voyait les autres courir autour d'elle dans le parc, frais et sautillants. Elle aurait tant aimé être comme eux, là, devant François.

– *Hey !* François ! Ça va, merci, et toi ?

– Bien. Tu fais du sport ?

– Comme tu vois. C'est incroyable que tu m'aies reconnue dans cet accoutrement !

– Tu n'as pas changé, tu es juste un peu plus...

Il cherchait ses mots, elle l'aida.

– Rouge !

– Oui, c'est ça, rit-il.

– Tu habites ici ?

– Non, on est juste là pour le week-end avec ma compagne. Elle m'attend à l'hôtel. Je suis allé acheter des choses qu'on avait oubliées, dit-il en indiquant le sachet de pharmacie qu'il tenait dans sa main.

Chiara se demanda s'il s'agissait de médicaments, produits pour verres de contact, pilule, lubrifiant ou préservatifs.

– Alors peut-être à une prochaine fois...

– Oui, ça me ferait plaisir. Ah ! Bravo pour ta carrière, je te suis et je trouve que tu choisis vraiment bien les films dans lesquels tu tournes, c'est toujours de la qualité.

– Merci, François.

Ils se dirent au revoir sans s'embrasser. En rentrant chez elle, elle se précipita devant un miroir pour voir ce qu'il avait vu : ce n'était pas très glamour. Brusquement, le goût de leur baiser lui revint. Elle effleura ses lèvres. En restait-il une trace, même minuscule, microscopique ? Non, probablement que les amants qui étaient passés après avaient tout emporté. Elle réalisa soudain qu'elle n'avait même pas demandé des nouvelles de Raphaëlle. Comment allait-elle ? Était-elle parvenue à faire les études de lettres dont elle rêvait ? Et Cynthia ? La vie avait fini par les séparer toutes les trois, elle n'avait plus aucun numéro. Les amitiés pouvaient-elles se dissoudre comme de l'aspirine dans un verre d'eau ? Elles avaient été si proches à un moment donné, que leur était-il arrivé ? Une pensée affleura qu'elle s'efforça de chasser. En vain. Elle resta là, sûre de son bon droit. *Fais-y face pour une fois*, murmura une petite voix. Était-ce la poupée ? *Le drame, c'est le drame qui a tout fichu en l'air. C'est Claire*. Des images de son amie rejaillirent, lui brûlèrent les yeux et obstruèrent sa gorge. Claire jouant au basket, Claire faisant du vélo, Claire et son regard perçant, Claire et ses paroles rassurantes, Claire et sa drôlerie, Claire et sa serviabilité, Claire et ses vêtements pas toujours à la mode, Claire et son sens pratique, Claire et les chewinggums à la fraise, Claire et ses cheveux courts aux reflets si jolis quand le soleil les caressait. Claire. Combien de nuits avaient-elles passées ensemble, chez l'une ou chez l'autre, à chuchoter plus qu'à dormir ? Chiara lui avait confié des choses qu'elle n'avait jamais dites à personne, des sentiments qui lui faisaient honte, des élans amoureux, des désirs, des peurs, des colères. Pourquoi Claire n'en avait-elle pas fait autant ? Pourquoi était-elle restée si secrète et renfermée ? Elle ne la connaissait pas, ne l'avait jamais connue, et cette idée l'ébranlait, déclenchant en elle un incommensurable chagrin. Avait-elle été une si mauvaise amie pour qu'elle n'ait pas osé s'ouvrir, partager son mal-être et ses rêves ? Ça saignait dans sa poitrine d'une façon insupportable. Elle se

dirigea vers la cuisine, elle avait besoin d'un verre, juste un petit verre pour que ce qui tournait dans sa tête cesse enfin de tourner. Elle ouvrit les placards, opta pour du whisky. Le regard de Claire se dissipa un peu plus à chaque gorgée et finit par disparaître tout à fait. Elle était de nouveau libre, tranquille et libre.

Elle ronflait sur le canapé lorsque son téléphone sonna. Elle eut du mal à émerger, sa bouche était pâteuse et un métronome battait la mesure dans sa boîte crânienne. La nuit tombait, l'appartement était envahi par les ombres. Le téléphone continuait de sonner. Il s'arrêta un moment, puis reprit. Elle tendit le bras pour l'attraper sur la table basse, répondit. Le visage de Tom apparut.

– Allô ? dit-elle d'une voix d'outre-tombe.

– Enfin ! Je me suis inquiété, je t'ai dit que je t'appellerais à dix-sept heures. Où étais-tu ?

– Je... je dormais.

– À cette heure-ci ?

– Oui, j'ai eu un gros coup de barre, balbutia-t-elle.

– Je ne te vois pas, il n'y a que du noir...

– Que du noir ?

– Allume la lumière.

– La lumière... Oh ! non, non, je dois avoir une sale tête.

Elle passa une main sur son visage. Était-il aussi chiffonné que dans son rêve ?

– Arrête avec ça, j'ai envie de te voir, tu me manques.

Elle se leva, alluma les lampes qui se trouvaient au-dessus de la bibliothèque. L'éclairage était doux, il lisserait son visage au lieu de le déformer.

Elle s'assit sur le canapé, bien droite, arrangea ses cheveux.

– Ça va comme ça ?

– C'est parfait ! Ça me fait plaisir de te voir, mon amour !

– Moi aussi.

– Alors, qu'est-ce que tu as à me raconter ?

– Rien de particulier, et toi ?

– Ça se passe pas trop mal, mais le réalisateur continue de tergiverser, il ne sait pas ce qu’il veut. Heureusement que le chef op’ prend les choses en main. C’est un grand bonhomme, il a bossé avec Spielberg, tu te rends compte ?

– Impressionnant...

– Ouais, et il est vraiment agréable au contact, on s’entend bien.

– Ah ! Saxon m’a rappelée !

– Pourquoi ?

– Pour me dire que la comédienne qu’il avait choisie ne pouvait plus jouer le rôle et me demander de la remplacer.

Elle préféra ne pas parler de la maladie, comme si cela entachait la nouvelle, lui donnait moins de valeur.

– Et tu me dis que tu n’as rien de particulier à me raconter ? rit-il.

– J’avais oublié, je viens de me réveiller...

– C’est magnifique, c’est une pointure dans son domaine !

– Oui.

Elle n’avait pas envie d’évoquer ses doutes, sa tête continuait de cogner, et tout ce qu’elle désirait c’était boire un grand verre d’eau, monter dans sa chambre et replonger dans le sommeil. Ils discutèrent encore un moment. Ou plutôt il parla, raconta des anecdotes rigolotes ou des aventures qui lui étaient arrivées.

– Tu es sûre que tu ne veux pas me rejoindre ? Ça pourrait être sympa.

– Une lecture est en train de s’organiser avec Saxon, et puis j’ai des soirées de prévues avec Herbert. Il faut que je me bouge si j’ai envie de refaire un film un jour, les gens vous oublient si vite, il faut sans cesse se rappeler à eux. Je ne suis pas comme toi, les choses ne m’arrivent pas toutes cuites dans la bouche, je dois les provoquer.

Il y avait de l’aigreur dans sa voix, elle aurait aimé la retirer, mais c’était trop tard. Il y eut un silence, puis Tom déclara :

– Je vais te trouver quelque chose, moi. On va faire un film tous les deux, tu vas voir !

– Excuse-moi, je suis fatiguée, on essaie de s’appeler demain ?

Après s’être murmuré quelques mots tendres, ils raccrochèrent. Chiara éteignit la lumière et monta dans la chambre à coucher. Dans la pénombre,

elle passa à la salle de bains, se rinça le visage, puis s'enfouit sous les duvets.

OceanofPDF.com

Ça y est. Ça va décoller, se dit-elle en voyant la salle pleine à craquer pour cette avant-première. Et que du beau linge ! La crème de la crème. Finalement, elle n'avait pas joué dans *Mademoiselle Julie* – faisant le bonheur d'une autre comédienne, mais vexant Saxon et se le mettant probablement à dos jusqu'à la fin de sa vie. Tom avait réussi à la placer, aux mêmes dates, sur un film à gros budget (l'actrice qui devait jouer le rôle avait obtenu un contrat à Hollywood et s'était retirée du projet). Le métier d'acteur était-il autre chose qu'un jeu de chaises musicales ? Les producteurs avaient beaucoup aimé l'idée d'avoir un vrai couple dans le casting, c'était excellent pour la promotion, tout le monde adooraient ce qui était vrai. D'autant plus que dans le film Aure Carmin jouait la maîtresse de Tom Barlier, ça avait quelque chose de piquant. Les gens adooraient ce qui piquait.

En une année et demie, Chiara avait pris un kilo qu'elle ne parvenait pas, malgré tous ses efforts, à perdre ; certains de ses cheveux avaient viré au blanc (à vingt-sept ans !) ; quelques articles vantant ses qualités étaient parus dans différentes revues spécialisées, mais les propositions ne se bousculaient pas au portillon. Il était plus que temps que ça décolle ! Le long-métrage qu'elle avait fait avec Richter, et dans lequel elle avait un rôle intense, était sorti mais, hélas, cela avait été un échec, tant au niveau des entrées que des critiques. Elle avait tourné dans un autre film d'auteur sous la direction d'une jeune réalisatrice pleine de talent mais sans argent. Le dernier blockbuster de Tom, qu'ils présentaient ensemble devant un parterre de personnalités influentes en cette belle soirée de printemps, était sa chance, elle ne la laisserait pas passer. Elle voulait pouvoir vivre de son art et être arrêtée dans la rue pour signer des autographes. Était-ce vulgaire de

désirer ça ? Elle s'en fichait et, en cet instant, savourait le fait de se trouver là où elle avait toujours rêvé d'être. En robe de soirée haute couture, elle avançait dans la salle pleine à craquer au bras de Tom, une salle mythique qui avait vu défiler bon nombre de célébrités.

– Ça va aller ? lui chuchota-t-il.

– J'ai un trac de fou, mais je crois que c'est le plus beau jour de ma vie.

La projection fut un succès. Quantité de gens vinrent la saluer pour la féliciter. On voulait la prendre en photo, avec Tom bien sûr, mais sans Tom aussi. Ce soir-là, elle eut vraiment la sensation d'y être arrivée. Elle tenta, non sans difficulté, vu toutes les émotions qui la traversaient, de ne pas boire trop de champagne pour garder le contrôle et répondre avec intelligence aux journalistes. Il lui sembla que l'atmosphère scintillait et qu'elle flottait au milieu de la foule dense et volubile.

En rentrant à la maison, elle éprouva une forme d'abattement : et si c'était la dernière fois qu'elle vivait quelque chose d'aussi fort ? Comment supporter l'idée que ce bonheur s'arrête après y avoir goûté ? Elle enleva ses chaussures, sa robe et se mit à l'aise. Tom l'attendait à la cuisine, il leur avait servi du vin blanc. *Pourquoi n'avons-nous pas pensé à acheter du champagne ?* se demanda Chiara, qui avait l'impression que la fête retombait déjà.

– À ta santé et à ton succès ! dit-il en levant son verre.

– J'ai adoré ce moment, tu sais, je me suis sentie importante et à ma place.

Il secoua la tête.

– C'est de la poudre aux yeux, ne t'y trompe pas.

– Peut-être, mais ça fait du bien, un bien !... Santé !

Elle éclata de rire, but une gorgée puis susurra :

– Merci. Tout ça c'est grâce à toi.

– Non, c'est grâce à ton talent. Les producteurs ne t'auraient pas acceptée si tu n'étais pas douée.

– Je t'aime.

– Moi aussi, je t'aime.

Cette nuit-là, Chiara fit un affreux cauchemar. Elle se promenait dans son quartier lorsque soudain François surgissait d'une rue perpendiculaire, comme c'était arrivé un an et demi plus tôt. Il lui sautait dessus, le visage écarlate – à croire qu'il allait exploser sous la pression du sang dans ses veines –, les yeux exorbités, les cheveux trempés de sueur, en lui criant qu'elle méritait de crever. Quand on faisait de la merde, il répétait ce mot avec virulence, de la MERDE, de la MERDE, de la MERDE, on méritait de crever comme un rat, ou plutôt comme une rate ! Avec ses mains, il essayait de l'étrangler, elle se débattait en disant qu'il mentait, qu'elle ne faisait pas de la merde. Mais sa voix, petit à petit, s'éteignait sous ses doigts pleins de force qui écrasaient ses cordes vocales avec rage.

OceanofPDF.com

Cela faisait une éternité que Chiara n'était pas revenue dans le village de son enfance, le village de son passé, où tous ses espoirs et ses rêves étaient nés. Elle arriva par le train, elle n'aimait pas conduire, estimant que c'était un luxe de pouvoir regarder défiler le paysage sans avoir à se soucier de la circulation. La petite gare n'avait pas changé, juste un peu vieilli. L'horloge du hall s'était arrêtée à neuf heures moins dix. Elle était la seule à être descendue à cet arrêt, il n'y avait pas un chat. Les automates à billets ronflaient, c'était l'heure de la sieste. Elle sortit de la gare en tirant derrière elle sa valise à roulettes. Sa mère l'attendait sur le parking, debout à côté de sa voiture dans un jogging jaune et noir, elle lui faisait de grands signes. Ses cheveux étaient plus bouclés que jamais, des dizaines et des dizaines de boucles denses et serrées se disputaient le dessus de sa tête. Un rouge à lèvres pétant façon bouche mordue et saignante donnait à ses dents une blancheur inquiétante. Chiara se rappela un gag de son enfance : qu'est-ce qui est jaune et noir et qui fait très peur ? Un poussin avec une mitraillette.

– Chérie ! coucou ! coucou ! chérie ! criait-elle, comme si elles pouvaient se manquer.

– Bonjour, maman.

Elles s'embrassèrent. Des effluves de nourriture se mélangeaient au parfum fleuri de Maggy.

– Ta sœur se réjouit tellement de te voir ! Elle est chez sa psy, je te propose qu'on aille boire un verre en ville avant de la retrouver.

– Sa psy n'est plus dans le quartier ?

– Si. Ça ne nous empêche pas d'aller prendre un verre avant de rentrer ?

– Pourquoi pas.

Elle n'était pas d'une impatience folle de revoir la maison et toutes les poupées qui en avaient pris possession. D'autant plus qu'en cinq ans leur nombre avait dû encore augmenter. Oui, cela faisait cinq ans qu'elle n'avait pas remis les pieds dans cette bicoque. Préférant recevoir la visite de sa mère et de sa sœur pour Noël ou quelques occasions spéciales plutôt que de revenir dans cette commune proprette qui lui donnait l'impression d'étouffer.

– Chérie, il faut que je te dise ! s'exclama Maggy avec excitation après avoir démarré. Tout le monde parle de toi, on te voit dans tous les journaux, ma coiffeuse sait qui tu es maintenant et elle n'en revient pas que tu sois ma fille, elle m'envie, en plus elle adooore Tom Barlier, je suis tellement fière de toi, tu y es arrivée, chérie, tu es enfin une star !

Il y avait de l'émotion dans sa voix. Chiara crut même voir une petite larme perler au creux de sa paupière.

– Une star, je ne sais pas, mais c'est vrai que *Passion dévorante* m'a fait connaître auprès du grand public.

– Et maintenant tu passes dans des émissions de télé que les gens regardent ! C'est important. Sinon à quoi bon faire ce métier ?

Accroché au rétroviseur intérieur de la voiture – qui n'était plus la même qu'à l'époque –, il y avait toujours l'espèce de fennec qui se balançait.

– C'est incroyable que tu l'aies toujours, murmura Chiara en le regardant.

– Quoi ?

– Le fennec.

– Ce n'est pas un fennec, rit sa mère, c'est un chien. Il est increvable !

Elles mirent du temps avant de trouver une place. Maggy refusait d'aller dans un parking payant, et celle sur laquelle elles tombèrent, après avoir tourné un moment, était si étroite qu'elle dut s'y reprendre à plusieurs reprises. Elles sortirent de l'habitacle. Chiara reconnut l'odeur particulière de la ville qui l'avait vue grandir, une odeur plus douce que celle de la métropole où elle vivait actuellement.

– Au bout de la rue, il y a un nouveau café très sympa, ça te va ?

– Très bien.

Maggy régla le disque de stationnement, le plaça derrière le pare-brise et ferma la voiture.

Lorsqu'elles entrèrent dans le bistrot, il y eut un silence, tout le monde les regarda, puis chacun retourna à ses occupations, ou fit semblant d'y retourner, car à partir du moment où elles s'installèrent dans un coin tranquille les gens se levèrent et vinrent vers elles, un morceau de papier et un stylo à la main.

– Je... je pourrais avoir un autographe ? J'ai vu *Passion dévorante* et j'ai adoré. C'est vrai que vous êtes avec Tom Barlier ?

Chiara regarda sa mère, celle-ci haussa les épaules. Elle avait organisé ce verre en ville pour l'exhiber comme un trophée.

– J'arrive pas à croire que vous êtes la fille de Maggy, c'est dingue, j'étais sûre qu'elle était mytho ! lança quelqu'un.

– Mais non, bien sûr que c'est sa gamine, répondit un autre, je l'ai connue bébé, et on voyait déjà qu'elle avait le sens du spectacle !

Chiara signa les morceaux de papier et eut un mot gentil pour chacun. Elle avait tant rêvé de ce genre de situation, elle n'allait pas cracher dans la soupe. La seule chose qui l'ennuyait, c'était la sensation de s'être fait piéger par sa mère. Pourquoi ne lui avait-elle pas dit franchement la raison de leur détour en ville ? Maggy, assise très droite sur sa chaise, respirait la fierté, gonflait le torse. « C'est ma fille, ma fille, ma fille à moi », semblait-elle murmurer, un sourire au bord de ses lèvres écarlates. La serveuse leur apporta, gratuitement, deux Coca Zéro et des bretzels apéritifs. Chiara dut répondre à quantité de questions sur le monde du cinéma, les personnes connues qu'elle avait côtoyées, Tom, leur vie privée ; elle en esquiva plusieurs. Puis au bout de trois quarts d'heure, les gens ne sachant plus que demander, mère et fille dirent au revoir à tout le monde et s'en allèrent.

– Maman, tu aurais pu me prévenir !

– C'était une surprise !

– Pour qui ?

– Pour toi ! Ne me fais pas croire que ça ne te fait pas plaisir de voir tous ces gens baver devant toi, ça doit être incroyable... Moi j'adorerais ça !

– C'est vrai que ce n'est pas désagréable.

– Ah ! j'en étais sûre !

Elles roulaient en direction de la maison quand le téléphone de Chiara sonna. Elle fouilla dans son sac, sortit l'appareil.

– C'est papa, dit-elle d'une voix blanche.

Jamais, au grand jamais, il ne l'appelait. Sauf peut-être pour son anniversaire, et encore pas tous les ans, ni forcément le bon jour.

– Qu'est-ce qu'il te veut ?

– Je ne sais pas...

– Tu vas répondre ?

– Si ça se trouve, il y a quelque chose de grave.

– Alors réponds, on sera fixées.

– Allô ? dit-elle avec anxiété.

Maggy jetait des coups d'œil à sa fille pour tenter de lire une information sur son visage, mais celle-ci restait impassible, émettant seulement par instants un petit : « mmh ». Après une attente qui parut durer une éternité, Chiara dit enfin, avec une colère sourde, rentrée : « Désolée, papa, ça risque d'être difficile, j'ai un emploi du temps surchargé en ce moment, et puis nous n'avons pas de chambre d'amis, désolée, oui, oui, bonne fin de journée à toi, au revoir, papa. » Elle raccrocha, rangea son téléphone.

– Alors ?

– Alors rien, c'était pour sa femme. Il paraît qu'elle a toujours « rêêêvé » de faire du cinéma, elle n'a jamais osé se lancer, mais en voyant ma photo dans les magazines elle s'est dit que je pourrais peut-être l'aider, il voulait que je la voie pour qu'on en parle, et même qu'elle vienne quelques jours chez moi pour que je la mette en contact avec des gens du milieu.

– Quel culot ! En plus, elle a presque quarante ans, non ? C'est un peu tard pour débiter dans le métier. Ma pauvre chérie, ton père est vraiment un profiteur !

– Il a ajouté qu'elle était fan de Tom Barlier et qu'elle aimerait « beaucoup, beaucoup » faire sa connaissance.

– Il est à côté de la plaque, il l'a toujours été...

Le quartier de son enfance, comme la gare et le centre-ville, n'avait pas changé. Les couleurs étaient seulement un peu plus pâles qu'autrefois. Elle retrouva les mêmes petites barrières en bois, les mêmes boîtes aux lettres, les mêmes rideaux aux fenêtres, les mêmes portes, les mêmes chemins qui y

conduisaient. Combien de temps fallait-il pour qu'un paysage soit totalement modifié ? Chiara suivait sa mère dans la petite allée. Au fil des ans, elle était devenue plus grande que Maggy, et cette sensation de domination lui paraissait toujours incongrue. En entrant dans la maison, elle découvrit avec effroi que toutes les poupées qui se trouvaient dans le salon lui ressemblaient (et il y en avait partout : sur le canapé, les fauteuils, la table basse, la bibliothèque, la commode, en haut des armoires) ou plutôt essayaient de ressembler à Aure Carmin. L'Aure Carmin de *Passion dévorante*, avec la même coupe de cheveux, la même robe rouge qu'elle portait dans une des scènes-clés.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? balbutia-t-elle.

– C'est pour le commerce, répondit sa mère avec évidence. J'étais sûre qu'après le succès de ton film les gens se précipiteraient sur mes poupées, mais figure-toi qu'ils n'en ont rien à fiche, ils veulent des autographes, ah ! ça oui, ou des photos dédicacées, mais mes petites mignonnes en chiffon, personne ne s'y intéresse. Pourtant elles sont bien faites, tu ne trouves pas ?

Non, elle ne trouvait pas. Quelque chose dans leur visage – était-ce l'agencement des traits, les sourcils, le plissement de la bouche ? – les rendait mauvaises et ne donnait pas du tout envie de les avoir chez soi, mais elle s'abstint de tout commentaire.

– Je crois que si tu me faisais de la pub ce serait différent. Tu dois bien connaître quelqu'un qui pourrait nous faire un article ?

Chiara eut envie de sortir de la maison, de la rue, du quartier et de se retrouver à la gare dans un train qui prendrait la direction de la capitale.

– Je... je ne sais pas, maman... c'est si difficile d'avoir des articles aujourd'hui.

– Pas pour Aure Carmin, plus maintenant. Un journaliste m'a appelée dernièrement, il voulait que je lui raconte des choses sur toi, sur ton enfance, des détails croustillants, il voulait que je lui donne des photos où tu ne serais pas forcément à ton avantage, enfin il ne l'a pas dit comme ça, mais j'ai compris que c'était ce qu'il cherchait.

– Et qu'est-ce que tu lui as répondu ?

– Que ça ne m'intéressait pas.

– Merci.

Après un silence à la tonalité curieuse, Maggy ajouta :

– Alors on fait un article toutes les deux ?

Chiara resta bouche bée. Y avait-il une forme de chantage dans cette proposition ? Son métier lui avait appris à percevoir la pensée qui se cachait derrière chaque intonation, parfois elle s'en serait passée, il était douloureux de voir trop clairement à l'intérieur des gens. Par chance, sa sœur choisit ce moment pour mettre Mylène Farmer à fond dans sa chambre : *Appelle mon numéro, compose ma vie, appelle mon numéro, fais-moi l'hallali, appelle mon numéro, donne-moi le « la », lalalala, lalalala, appelle-moi...*^{*}

– Je vais voir Lise, on parlera de ça plus tard, si tu es d'accord, dit-elle froidement.

Tom t'a bien aidée, toi, tu pourrais aider ta mère. Elle se retourna, Maggy se dirigeait vers la cuisine, les épaules rentrées. Était-ce la petite voix qui logeait dans sa tête qui avait parlé ?

À l'étage, il y avait toujours la même moquette beige que le temps et les allées et venues avaient usée. La porte de la chambre de sa sœur était fermée. Elle frappa. Le volume de la musique baissa.

– Entrez, dit Lise.

Les rideaux étaient tirés, plongeant la pièce dans une semi-obscurité inquiétante qui faisait penser à la vieillesse ou à la maladie.

– Ah ! c'est toi.

Elle était couchée sur son lit, ses cheveux roux flamboyaient sur son oreiller. Elle portait une robe blanche en dentelle s'arrêtant au-dessus du genou et de longues mitaines noires en crochet. Une croix en argent pendait autour de son cou. Chiara s'avança. Une odeur de thym flottait dans l'air avec, en arrière-fond, un relent de naphthaline. Elle n'aima pas l'ambiance qui régnait dans l'ancre de sa cadette, il y avait quelque chose d'étouffant, quelque chose qui n'était pas de son âge. Elle s'assit sur le lit, il grinça. Une couverture moutarde recouvrait les pieds de sa sœur. Elle eut envie de la prendre dans ses bras, mais Lise restait étendue sur son matelas, un peu raide, les yeux au plafond.

– Ça a été chez ta psy ? demanda Chiara, cherchant une porte d'entrée.

– Elle est plus fragile que moi. Je ne vois pas comment elle pourrait me soigner.

– Tu as toujours tes angoisses ?

– Ce n'est pas le genre de choses qui part comme ça.

– Si une fois tu veux venir passer quelques jours chez moi, toute seule, sans maman, tu es la bienvenue, tu le sais.

– Qu’est-ce que je viendrais faire sans maman ? J’ai besoin d’elle, c’est la seule personne sur cette terre qui arrive à me rassurer.

Mylène Farmer s’était mise à chanter : *C’est dans l’air, c’est dans l’air, c’est dans l’air, c’est nécessaire, prendre l’air, respirer, parfois piquer la poupée...**

– Tu es heureuse, toi ? questionna soudain Lise.

– Je crois.

– Tu crois ?

– Oui.

– Tu as de quoi en tout cas.

Le ton était brusque, comme une accusation.

– Qu’est-ce que tu veux dire ?

– Tu as tout pour être heureuse. Tu es la préférée de maman, tu sors avec une star, tu as un sublime appartement et les gens t’admirent.

– La préférée de maman, qu’est-ce que tu racontes ?

– Ne fais pas semblant de ne pas comprendre. Tu as réussi à accaparer toute l’attention. Tu n’es jamais là, et pourtant c’est toi le centre d’intérêt de notre chère mère, toi le centre de ses conversations, tu n’as qu’à regarder sa chambre et le salon, Aure Carmin est partout, ça me donne envie de gerber. Si tu veux tout savoir, tu es la cause de mes angoisses, ma psy l’a dit : « Votre sœur a tout pris, elle ne vous a laissé que des miettes. »

– Ce n’est pas moi, murmura-t-elle.

– Bien sûr que si.

Le visage qu’elle avait en face d’elle, anormalement figé malgré les mots qu’il prononçait, ne ressemblait pas au visage qu’elle avait vu au Noël précédent, le doux visage de Lise avec ses yeux pétillants et son sourire plein de malice. Où donc était passée sa petite sœur ? Malgré ses hauts et ses bas, elle ne lui avait jamais parlé sur ce ton. L’être couché devant elle effrayait par son immobilité et une certaine froideur intérieure. Chiara songea aux sorts que jetaient les sorcières et qui transformaient de jolies princesses en statues de pierre. Qui est-ce qui avait pétrifié sa sœur ? Ce n’était pas elle, comment osait-elle prétendre une chose pareille ?

Elle aurait aimé lui dire que, si elle avait besoin d'elle, elle était là, ou quelque chose dans le genre, mais elle se contenta de se lever, se dirigea vers la porte et, avant de sortir déclara :

– Ce n'est pas moi que maman aime, c'est ce qu'elle a réussi à faire de Chiara.

– Je ne vois pas la différence. De toi, au moins, elle a essayé de faire quelque chose.

Une vague de rancœur embrumait la chambre, fumée verdâtre oppressant les poumons. Comment avaient-elles pu en arriver là ? Chiara se souvint des moments de complicité qu'elles avaient vécus, il y en avait tellement. Comment Lise, sa Lisette, pouvait-elle la détester avec autant de force ? Cela lui déchirait le cœur tout en lui paraissant inconcevable. Était-ce juste un affreux cauchemar ?

– Je t'aime, petite sœur, susurra-t-elle.

– Non, tu ne m'aimes pas. Quand tu pars, tu ne te soucies plus de moi, tu n'appelles jamais, tu es comme papa.

Coup de couteau dans le ventre. Il lui sembla le sentir fouiller dans ses viscères et tourner, tourner pour faire plus mal encore.

– C'est pas vrai ! s'exclama-t-elle avec virulence, des larmes dans les yeux.

– Va-t'en maintenant, je suis fatiguée et je n'ai plus envie de parler.

Elle ne pouvait pas la laisser comme ça, avec cette arme blanche enfoncée dans les entrailles. Elle devait la lui enlever, l'arracher, la faire disparaître par une parole tendre et consolante. *Moi aussi, je t'aime, grande sœur, évidemment que je t'aime, je plaisantais, ha, ha, ha ! Je t'ai bien eue, non, tu n'es pas du tout comme papa, toi, tu es là.* Mais rien ne vint, et après avoir attendu de longues secondes sur le pas de la porte, Chiara finit par s'éloigner. Mylène Farmer se remit à chanter fort. Dans quelle direction aller ? Elle ne voulait pas rejoindre sa mère dans le salon, elle avait besoin de calme pour digérer ce qui venait de se passer. Elle se rendit dans sa chambre, son ancienne chambre, et eut la désagréable surprise de découvrir qu'elle avait été transformée en atelier de couture. Partout des morceaux de chiffons, des petits vêtements, des boutons dépareillés et des pelotes de laine. Partout des poupées, dont la majorité ressemblait à Aure Carmin, cette sale égoïste qui vivait sa vie sans se préoccuper des autres et ne pensait qu'à sa carrière. Finalement, Maggy avait eu raison de lui fabriquer

ce visage crispé, ambitieux et désagréable à regarder : il était la vérité qui se cachait sous les paillettes et le maquillage. En face de son vieux bureau où se trouvait la machine à coudre, il y avait son lit en bois blanc recouvert d'autocollants. Elle fit de la place, déplaça les poupées qui trônaient sur la courtepointe rose avec fierté, les chutes de tissu et se coucha.

Elle se réveilla dans la nuit. Combien de temps avait-elle dormi ? En voyant deux billes briller dans l'obscurité, elle sursauta. À tâtons, elle chercha l'interrupteur de sa lampe de chevet, l'alluma. Le fennec était là, devant elle, sur le coffre à jouets. Il la fixait. Elle cligna des yeux pour qu'il s'évapore, il ne s'évapora pas, continuait de l'observer, sans ciller. *Je sais que tu n'es pas vrai, tu n'existes pas*, essayait-elle de se convaincre, mais son corps exsudait une sueur épaisse, odorante qui disait sa peur et son inquiétude. *Pourquoi tu ne t'en vas pas ? Laisse-moi maintenant, laisse-moi !* Comme il restait immobile, elle se précipita hors de la chambre, courut dans le long corridor et dévala l'escalier.

Au rez-de-chaussée, il faisait jour. La grande horloge de la salle à manger indiquait à peine dix-huit heures. Maggy était dans la cuisine en train de préparer le dîner.

– Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que tu as ? Tu es trempée...

– C'était la nuit, haleta-t-elle, et le fennec me regardait avec ses yeux vides, enfin pas vraiment vides, mais des yeux dont on ne sait jamais ce qu'ils pensent.

– De quoi tu parles ?

– Tu n'aurais pas quelque chose à boire ?

– Tu veux du Coca ?

– Je pensais à un truc plus fort.

– Un verre de blanc ?

– Du whisky ?

– Avant le dîner ?

– J'ai besoin d'un remontant.

– Bon, un petit whisky de temps en temps, ça ne peut pas faire de mal.

Maggy se rendit dans le séjour où se trouvait toujours l'armoire avec les bouteilles. Elle revint avec du Oban, servit deux verres, sortit des biscuits

salés, puis s'installa en face de sa fille dont les cheveux mouillés collaient à son front.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire de fennec ?

Chiara but une gorgée d'alcool.

– Il me suit, avec ses longues oreilles et ses grands yeux noirs. Je le vois la nuit, le jour, à n'importe quelle heure. Il peut apparaître au coin d'une rue ou dans un square, et je ne sais pas ce qu'il me veut (elle n'osa pas avouer qu'elle l'avait vu sur le coffre à jouets, si près qu'il était impossible de le confondre avec un renard ou un chat).

– Chérie, dit Maggy avec beaucoup de douceur, comme si elle parlait à une petite fille, ce n'est pas possible ce que tu dis, les fennecs vivent dans le désert, il n'y a pas de désert ici.

– Peut-être que si, répondit-elle à voix basse.

Elle pensait à celui qu'elle avait dedans – immense, effrayant –, c'était sans doute lui qui attirait la bestiole. Un désert de sable sous la peau à la place du cœur. Un désert de sable qui lui donnait froid. Sa sœur avait raison, elle n'était pas là. L'avait-elle jamais été ? Depuis quand son intérieur avait-il été remplacé par une mer de sable, une vague de sécheresse ?

– Il faut que j'appelle Tom.

– Tu es sûre que tout va bien ?

Non, elle n'était sûre de rien, mais oui elle voulait donner le change. Elle acquiesça. S'était déjà trop dévoilée, il fallait reprendre le contrôle.

– Excuse-moi, c'était juste un cauchemar, je me suis endormie tout à l'heure dans mon ancienne chambre et j'ai fait des rêves bizarres. Je lance un coup de fil à Tom et je reviens, dit-elle en se levant, son whisky à la main.

Elle ne parvint pas à le joindre, laissa un message sur sa boîte vocale, un message où elle susurra qu'il lui manquait, qu'elle se réjouissait d'être à nouveau auprès de lui, qu'elle l'aimait. Mais ses mots sonnaient creux. À force de jouer avec eux, de les utiliser pour son métier, perdaient-ils leur sens ? Pourquoi son compagnon n'avait-il jamais accepté de l'appeler Chiara ? Pourquoi Aure, toujours Aure ? Elle n'était pas Aure, pas pour de vrai. Ne s'en était-il pas rendu compte ? « Bonjour, mon amour, c'est Aure. » Quel mensonge. Il faudrait qu'elle lui parle, qu'elle corrige l'erreur

qu'elle avait faite dès le début de le laisser l'appeler par son pseudonyme dans l'intimité.

Elle rejoignit sa mère dans la cuisine, l'aida à finir de préparer le dîner : émincé de veau à l'échalote et au xérès, gratin dauphinois, salade verte du marché. Lorsque ce fut prêt, elle alla prévenir sa sœur qu'elles pouvaient passer à table, mais celle-ci refusa de descendre, prétextant des maux de tête et de ventre. Chiara se retrouva seule avec Maggy à la salle à manger, devant les jolies assiettes en porcelaine de Limoges, le service en argent, la nappe et les serviettes en tissu au liseré bleu.

– Ça me fait tellement plaisir que tu sois là, parce que se voir chez toi ce n'est pas la même chose. Ici, il y a tous nos souvenirs, et ta présence les ravive.

Maggy avait servi de généreuses portions, un fumet délicieux émanait des assiettes. Une bouteille de vin rouge accompagnait leur repas. Chiara désira parler de sa sœur, de ce qu'elle lui avait dit, du couteau planté dans ses entrailles, mais elle se ravisa, pressentant que sa mère balaierait d'un geste de la main ses inquiétudes et son chagrin. Elle confondait trop souvent sentiments et caprice. *Laisse ta sœur marmonner, elle est jalouse parce que tu as du succès et pas elle, elle n'a qu'à travailler, se trouver une passion, une vraie, imiter quelqu'un d'autre ne peut mener nulle part.*

– Et alors, tu as des nouvelles pour la suite de *Passion dévorante* ?

– Oui, répondit Chiara après avoir avalé sa bouchée, ça devrait se faire.

– C'est bien, c'est excellent pour ta carrière, quand un film a marché, il faut tout de suite remettre le couvert. Et peut-être que tu iras chez Michel Drucker cette fois, j'aimerais tellement te voir sur son canapé rouge, je crois que j'en mourrais de joie !

– Il faut encore que les auteurs retravaillent le scénario, le réalisateur le trouve trop faible pour l'instant, mais le public attend une suite, il y a de grandes chances que ça se fasse rapidement.

– Donc... dit Maggy en picorant les miettes de pain qui étaient tombées à côté de son assiette, tu auras certainement des articles, des interviews.

– Si tout se passe bien, oui.

– Tu sais, je crois que ce serait bon pour ton image de parler de mes poupées, ça te rendrait plus humaine, plus touchante. Tu pourrais au moins donner l'adresse de mon site, non ?

Elle ne répondit pas, ce qui créa un malaise. Elles finirent de dîner sans se parler, puis débarrassèrent dans le même silence. Un silence empreint d'incompréhensions. Une fois que la cuisine fut propre et que le lave-vaisselle ronronnait, Chiara annonça qu'elle était fatiguée et qu'elle allait se coucher. Il était vingt heures trente, la pendule venait de sonner un coup. Elles ne s'embrassèrent pas.

Dans une jolie maisonnette de banlieue, avec un joli jardin, de jolis murs (qui mériteraient d'être repeints), un joli toit en tuiles orange, deux jeunes femmes étaient allongées sur leur lit d'adolescente dans la pénombre, les yeux au plafond, songeant qu'il serait doux d'être ailleurs, autrement. Au rez-de-chaussée, une mère admirait ses poupées et se demandait pourquoi sa fille chérie refusait de l'aider à les vendre. Les trouvait-elle laides ? Mal confectionnées ? Cette pensée lui fendait le cœur. « Vous êtes si mignonnes », chuchotait-elle à leurs oreilles de chiffon, « il faut lui pardonner, elle ne sait pas regarder. »

* Extrait de la chanson *Appelle mon numéro*, écrite et chantée par Mylène Farmer.

* Extrait de la chanson *C'est dans l'air*, écrite et chantée par Mylène Farmer.

Chiara avait tenu deux jours et demi, au lieu des quatre prévus. Elle avait prétexté un casting de dernière minute pour rentrer chez elle. La blancheur de son appartement – de l'appartement de Tom – la soulagea. Elle put se laisser tomber sur le canapé sans avoir à pousser des poupées, ce qui lui parut le comble du luxe. Son compagnon était sur un tournage en Afrique du Sud pour quelques jours encore, elle était impatiente de le retrouver, d'autant plus que lorsqu'ils s'appelaient il y avait souvent de la friture sur la ligne, ce qui perturbait leurs échanges. Après seulement quelques minutes de silence, à regarder le mur blanc, elle ressentit un inconfort, une gêne. Pourquoi ne parvenait-elle pas à être juste bien avec elle-même ? Des angoisses, sur lesquelles elle était incapable de mettre des mots, affleuraient, et la tranquillité d'esprit, le calme s'envolaient. Son cœur battait plus vite, sa gorge se nouait, et elle avait la sensation de devoir échapper à quelque chose, quelque chose qui était en elle, tout au fond, et ne disparaîtrait qu'avec sa propre disparition. La seule solution pour apaiser cette souffrance qui flirtait avec le dégoût de soi était le détachement ou la fuite. L'alcool lui offrait l'un et l'autre. Elle tentait parfois de résister – sachant que lorsque vous aviez mis la main dans l'engrenage il était difficile de l'en retirer –, mais elle ne pouvait se retenir longtemps. C'était si facile, si facile et si soulageant. Chiara se volatilisait, en emportant Aure et toutes les personnes qu'elle croyait être ; il ne restait plus personne. Quel bonheur !

Elle se leva, alla à la cuisine, ouvrit le frigo, sortit une bouteille de blanc, la déboucha et se servit un grand verre qu'elle but cul sec devant l'évier. Le liquide, éclusé à cette vitesse, faisait instantanément effet, détendant chaque muscle, chaque nerf, éliminant toute pensée désagréable ou parasitaire. La

mort ressemblait-elle à ça ? À cette annihilation ? Ce repos ? Dans ce cas, elle était prête, qu'on vienne l'emporter, la libérer. La vie était une bataille, et elle était fatiguée. À peine remportiez-vous un combat qu'un autre se présentait, et un autre, et un autre, et un autre, jusqu'à ce qu'enfin vous vous retrouviez là où vous deviez être : à terre. La vacuité de l'existence lui sautait aux yeux. Rien n'avait d'importance. Ni les succès, ni les échecs, ni l'insignifiance, ni l'indifférence, rien. Elle se remplit de nouveau un verre, prit la bouteille et retourna sur le canapé. *Alouette, gentille alouette, alouette, je te plumerai, je te plumerai la queue, je te plumerai la queue, et la queue, et la queue, et le dos, et le dos, et le cou, et le cou, et le bec, et le bec, et la tête, et la tête, alouette, haaaa !* Assise fièrement sur l'un des derniers rayons de la bibliothèque, la poupée Aure chantonait, bouche fermée. Comment faisait-elle pour formuler avec tant de précision les paroles de la comptine sans entrouvrir les lèvres ? Était-elle ventriloque ? *Décidément, la vie est pleine de mystères*, se dit Chiara avant de plonger dans le sommeil.

Lorsque Tom rentra de son tournage, il la trouva étendue sur le canapé, avec à ses pieds des cadavres de bouteilles. Elle ronflait, la tête en arrière, mal posée sur un coussin trop épais, de la salive coulait le long de sa joue. Étonnamment, cette image le troubla plus qu'elle ne le rebuta. Comment parviendrait-il à lui parler ? Elle paraissait si petite. Cela faisait un moment qu'il se demandait si elle n'avait pas un problème avec la boisson – oh ! pas un gros problème, un léger dérèglement qui la poussait, en cas de difficulté ou de joie trop intense, à boire plus que de raison. Quand il partait, il craignait toujours de découvrir en rentrant le nombre de bouteilles qu'elle avait bues pendant son absence. Mais qui n'avait pas ses défauts, ses tics et ses tocs ? L'existence n'était pas facile, et on avait tous besoin de béquilles, sa béquille à elle était l'alcool – attention ! pas tout le temps, quelquefois seulement, elle n'était pas alcoolique, non, non, pas du tout, l'alcoolisme c'était autre chose ! Elle avait juste du mal à contrôler sa consommation. Il ramassa les cadavres, quatre bouteilles de rouge et trois de blanc, ainsi que les paquets de chips entamés. Peut-être avait-elle reçu du monde après tout ? Ou alors elle avait mis plusieurs jours pour les boire, ces bouteilles. Si vous ingurgitiez ça en une semaine, cela signifiait simplement que vous aimiez beaucoup le vin. Elle aimait le vin et ne s'en cachait pas. Lui aussi aimait le vin. C'était bon, le vin, bien sûr. Il remarqua qu'il y avait une tache rouge sur le beau tapis blanc, cela l'agaça, elle aurait pu être plus prudente tout de même. Il plaça les bouteilles vides sous l'évier, dans le cageot destiné à cet effet, puis revint avec un produit nettoyant très efficace. Il en versa un peu sur la tache, tamponna avec un torchon humide comme indiqué sur l'emballage, le rond rouge pâlit, il se dit que c'était bon signe. Aure bougea et grogna quelque chose dans son sommeil. Tom saisit les

verres qui traînaient sur la table basse et alla les mettre dans le lave-vaisselle, ensuite il revint s'asseoir au salon, dans un des fauteuils blancs, en face du canapé. Quels mots trouver pour que le choc soit moins violent ? Pouvait-on se séparer de quelqu'un sans le blesser ? Il dut attendre longtemps avant qu'elle ouvre les yeux, il n'avait pas eu le courage de la réveiller.

– Oh ! mon amour, tu es déjà rentré ? bredouilla-t-elle.

– On est vendredi, je t'avais dit que je rentrais vendredi.

– Vendredi... tu es sûr ?

– Oui.

– Je crois qu'il me faudrait de l'eau...

– Tu veux un Alka-Seltzer aussi ?

– Je veux bien... j'ai mal à la tête, j'ai dû prendre froid.

Il monta à la salle de bains, redescendit avec le médicament, remplit un grand verre d'eau et apporta le tout à sa compagne.

– Merci.

Son visage était chiffonné, le coussin avait laissé des marques sur sa peau. Tom eut envie de la caresser, mais se retint.

– Chérie, il faut que je te parle. As-tu l'esprit clair ?

– Bien sûr, je me suis juste assoupie au salon, mais je suis parfaitement à mon affaire.

Elle regarda autour d'elle. Plus aucun signe de son laisser-aller des derniers jours – sauf une tache ronde et rosée sur le tapis blanc et quelques miettes éparpillées –, elle supposa qu'elle avait tout rangé avant de s'allonger, et c'était tant mieux, elle n'aurait pas aimé que Tom retrouve l'appartement en désordre.

– Alors voilà, il faut que je te dise... je suis désolé de te l'annoncer comme ça... cela fait des jours que je tourne en boucle dans ma tête la meilleure manière de faire, et je crois... je crois qu'en fait il n'y en a pas. Alors voilà. Voilà.

Il inspira profondément, avant de balancer :

– J'ai rencontré quelqu'un. Et je suis amoureux.

Le poignard que Lise avait planté était encore là, dans le ventre de Chiara, celui de Tom s'enfonça dans son cœur ; et, maintenant qu'elles

étaient deux, deux lames argentées à meurtrir son intérieur, elle n'était pas certaine de pouvoir le supporter.

– Je suis désolé, ça m'est tombé dessus, je ne l'ai pas cherché.

Il avait les mains croisées sur les genoux, le torse légèrement penché vers l'avant. Elle mit plusieurs secondes avant de réaliser ce qu'engendraient ces mots, ce que cela changeait, concrètement. Tout. Cela changeait tout. Rien ne serait plus comme avant.

– Je vais devoir déménager, dit-elle d'une voix blanche.

– Pas tout de suite, prends ton temps, je veux que tu trouves un endroit où tu te sentes bien.

Sa voix était exagérément douce, précautionneuse, à croire qu'il parlait à une enfant ou à une attardée mentale, ce qui était insupportable.

– Je me fais du souci pour toi, ajouta-t-il, je ne voudrais pas... Il y avait des bouteilles quand je suis rentré, beaucoup de bouteilles.

– J'ai passé un séjour difficile chez maman. Lise...

Elle s'interrompit, ne confierait pas son chagrin, il n'était plus la bonne personne.

– Je me demande si tu ne devrais pas voir quelqu'un. On a tous des moments difficiles, mais ce n'est pas une solution de se réfugier dans l'alcool.

À cet instant, elle eut l'envie irrésistible de se précipiter à la cuisine pour se remplir un verre, mais elle s'obligea à rester assise dans le canapé.

– Je ne me réfugie pas dans l'alcool, dit-elle froidement, c'est juste que parfois je ressens un vide et ça me distrait. C'est tout.

– Oui, c'est de ça dont je te parle. J'ai peur qu'en te quittant ça empire.

Elle ne le reconnaissait pas. Était-ce l'homme dont elle était tombée amoureuse ? L'homme qui l'avait aimée ? Comment avait-il pu devenir si paternaliste et pédant ? Elle se leva d'un bond.

– Je vais faire un tour !

– Non, Aure, attends, j'ai encore des choses à te dire.

– Je ne suis pas Aure, je ne l'ai jamais été ! Mon nom est Chiara, C-H-I-A-R-A, Chiara ! Si tu veux discuter avec Aure, tu n'as qu'à t'adresser à cette fichue poupée !

Elle se dirigea vers la bibliothèque, attrapa le jouet et le lui jeta à la figure. Elle sortit en claquant la porte.

L'air du dehors lui fit un bien fou, elle le respira à pleins poumons. Une vague de liberté et de crainte la submergea, et puis quelque chose d'autre qui avait à voir avec le crépitemment d'un feu et lui brûlait les entrailles. Elle hésita entre se rendre dans un bistrot pour boire un coup ou aller se dépenser dans le grand parc ; elle n'était pas en tenue de sport, mais les vêtements qu'elle portait étaient suffisamment amples pour jogger sans entrave. Elle ne donnerait pas à Tom la satisfaction de rentrer ivre, elle n'était pas alcoolique, elle pouvait se contrôler, elle se contrôlait. Ses pieds commencèrent à courir, puis tout son corps suivit le mouvement. Chaque muscle, chaque nerf, chaque grain de peau se mobilisa. Elle courut pendant presque une heure, rien n'aurait pu l'arrêter, et lorsqu'une grande partie de son ressentiment et de sa colère fut « partie en suée » elle se laissa tomber sur un banc et éclata en sanglots. Perdre Tom, c'était perdre tant de choses, elle n'était pas prête. Comment une personne qui vous avait aimée pouvait-elle cesser de le faire ? Elle avait toujours des sentiments pour lui, et cette inégalité, ce déséquilibre l'asphyxiaient. Que possédait *l'autre* qu'elle n'avait pas ? Qu'elle n'avait plus ? Était-elle actrice ? Feraient-ils des films ensemble ? Tom tournerait-il la suite de *Passion dévorante* avec elle ? Un nouveau poignard lui transperça le cœur. Autour d'elle, les arbres agitaient doucement leurs feuilles. Personne ne la reconnaissait, assise sur un vieux banc en tenue d'intérieur, non maquillée et mal coiffée. Personne ne la reconnaissait et c'était tant mieux. Ou peut-être pas. Peut-être qu'elle aurait aimé que des gens s'approchent d'elle, sans trop oser le faire, pour lui demander un autographe. Elle répondrait : « Oui, bien sûr, avec plaisir », et leur visage s'illuminerait, ce qui lui donnerait l'impression que son existence avait de la valeur.

Lorsqu'elle rentra, Tom se jeta sur elle :

- Où étais-tu, bon sang ? J'étais mort d'inquiétude.
- Tu as cru que j'avais sauté d'un pont ou que je me saoulais comme un trou ?
- Je ne veux pas qu'il t'arrive quelque chose, Aure, je t'aime, ce n'est pas parce que...

– Parce que tu couches avec une autre et que tu y prends beaucoup de plaisir que tu ne m’aimes plus, c’est ça ?

– Je suis amoureux, je n’y peux rien.

– Elle est actrice ? Vous allez faire la suite de *Passion dévorante* ensemble ?

– Non, bien sûr que non, enfin si, elle est actrice, mais ce rôle est le tien.

– Les producteurs m’ont prise surtout parce que j’étais ta compagne et que les gens « adooorent ce qui est vrai ».

– Ces chacals vont trouver formidable qu’on joue ensemble alors qu’on est séparés, les gens « adooorent » les embrouilles, dit-il avec ironie et dégoût.

Séparés. Ce mot la gifla. Tandis qu’elle se faisait du souci pour son travail, elle l’avait presque oublié.

– Tu ne veux pas qu’on s’asseye au salon et qu’on discute de tout ça tranquillement ? demanda Tom.

Non, elle ne voulait pas. Mais que faire d’autre ? Ressortir ? Aller se coucher dans leur chambre (qui n’était plus tout à fait la leur et serait bientôt celle de son ex et de sa nouvelle copine, cette image, ces sonorités lui donnèrent envie de vomir) ?

– Tu n’as pas l’air bien, tu veux un Alka-Seltzer ?

– Arrête avec ça, je ne suis pas malade, je n’ai pas besoin de médicament !

Que n’aurait-elle pas donné, en revanche, pour un verre... *Demain, il y aura forcément un moment où je me retrouverai seule et où je pourrai soulager ma douleur avec un peu d’alcool, juste un petit peu, juste de quoi atténuer la blessure. On désinfecte bien les plaies du corps avec ce produit, pourquoi pas celles du cœur et de l’âme ?* songea-t-elle. Mais que demain semblait loin ! Et si elle ne tenait pas jusque-là, si elle mourait avant, à quoi bon s’être empêché un dernier plaisir ?

– J’ai envie de boire un verre, avoua-t-elle. On ne va pas s’asseoir dans le canapé avec une tisane.

– Oui, moi aussi, j’ai besoin d’un verre.

Ils se servirent un whisky et s’installèrent dans le salon.

Dieu que la vie paraissait plus douce après quelques gorgées de Yamazaki ! Tom et Aure parvinrent à se parler, ils finirent même par rire, puis pleurer. Quand la tombée du jour assombrit l'appartement, ils allumèrent quelques lampes et se préparèrent un plat de pâtes à la truffe qu'ils accompagnèrent d'une bonne bouteille de vin rouge. Avant vingt-trois heures, fatigués par toutes les émotions qu'ils avaient traversées, ils décidèrent de monter se coucher et s'endormirent dans les bras l'un de l'autre. Aure était soulagée de pouvoir encore poser sa tête sur l'épaule de son compagnon, mais Chiara s'inquiétait pour cette femme qu'elle savait fragile. Et la comptine de l'alouette lui revint à l'esprit. Même dans son sommeil, cette suite entêtante de notes se terminant par *haaaa* la hanta.

Vers deux heures du matin, elle se réveilla. Tom n'était plus à ses côtés. Elle entendit le grincement du canapé-lit dans le séjour. Ce n'était donc pas un affreux cauchemar. Le froid qu'elle ressentit à ce moment-là l'empêcha de se rendormir.

III

OceanofPDF.com

Elle dégringola sans s'y attendre. L'avait peut-être craint, mais pensait, au fond d'elle, que tout finirait par s'arranger. Cela ne s'arrangea pas. Du jour au lendemain, son téléphone arrêta de sonner. Elle avait touché du doigt son rêve, mais son rêve s'était évaporé et il lui semblait si lointain à présent, si inaccessible. Était-ce le lot de tous les rêves ? Tom et elle avaient tourné la suite de *Passion dévorante* qui s'intitulait *Mort suspecte*, et ce fut un échec. Tant au niveau du tournage que du résultat. Jouer l'amour fou, aveugle, pour cet homme qui l'avait quittée, avait été très douloureux pour Chiara, et le réalisateur s'en était aperçu. « Je ne retrouve pas mon incroyable Aure de *Passion dévorante*, si vive, si sensuelle, qu'est-ce qui se passe ? Tu m'inquiètes », disait-il à la fin de chaque journée après avoir vu les rushes. « Je sais bien que Tom et toi, enfin... je sais bien que vous n'êtes plus ensemble, mais tu es une actrice, tu peux jouer la comédie, en plus ce n'est pas le type le plus repoussant du monde ! » Justement. Elle aurait préféré qu'il le soit, cela aurait été plus facile, car elle l'aimait toujours et voulait le cacher, ne pas exposer son amour coriace à la vue de tous, surtout de Tom. Alors comment jouer sans avoir l'air trop impliquée, trop sincère, tout en parlant vrai ? Elle s'était sentie coincée. Et lourde, encombrée de sentiments qui la vieillissaient. Elle ne parvenait plus à s'alléger, s'électrifier, allumer sa petite lumière intérieure, celle qui avait fait craquer Baldewski et d'autres réalisateurs. Quelque chose en elle s'était cassé ou était mort dans la vie réelle, et pour son plus grand malheur cela transparaissait à l'écran. Aure Carmin n'était plus qu'une coquille vide. Après cela, Herbert avait reçu quelques propositions pour des séries qui parlaient de soleil et de chagrins d'amour, ainsi que pour des interventions dans des émissions de télé-réalité spécial vedettes en mal de notoriété. Il les

avait soumises à Chiara qui les avait toutes refusées catégoriquement. Ils finirent par se disputer et se séparer. C'est alors que son téléphone cessa de sonner.

À présent, elle habitait un minuscule deux-pièces dans un quartier à l'écart du centre-ville de la capitale, mais cela lui était égal, au moins elle était chez elle. Presque toutes ses économies y étaient passées, et elle survivait avec ce qui lui restait. Elle espérait encore que quelqu'un ait envie de lui offrir un rôle ; elle se sentait même prête à accepter une série B ou de la télé-réalité. L'attente, l'envie et le besoin d'argent lui avaient fait revoir ses exigences à la baisse, mais il était trop tard, son nom avait été oublié, d'autres jeunes femmes tentaient de percer et bataillaient avec plus de vigueur et des armes plus redoutables. Elle n'avait plus ni l'énergie, ni les tenues, ni les cartons d'invitation pour aller dans les soirées qui lui auraient permis de rencontrer des gens influents. Et finalement cela aussi lui était égal. Ce monde l'écœurerait. S'il ne voulait plus d'elle, elle ne voulait plus de lui non plus. Parfois, dans sa tristesse et son désarroi, elle se disait qu'elle aurait préféré ne jamais participer à l'audition de Baldewski. Peut-être aurait-elle trouvé un métier convenant mieux à sa sensibilité et à son caractère, un métier qui l'aurait rendue plus heureuse ? Son existence lui paraissait d'une vacuité effarante, une existence en carton-pâte construite sur des sables mouvants. Elle avait trente ans et se sentait déjà au bout de sa vie. En cherchant à faire exister Aure, elle avait perdu de vue Chiara, l'avait empêchée de grandir, de s'épanouir. Où donc se cachait la jeune fille ? Souvent, la nuit, elle se promenait dans son quartier et, dans la lumière orangée des lampadaires, elle guettait le fennec qui avait disparu lui aussi, et même s'il ne lui avait pas toujours été sympathique elle regrettait de ne plus le voir, comme s'il était d'une manière ou d'une autre lié à ce qu'elle avait été. Elle se leva du canapé et alla sur le petit balcon donnant sur un groupe d'immeubles. Le soleil de ce début de printemps l'éclairait, elle s'assit sur la chaise en plastique blanc et étendit ses jambes. Les journées étaient longues quand on n'avait rien à faire et qu'on n'était plus certain d'avoir envie de se battre. L'avantage de cette situation était que sa mère avait cessé de la bassiner avec l'article sur ses poupées. Aure Carmin ne faisait plus rêver personne. Quelle liberté ! La température était moins clémente que Chiara ne l'aurait cru malgré les rayons du soleil qui caressaient ses avant-bras. Elle rentra se chercher une veste, se fit un café et

regarda son téléphone : elle avait un appel en absence et un message sur sa boîte vocale. Pourquoi n'avait-elle pas entendu la sonnerie ? En plus, c'était un appel de Cédric. Cédric qui était toujours si difficile à joindre, mais dont la voix était un réconfort, une douceur pour ses oreilles sensibles. « Merde ! » lança-t-elle, en tentant de le rappeler illico. Il ne répondit pas. Elle écouta sa messagerie. Il annulait leur rendez-vous du soir, encore une fois. C'était, hélas, de plus en plus fréquent. Elle savait depuis le début de leur relation qu'il n'était pas disponible, cela ne l'avait pas empêchée de s'attacher et de souffrir de ses promesses ou de ses annulations de dernière minute. Son café lui parut bien fade tout à coup. Elle avait besoin de le relever. Y ajouta une tombée de whisky (un whisky bas de gamme, elle n'avait plus les moyens de s'offrir du Yamazaki, ce qui au fond n'avait aucune importance, puisque l'effet était le même), puis une autre, et retourna sur le balcon. Elle ne buvait pas tous les jours, il ne fallait pas croire. Elle buvait un petit verre quand une chose était trop dure à supporter, et il y avait tant d'éléments dans une existence qui n'étaient pas faciles à digérer. Mais elle ne buvait pas tous les jours, non, ça non. Elle faisait *des jours sans*, si elle avait un rendez-vous d'agendé avec Cédric par exemple, pour être en forme et avoir le visage frais ; elle avait remarqué que, les matins après s'être un peu « lâchée », elle avait l'air d'avoir quatre-vingts ans. Il était midi, les enfants du quartier rentraient de l'école, de bonnes odeurs de nourriture s'échappaient des fenêtres, et des cris retentissaient entre les murs gris. Elle s'appuya à la barrière et regarda en bas, elle était au douzième étage. Des petits corps s'agitaient sur le goudron. Il lui arrivait de se dire, en les observant de si haut, qu'elle aurait aimé se retrouver au milieu d'eux et tout recommencer. Elle attendit qu'ils soient tous rentrés – auprès d'un parent attentionné qui leur avait préparé un bon repas – pour laisser tomber sa tasse dans le vide. Il lui avait suffi de détendre les muscles de sa main pour la voir chuter. Lorsqu'elle s'écrasa au sol, elle l'entendit à peine se briser. Sur le bitume, à côté du carré d'herbe jaunie où les chiens et les chats venaient faire leurs besoins, les morceaux de porcelaine blancs étincelaient. Ça l'amusa de penser qu'elle avait légèrement modifié le paysage.

Pressentant que, si elle restait là à admirer la vue sans rien faire, elle risquait de terminer la bouteille de whisky, elle s'ordonna de se bouger les fesses, d'enfiler ses baskets, son jogging et d'aller courir. Elle pratiquait de moins en moins de sport, ne voyant plus l'intérêt de s'astreindre à quarante-

cinq minutes de course trois fois par semaine, puisque son corps ne serait certainement plus jamais en couverture de magazine – ni même en petit à l'intérieur d'ailleurs, quel repos ! – et que Cédric n'était pas du genre à s'attarder sur son anatomie. Mais courir la déchargeait de certaines angoisses, c'était la raison pour laquelle elle s'y adonnait encore quelquefois, quand elle en avait l'énergie, le courage ou pour échapper à l'envie de boire. C'était efficace, pour un temps. Elle alla dans la chambre, enfila son vieux jogging, attacha ses cheveux, mit ses chaussures de sport et sortit. L'ascenseur était une cage étroite qui bringuebalait et faisait de drôles de bruits. À la descente, Chiara lui préférait les escaliers, malgré les odeurs douteuses qui y flottaient.

En passant à côté des morceaux de tasse brisée, elle éprouva un pincement et se demanda pendant une fraction de seconde s'il était possible qu'elle ait souffert. Certaines personnes croyaient que les objets étaient habités par un esprit, une force vive. Avait-elle froissé quelqu'un ? Froissé n'était pas le bon mot. Cassé, avait-elle cassé quelqu'un ? Pour chasser ces curieuses pensées, elle commença à courir.

Après avoir fait ce qu'elle appelait le grand tour, elle se dirigea vers son immeuble, qui ne se distinguait des autres immeubles que par l'investissement qu'elle y mettait. En sueur et le visage violemment rouge, elle haletait en continuant de rebondir sur ses jambes avec ses baskets qui étaient censées protéger ses articulations des impacts, mais qui, avec le temps, avaient perdu leur effet amortissant. Une voix la héra. Elle se retourna. Le soleil l'éblouit. Qui était cette femme, deux petites filles accrochées à ses bras, qui avançait vers elle ?

– Chiara, c'est moi, Raphaëlle, rit la femme, voyant l'air dubitatif de son amie.

– Raphaëlle ? C'est pas vrai... Mais qu'est-ce que tu fais là ?

Elles s'approchèrent l'une de l'autre. Chiara fut embarrassée par sa tenue dépenaillée, ses cheveux humides, son teint écarlate ; Raphaëlle, comme autrefois, était fraîche et impeccable.

– J'ai emménagé dans la capitale il y a quelques années. Et je suis ici pour le boulot, je dois rencontrer une famille.

– Le boulot ?

– Je suis assistante sociale.

- Et les lettres ?
- Oh ! ça, c'est terminé depuis longtemps.
- Assistante sociale... Ce doit être intéressant...
- J'adore mon travail ! Et toi ? On ne te voit plus trop au cinéma depuis quelque temps.
- Non.

Elle ne sut qu'ajouter, n'ajouta rien, ce qui créa un malaise.

- Et qu'est-ce que tu fais ici ? questionna Raphaëlle. C'est incroyable de te croiser dans ce quartier !
- Je vis là.

Il y eut à nouveau un silence. Chiara eut l'impression que son amie s'était retenue de dire « je suis désolée ».

– Alors ça c'est incroyable, c'est le destin ! s'exclama-t-elle soudain. La baby-sitter qui devait garder mes filles est allée en urgence à l'hôpital, l'appendicite, je n'ai trouvé personne pour s'en occuper. Serais-tu d'accord pour les emmener chez toi pendant une trentaine de minutes, le temps de mon rendez-vous ? Ce serait mieux que je sois seule pour parler avec les parents.

- Je... je n'ai pas l'habitude des enfants...

Les deux fillettes, au visage, aux couettes et aux vêtements similaires, la regardaient avec de grands yeux bleus écarquillés.

– Elles sont très sages, ne t'inquiète pas. Tu n'as qu'à les poser dans un coin et faire ce que tu as à faire, je t'en prie, ça me rendrait tellement service !

Voyant qu'elle hésitait encore, Raphaëlle ajouta :

- Je te paierai !

Chiara aurait aimé pouvoir répondre « non, non, ce n'est pas une question d'argent ». Mais elle en avait marre de manger des pâtes à la tomate tous les soirs. Son budget du mois avait été déséquilibré par l'achat de plusieurs bouteilles de whisky. Un peu de fromage, du chocolat ou des légumes frais lui feraient du bien, et Raphaëlle n'avait pas l'air de devoir compter ses sous.

- D'accord, elles peuvent venir avec moi.

– Merci, merci ! dit son amie d’adolescence en se jetant sur elle, puis elle parla à ses filles d’une voix ferme, en leur demandant d’être très gentilles et de faire tout ce que tata Chiara leur dirait. Elles acquiescèrent docilement. Les deux femmes échangèrent leur numéro.

– Je suis à cette entrée, au douzième étage.

– Tu es un ange, je ne te remercierai jamais assez ! À tout de suite ! s’écria Raphaëlle en s’éloignant d’un pas rapide après avoir embrassé ses jumelles.

Elles voulurent rester dehors jusqu’à ce que leur maman disparaisse – avant de se retourner encore une fois pour leur faire signe – dans l’immeuble où elle avait son rendez-vous. Ensuite elles rentrèrent toutes les trois. Chiara serra les petits doigts souples entre les siens, par crainte qu’ils ne s’échappent, elle en était responsable à présent. Durant toute la montée en ascenseur, les fillettes la regardèrent avec angoisse, elle dut les rassurer en murmurant qu’il ne tomberait pas en panne, qu’il ne fallait pas qu’elles se fassent du souci, il était aux normes, et jamais personne n’était resté bloqué à l’intérieur. Combien de bêtises de ce genre sa mère lui avait-elle servies ?

En arrivant chez elle, elle installa les deux petites filles sur son canapé et leur proposa un verre d’eau. Elles firent non de la tête, puis se prirent par la main, leurs ongles étaient recouverts d’un vernis mauve à paillettes. Leur complicité étreignit le cœur de Chiara. Pourquoi Lise et elle avaient-elles perdu la leur ? Elles s’étaient confié des secrets à une époque, elles s’étaient unies pour critiquer leur père, leur mère, les profs, et maintenant ? Il ne restait plus rien. Rien que de la rancœur et des silences. Elle regretta de ne pas avoir un seul paquet de biscuits ou quelques bonbons dans ses placards. Les enfants raffolaient des douceurs et elle aurait aimé leur faire plaisir, voir un sourire se dessiner sur leurs jolies lèvres roses. Elle s’assit sur le fauteuil élimé en face d’elles et leur demanda si elles appréciaient l’école. Elles haussèrent les épaules, en même temps et de la même manière. À ce rythme, les trente minutes risquaient de durer une éternité. Que pouvait-elle bien proposer pour les distraire ? Elle n’en avait aucune idée. Ce qu’elle savait, en revanche, c’était que cette situation la mettait mal à l’aise.

– Il faut que je passe un coup de fil, dit-elle en se levant.

Elle se rendit à la cuisine avec son téléphone et chercha quelqu’un à appeler. Mais, à part Cédric et sa mère, elle n’était plus en contact avec

personne. Le regard des gens était rarement tendre, rarement bienveillant, et leurs yeux fourmillaient de questions. *Tu ne fais plus de cinéma ? On ne te voit plus nulle part. Tu as changé. Tu as pris du poids ? C'est un cheveu blanc, là ? Tu fais quoi dans la vie ? Tu as des enfants ? Un mari ? Tu revois Tom Barlier quelquefois ? Elle est canon sa nouvelle femme ! Lui, on le voit partout !* Oui, il continuait de faire des films, le flop de *Mort suspecte* n'avait eu aucun impact sur sa carrière. Étant moins connue, moins aimée que lui, elle avait dégringolé plus facilement. Sans compter que le cinéma qui l'avait vue naître, le cinéma d'auteur, avait considéré ces films grand public comme une trahison. Elle essaya de joindre Cédric, il ne répondit pas. Elle laissa un message en lui disant qu'elle était triste qu'ils ne se voient pas ce soir, qu'elle s'en faisait une joie et qu'elle espérait qu'il trouverait une autre date très vite. Elle ajouta qu'il lui manquait et qu'elle l'aimait, puis raccrocha. Elle se prit une goutte de whisky pour ne pas tourner en boucle et analyser tous les mots qu'elle venait de laisser sur le répondeur. C'est alors qu'elle entendit des gloussements, elle retourna dans le salon : les deux petites filles n'y étaient plus. Quelle ne fut pas sa stupeur de les découvrir debout sur la chaise du balcon appuyée contre la barrière, en train de regarder en bas. Elle se précipita vers elles, leur ordonna de descendre immédiatement. « C'est dangereux, très dangereux, dit-elle, vous pouvez tomber et mourir ! » Elle les attrapa par la main et les réinstalla en sécurité sur le canapé, en se promettant de ne plus les lâcher des yeux.

Lorsque la sonnette retentit, elle éprouva un vif soulagement, n'ayant pas réussi à déclencher l'enthousiasme des filles avec quelque jeu que ce soit. Elle avait tenté le « ni oui ni non », les devinettes (et fut surprise par toutes celles dont elle se souvenait), le « je te tiens, tu me tiens par la barbichette » et le portrait chinois. Mais aucun sourire, pas même une esquisse, n'était venu éclairer les petits visages pâles aux traits réguliers et similaires.

– Ce doit être votre maman, je vais ouvrir !

Les jumelles l'accompagnèrent. En voyant leur mère sur le palier, elles se jetèrent sur elle et s'accrochèrent à ses jambes, ce qui lui donna quelques difficultés à entrer dans l'appartement.

– Elles ont été sages ?

– On ne peut plus sages.

– C’est bien, mes cœurs, je suis fière de vous, dit-elle en déposant un baiser sur le front de chacune.

Chiara se demanda comment Raphaëlle faisait pour les différencier. Elle s’imagina que cela avait été encore plus compliqué bébé avec des figures mal dégrossies et des corps potelés. Lui était-il arrivé de les confondre ? Et si celle qu’elle croyait être l’une était en fait l’autre ? Peut-être que ça ne changeait rien. Être Camille ou Clothilde. Clothilde ou Camille. Ce n’était qu’une appellation, une manière d’entrer en contact, cela n’avait rien à voir avec ce que l’on était au fond : soi. Peu importait le nom.

– On ne va pas te déranger plus longtemps, merci beaucoup, tu m’as rendu un immense service !

– Vous ne voulez pas rester un moment ? Je n’ai pas grand-chose à offrir, mais je peux faire du thé.

– Oui, avec plaisir, ce n’est pas tous les jours qu’on se croise par hasard ! Vous vous rendez compte les filles, j’étais à l’école avec Chiara et on s’aimait beaucoup, on se racontait tous nos secrets.

Les petites tournèrent la tête vers l’amie de leur mère et la regardèrent différemment. En une fraction de seconde, elle avait pris de la valeur.

– Installez-vous, je vais mettre de l’eau à chauffer.

Alors qu’elle remplissait la bouilloire, une sueur aigre perla sur son front, dégouлина le long de ses paupières et lui piqua les yeux. Dans le même temps, un son aigu s’invita dans son oreille gauche. Elle se passa de l’eau sur le visage, marcha dans la cuisine pour faire disparaître l’acouphène, c’était sans doute un problème de pression sanguine, il allait s’estomper aussi vite qu’il était venu. Mais il resta là, trop heureux de prendre tant de place et de perturber son équilibre autant que son ouïe. Elle essaya de ne pas paniquer, de s’accrocher aux voix de Raphaëlle et de ses filles, cependant le bruit parasite l’emportait. Elle alla à la fenêtre, l’ouvrit. C’était l’heure creuse, l’heure de la sieste et de son silence feutré, aucune concurrence pour la détourner du larsen qui la hantait. Elle continuait de transpirer, attrapa le torchon qui pendait à un clou à côté de la cuisinière et s’épongea les tempes. *Qu’est-ce qui t’arrive ? Qu’est-ce qui se passe ? Il faut te ressaisir ! Déjà que Raphaëlle te voit vivre dans un minuscule appartement, plutôt laid et mal meublé, si en plus elle te croit malade elle va te prendre en pitié, et tu détestes la pitié, non ? Prouve-lui que tu es bien*

dans ta peau, épanouie, et que le fait que plus personne au cinéma ne veuille de toi n'a aucune importance, tu as mis tes valeurs ailleurs.

– Besoin d'aide ? demanda Raphaëlle depuis le salon.

– Non, non, tout va bien.

Le placard, va chercher le thé dans le placard. Prends un ou deux sachets, deux c'est mieux, et mets-les dans la théière en porcelaine, ensuite tu ajoutes l'eau bouillante, tu sors les tasses, les cuillères, le sucre et tu apportes le tout à tes invitées sur un plateau.

Elle fit tous ces mouvements avec application, puis rejoignit Raphaëlle et ses filles dans le salon.

Le son parasite était toujours présent.

– Qu'est-ce que tu as, tu transpires ?

– Ce n'est rien, l'émotion de te revoir, c'est tout.

Elle servit le thé, il fumait. Elle s'excusa de ne pas avoir de lait ni de crème et s'assit dans le fauteuil.

– Ça fait si longtemps, dit Raphaëlle en faisant tourner sa cuillère. Tu n'as pas changé.

Cela sonna faux.

– Oui, ça fait un bail. Toi non plus tu n'as pas changé.

Les jumelles soufflaient sur leur thé, comme leur mère le leur avait conseillé. Elles soufflaient au même rythme, et cette respiration sonore, étonnamment bruyante et profonde pour de petits poumons roses, eut la faculté d'annihiler l'acouphène. Chiara ne chercha pas à vérifier s'il était encore quelque part derrière ce bruit apaisant, elle apprécia simplement de ne plus l'entendre.

– Et comment va ton frère ? questionna-t-elle pour ajouter un peu de piment à cette visite.

– Très bien. Il est marié et son épouse vient d'apprendre qu'elle est enceinte : le bonheur complet !

– Super.

– Oui, elle est médecin et travaille pour des organisations humanitaires, c'est une femme d'une générosité et d'une intelligence rares, en plus c'est une bombe ! rit-elle.

Chiara songea que son « amie » devait se délecter de voir son minuscule appartement tristement meublé, de sa disparition (momentanée ou non, allez savoir les mystères et rebondissements d'une carrière ; l'espoir, telle une tique affamée, ne vous lâchait pas et c'était peut-être ce qu'il y avait de pire) du grand écran, de l'absence dans son lieu de vie de mari et d'enfant, ainsi que de son léger enrobage.

– Et donc toi tu as arrêté le cinéma ? lança Raphaëlle l'air de rien pour continuer de l'égratigner.

– C'est vrai qu'en ce moment ce n'est pas évident, mais c'est comme ça dans ces métiers, il y a des hauts et des bas.

– Et tu es dans un bas...

L'acouphène de Chiara se remit à hurler. Il fallait changer de sujet.

– Tu as des nouvelles de Claire ? demanda-t-elle.

À ce prénom, elles se figèrent. Un frisson les parcourut et le temps s'arrêta. Comment avait-elle pu se tromper, prononcer Claire au lieu de Cynthia, comment avait-elle pu ? Elle aurait donné tout ce qui lui restait pour revenir en arrière, effacer, enlever ces syllabes – ce nom – qui d'un seul coup soulevaient un couvercle de plomb et libéraient des sentiments incontrôlés qui effrayaient par leur violence : des monstres. Le refermer ! Voilà ce qu'elle désirait, souhaitait, exigeait, criait, suppliait : le refermer et ne surtout pas parler de ça. Mais c'était trop tard. Raphaëlle la fixait, bouche bée.

– Je... je voulais dire Cynthia.

Les petites avaient cessé de souffler sur leur thé. Chiara baissa les yeux, ne supportant plus le regard abasourdi de leur mère. Elle serrait sa tasse avec tant de vigueur qu'elle se demanda s'il était possible qu'elle pète sous la pression de ses doigts, elle imagina des petits morceaux blancs sur le tapis brun, des petits morceaux de porcelaine qui ne feraient aucun bruit en tombant.

– Mais ce n'est pas ce que tu as dit, déclara Raphaëlle, en appuyant nettement sur chaque consonne. Il est peut-être temps d'en reparler. Pas ici, pas maintenant avec les filles, une autre fois, dans un café, moi ça me ferait du bien d'en parler. J'y pense souvent, c'est incroyable après tout ce temps, elle continue de me hanter.

– Qui ? Qui ? questionnèrent simultanément les jumelles.

– Personne. Enfin si, une fille avec qui on était en classe. C’est d’accord ?

Chiara comprit qu’elle n’avait pas le choix, elle devait acquiescer pour avoir une chance d’être tranquille, acquiescer pour éviter une querelle, acquiescer pour pouvoir, une fois la porte refermée sur son ancienne amie, tout enterrer sans trop de dommages ou de difficultés, puisqu’elle avait compris que c’était le seul moyen de supporter ce qui s’était passé. D’une certaine manière, les suicidés nous entraînaient avec eux dans la tombe, et chacun de nous luttait à sa façon contre cette attraction. Chiara essaya de dire « oui, c’est d’accord », mais les mots ne voulurent pas sortir, ils étaient plus purs, plus honnêtes qu’elle, ils refusaient le mensonge. Elle se contenta d’un hochement de tête.

– Très bien, on fait ça. Je t’appelle un de ces jours et on fixe un rendez-vous. Maintenant on y va, vous êtes prêtes, les filles ? Si on veut avoir le temps d’aller au parc, il ne faut pas tarder.

Tout le monde se leva, se dirigea vers la porte d’entrée, s’embrassa et, en une poignée de secondes, Raphaëlle et ses filles avaient disparu. Chiara les entendit encore chuchoter sur le palier, puis plus rien. Elle retrouva le calme et la solitude de son appartement. Aucun bruit parasite, aucune sueur inopinée ne l’incommodaient plus. Restaient seulement sur la table basse du salon la théière, les tasses, le sucre et les cuillères. Elle aurait tant aimé pouvoir se réfugier dans des bras chauds ou simplement se dire « patience, patience, ce soir tu as rendez-vous avec ton homme », mais son homme était également l’homme d’une autre femme et il avait annulé leur dîner. Comment résister à la tentation de vider la bouteille de whisky ? Où trouver quelque chose qui la soulage autant et aussi rapidement ? Nulle part. Elle avait essayé. Il n’y avait que l’alcool, et l’amour peut-être au début, qui l’allégeait du poids de n’être qu’elle-même. Elle se rendit compte que Raphaëlle avait oublié de lui donner l’argent qu’elle lui avait promis. « Merde », murmura-t-elle en se laissant tomber dans le canapé. Elle attrapa un morceau de sucre, mordit dedans. C’était doux, c’était bon, mais cela n’avait rien à voir avec un verre de whisky. Elle se rendit à la cuisine.

Elle avait trouvé du travail dans un magasin de bonbons. Le Yummy. Un peu par hasard. Elle se promenait en ville, lorsqu'elle avait vu l'annonce dans la vitrine. « Cherchons vendeuse à 80 %. » Elle était fatiguée de tourner en boucle ses angoisses, ses économies arrivaient au bout et elle avait besoin d'horaires et d'obligations pour la distraire de son envie de boire. Il était dix heures trente du matin, elle avait vu Cédric le soir d'avant, ils avaient passé une merveilleuse soirée, elle se sentait en forme ; douchée, cheveux lavés, coiffés, habillée proprement, c'était le moment idéal pour proposer ses services. L'homme qui était derrière le comptoir s'était avéré être le patron. Il lui avait expliqué que sa vendeuse était partie sur un coup de tête, ou plutôt un coup de cœur, en Amérique du Sud et qu'il se retrouvait tout seul à devoir tout gérer, ce qui n'était pas du gâteau, ou plutôt du bonbon ! Il avait ri, un rire un peu grossier. Ensuite il lui avait demandé s'ils se connaissaient, elle lui disait vaguement quelque chose. Elle avait répondu qu'elle était actrice en réalité, qu'elle traversait une mauvaise passe, mais que son vrai métier c'était ça : actrice, et qu'il l'avait peut-être vue au cinéma dans *Passion dévorante* ou *Mort suspecte*. Il n'en était pas revenu, s'était extasié : « Oui, oui, enfin non, non, il n'allait jamais au cinéma, mais oui, oui, il avait vu ces films à la télévision, s'en souvenait parfaitement, elle jouait la maîtresse de Tom Barlier – Tom Barlier ! –, alors elle était une star, c'était excellent ça pour le magasin ! » Il avait éclaté de rire encore une fois, s'était frotté les mains et l'avait engagée.

Cela faisait trois semaines maintenant qu'elle travaillait là-bas au milieu des odeurs écœurantes de guimauve et des néons colorés qui donnaient mauvaise mine. Le boulot n'était pas compliqué, au bout de quelques jours elle avait su tout ce qu'il fallait savoir. Derrière sa caisse, où trônait un

gobelet rempli de sucettes multicolores, elle s'ennuyait ferme. Serait-ce ça, sa vie, désormais ? Encaisser des bonbons, faire de jolis paquets – ruban rose ou ruban violet ? – avec des réglisses, des langues-de-chat et des caramels ? Ses rêves lui paraissaient si lointains, si inatteignables. Elle n'en avait pourtant pas fini avec eux, ils continuaient de venir frapper à sa porte et de la torturer. Comment avait-elle pu monter si haut et retomber si vite ? C'était ce qu'il y avait de pire. Sans doute valait-il mieux ne jamais connaître le succès plutôt qu'il vous soit retiré à peine y aviez-vous goûté.

Elle mangeait un sandwich sur une terrasse au soleil durant sa pause de midi lorsque son téléphone sonna. Elle jeta un œil à l'écran. Le nom qu'elle vit clignoter la fit bondir sur l'appareil. *Baldewski*. Baldewski essayait de la joindre ! Elle en eut les larmes aux yeux. Tentait de prendre l'appel, mais ses doigts gras glissaient sur la vitre, sans effet. Elle les essuya sur son jean et recommença.

– Allô ?

– Chiara, c'est toi ?

Quel bonheur d'entendre sa voix – une voix qui n'avait pas changé – prononcer son nom, son vrai nom, et pas une mascarade, un hologramme, une chimère ! Baldewski avait aimé Chiara sans chercher à la faire devenir ce qu'elle n'était pas. Il l'avait aimée pour elle, ou peut-être un peu pour Lina, mais il l'avait aimée, choisie, alors qu'elle n'avait aucune conscience de sa valeur et de son talent. Il l'avait *vue*.

– Oui, c'est moi ! Ça me fait tellement plaisir de t'entendre ! Comment vas-tu ?

Il lui répondit qu'il se sentait en pleine forme, qu'il avait un projet de film qui lui tenait à cœur avec un rôle imaginé spécialement pour elle, est-ce qu'ils pouvaient se rencontrer pour en parler ? Elle eut la sensation de se retrouver à cinquante centimètres au-dessus du sol et de flotter dans l'air délicieux de ce début d'automne. Ça allait recommencer, sa vie serait à nouveau ce qu'elle avait rêvé qu'elle soit. Je suis une actrice et je vais refaire du cinéma. C'est ça, mon vrai métier. Elle sentit quelque chose s'ouvrir au fond d'elle, et la joie illumina son visage.

– Oui, bien sûr, avec grand plaisir !

Ils convinrent d'un soir de la semaine suivante. Après avoir raccroché, une crainte envahit Chiara : et s'il la trouvait changée ? S'il ne voulait plus d'elle dans son film après l'avoir revue en vrai, avec ses quelques kilos en

plus, les ridicules qui étaient apparus au coin de ses yeux et, suivant la lumière, sur son front ? Elle se promet de reprendre intensément le sport et de ne manger plus que des légumes verts, frais ou en conserve selon son budget, jusqu'au jour de leur rendez-vous.

Cet après-midi-là, elle eut un mal fou à se concentrer sur son travail. L'odeur des bonbons lui parut plus écœurante que jamais, et la lumière rose de la boutique, plus insupportable. Elle se rendit compte à quel point son métier, sa passion, lui avait manqué. Cela faisait deux ans qu'elle n'avait pas tourné, deux ans qu'elle vivait sous respirateur artificiel, et enfin, enfin, ses poumons fonctionnaient de nouveau, s'élargissaient sans entrave. Elle inhala profondément l'air empli de particules sucrées du Yummy, impatiente de retrouver Baldewski et son univers décalé qui, peut-être, la libérerait de toute cette guimauve.

OceanofPDF.com

Elle se réveilla au milieu de la nuit, le cœur battant anormalement vite. Le visage de Lise lui était apparu dans un rêve – pâle, creusé, brillant d'un éclat maladif, entouré de cheveux bruns et secs –, il l'appelait à l'aide. Avec fébrilité, elle chercha son téléphone sur sa table de chevet, l'alluma : aucun message, pas d'appel en absence. Elle eut du mal à retrouver le sommeil, songeant qu'il faudrait qu'elle aille la voir, mais c'était devenu si difficile d'entrer en contact avec elle. Son mutisme rendait lourde chaque visite, et même lorsqu'elles se voyaient à la maison, la maison de leur enfance, Lise restait froide et distante. Comment en étaient-elles arrivées là ? Comment la ramener ? Car le monde dans lequel elle s'était enfermée – un monde de musique où elle était une célèbre chanteuse à la chevelure rousse – ne semblait guère la rendre plus heureuse que celui qu'elle avait rejeté.

Sa mère était venue la chercher à la gare avec sa nouvelle Smart. Chiara lui avait envoyé un message dès son réveil pour lui dire qu'elle voulait rendre visite à Lise dans l'après-midi. Il était compliqué d'atteindre la maison de repos en transport public, elle demandait donc toujours à Maggy de l'accompagner. Elle avait emporté un sac de voyage avec quelques affaires, ayant eu brusquement envie de rester dormir dans la maison de son enfance, de retrouver son ancienne chambre, son ancien lit et des souvenirs que le temps et les déménagements avaient émoussés. Le téléphone de Baldewski avait réveillé en elle une violente nostalgie.

– Et alors, tu le vois quand ?

– Mercredi soir.

– Il fait encore des films ?

– Il faut croire.

– Eh bien, j'espère que ça va marcher, c'est pas une vie, de vendre des bonbons.

– Pourquoi ?

– C'est pas très sérieux. Si jamais, Laetitia cherche quelqu'un pour l'aider dans son bistrot, je lui ai dit que je t'en parlerais.

– J'ai déjà un travail, merci, maman. En plus, si ça se trouve, je vais recommencer à tourner.

– Je te dis ça au cas où. Si tu bossais dans le coin, je pourrais t'héberger. Bon, je te demanderais quand même un petit loyer, histoire que tu te sentes chez toi et pour payer les charges, mais ce serait symbolique.

– Je vois que tu as pensé à tout.

– Oui. D’autant plus que la maison est trop grande pour moi quand ta sœur n’est pas là, et comme elle est de plus en plus souvent à La Paix du Cœur...

– C’est quand même incroyable que personne ne puisse dire ce qu’elle a !

Maggy haussa les épaules.

– Les maladies de la tête, c’est plus compliqué que les maladies du corps, on ne les détecte pas en auscultant le patient, ça demande plus de temps et de finesse.

– En attendant, ils la bourrent de médicaments.

– Pour son bien, pour enlever la douleur.

– Quelle douleur ?

– La douleur d’être là. Tu sais...

Maggy s’interrompit quelques secondes, ses mains s’agrippèrent au volant, puis elle murmura :

– Tu sais, elle m’a dit plusieurs fois qu’elle voulait en finir, qu’elle ne se sentait pas à sa place.

– Comment ça, « pas à sa place » ? questionna Chiara d’une voix étranglée.

L’acouphène qui avait surgi lors de la visite de Raphaëlle refit son apparition. Il y avait dans ce sifflement un reproche, une punition.

– Dans ce monde, sur cette terre, je suppose.

– Tu crois qu’elle pourrait... Tu crois qu’il y a un risque qu’elle...

– Pas là-bas, ils la surveillent, mais quand elle rentre à la maison oui. C’est pour ça que je préfère qu’elle reste à La Paix du Cœur, elle y est en sécurité.

Ça continuait de siffler, il sembla même à Chiara que l’intensité du son augmenta. Avait-elle dans un coin du cerveau un fennec miniature qui hurlait ? Comment le calmer ? Elle n’avait jamais aimé les cris, et celui-ci la perturbait plus que tout autre. Était-ce parce qu’il venait du dedans ? Lorsqu’elles arrivèrent devant la maison de repos, il cessa. L’immense portail en fer forgé orné de piques s’ouvrit sur le parking. Et l’ancienne demeure, dont le charme s’étioyait dans l’écaillement de la peinture, apparut au bout d’un chemin bordé de cyprès. Elles sortirent de l’habacle et se

dirigèrent vers la vieille bâtisse. Pourquoi sa sœur n'avait-elle pas réussi à trouver sa place ? Elle-même l'avait-elle trouvée ? Était-il seulement possible d'avoir une place en ce bas monde ? N'était-ce pas une illusion ? Un petit groupe d'hommes et de femmes en blouse blanche fumaient devant les escaliers ébréchés qui menaient à La Paix du Cœur. Ils parlaient d'un ton badin, riaient. Chiara leur en voulut d'être si insouciantes. Étaient-ils capables de s'occuper de sa sœur et de soigner le mal-être qui l'habitait ? Elle aurait aimé des visages sombres, des regards concernés, des bouches contrites.

Lise se trouvait au quatrième, elles prirent l'ascenseur. La porte de la chambre était fermée, Maggy frappa, pas de réponse, elles entrèrent. Les rideaux étaient tirés. Lise était allongée sur son lit, elle leur jeta un coup d'œil avant de fixer le plafond.

– Bonjour, chérie, comment vas-tu aujourd'hui ?

Elle resta muette. Chiara s'étonna de découvrir que ses cheveux avaient perdu leur flamboyance. Comme dans son rêve, ils étaient bruns et secs.

– Tu veux qu'on descende à la cafétéria ? demanda Maggy.

Elle fit non de la tête.

– Tu veux que j'aille t'acheter quelque chose ?

Elle acquiesça.

– Un chocolat froid et des M&M's, le grand paquet.

– Très bien, je vais te chercher ça. Chiara ?

– Rien, merci.

Maggy sortit, referma la porte. Les deux sœurs échangèrent un regard. Et ce regard les relia. Elles y entraperçurent leur complicité du passé, l'entente au-delà des mots, la satisfaction de se retrouver seules, sans leur mère. Tout n'avait pas disparu. Lise tendit la main, une main dont les petites peaux autour des ongles étaient arrachées. Chiara y glissa la sienne. Une émotion la submergea, cela faisait si longtemps qu'elles ne s'étaient pas touchées. Elle serra la paume de sa cadette, fort, comme si cette étreinte avait le pouvoir de la réancrer dans son corps. Mais c'était peut-être trop de proximité d'un coup, Lise se libéra, ramena sa main sur sa poitrine, puis susurra :

– J'ai peur.

– De quoi ?

Il y eut un silence, lourd. Chiara eut envie de se lever, d'ouvrir les rideaux, mais elle savait que sa sœur préférait la pénombre.

– De me disloquer, chuchota-t-elle.

Ce mot résonna comme un galet qui tombe dans un puits vide.

– Comment ça ? balbutia Chiara.

– J'ai perdu Mylène, je l'ai perdue.

Ses lèvres se mirent à trembler, puis des larmes jaillirent de ses yeux. Elle sanglota comme une petite fille. Chiara la prit dans ses bras. La berça. Caressa ses cheveux secs. Et, malgré la tristesse, l'impuissance qu'elle ressentait, elle était heureuse de pouvoir être en lien avec sa cadette.

– Il n'y avait plus de grand paquet de...

Maggy s'immobilisa dans l'embrasure de la porte.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Je lui parlais de Mylène, répondit Lise d'une voix faible.

– Je suis en train de te fabriquer une poupée qui lui ressemble, je l'aurai bientôt finie, ça devrait te soulager.

– Elle était dedans, c'était ça qui était bien et qui tenait chaud.

– Je sais, mon cœur. Tiens, ton chocolat froid, ils n'avaient plus de gros paquets de M&M's, j'ai pris des Maltesers.

Elle posa le tout sur la table de nuit.

– Sans elle, la vie n'a plus aucune valeur.

– Et nous, on ne compte pas ? s'offusqua Maggy.

– Je n'arrive pas à expliquer... Elle était ma force, et depuis qu'elle a disparu c'est comme si j'étais... comme si j'avais disparu moi aussi.

– Elle n'a pas disparu, c'est faux, elle continue de vivre, elle.

– L'autre Mylène, oui, mais celle que j'avais dedans, qui m'aidait... Celle que j'avais là, dit-elle en appuyant sur son sternum, la petite, la portative est morte à cause de leurs médicaments ou je ne sais quoi, ce sont eux qui l'ont tuée !

Les sanglots reprirent. Chiara pensa à Baldewski, au rêve que ce serait de refaire un film avec lui. Elle se remémora les années avec Tom, le bonheur qu'elle avait connu, pour lutter contre la sensation d'étouffer et les catacombes dans lesquelles sa sœur l'entraînait.

– Ce n’est pas normal d’avoir une Mylène à l’intérieur de soi, s’ils te l’ont enlevée, que ce soit grâce aux médicaments ou à la thérapie, c’est pour ton bien, expliqua calmement Maggy.

– Qu’est-ce qu’ils en savent, de mon bien ?

– Tu n’as jamais été très heureuse, que ce soit avec Mylène ou sans elle, tu ne t’es jamais sentie épanouie, à l’aise dans ta peau. C’est pour ça que tu es venue ici. Les angoisses étaient déjà là, rappelle-toi.

– Oui, mais je me sentais quand même mieux avant que maintenant ! Et je préférerais être à la maison, dans ma chambre, que dans cet asile ! Les gens sont bizarres, ils parlent en chuchotant ou alors ils crient, je veux partir d’ici, maman, s’il te plaît, ramène-moi à la maison !

Le visage de Lise était mouillé de larmes, et une ride profonde s’était creusée entre ses sourcils.

– Je vais me chercher à boire, déclara Chiara en se levant.

Elle sortit de la chambre. Referma la porte derrière elle, s’appuya contre le mur du long corridor qui sentait le désinfectant et tenta de délier le nœud dans sa gorge en respirant. Elle n’y parvint pas tout à fait, quelque chose l’entravait encore en descendant à la cafétéria. Elle se dirigea vers les frigos, chercha une bière, n’en trouva pas. La caissière lui apprit que la maison ne vendait pas d’alcool. « Comment ça, pas d’alcool ? » s’étouffa Chiara, elle aurait eu tant besoin d’un verre. « De nombreux patients ici souffrent de dépendance, c’est pour les aider que nous ne proposons pas de boisson alcoolisée », répondit la femme. Elle avait le ton d’une personne persuadée d’être du bon côté de la barrière, tandis que tant d’autres se traînaient dans la fange. Chiara opta pour un Coca et une tarte aux pommes qu’elle mangerait vite fait avant de remonter auprès de sa sœur. Après avoir payé, elle marcha vers un coin tranquille de la cafétéria. Quelqu’un l’appela, elle se retourna. Son étonnement fut tel qu’elle lâcha son plateau. Le verre se brisa, l’assiette également et la tarte s’écrasa sur le linoléum.

– François ? bafouilla-t-elle.

– Je t’ai fait peur, excuse-moi.

Il était déjà à ses pieds en train de ramasser les débris, tandis que la vendeuse les observait sans lever le petit doigt.

– Oui, non, enfin si, je ne m’attendais pas à te voir ici ! rit-elle.

Sa présence était une bouffée d'air. Elle s'agenouilla. Ensemble, et en faisant très attention de ne pas se couper, ils nettochèrent les dégâts, puis placèrent le plateau sur un chariot. Il n'y avait que la canette de Coca qui avait pu être sauvée.

– Tu as le temps de boire quelque chose ?

– Pas très longtemps, mais j'ai cinq minutes, répon-dit-elle, je peux t'offrir la moitié de mon soda ?

– Avec plaisir.

Ils s'installèrent près d'une des fenêtres, la lumière était douce, rien à voir avec l'atmosphère pesante de la chambre de Lise. Pourquoi n'acceptait-elle pas de laisser entrer quelques rayons de soleil ? L'obscurité n'avait jamais aidé personne à chasser ses angoisses. Peut-être y tenait-elle, à ses peurs ? Peut-être étaient-ce les dernières choses qui lui restaient, qu'elle reconnaissait comme siennes ?

– Il paraît que ta femme attend un enfant, félicitations, dit-elle en ouvrant la canette, qui déborda.

Elle la tendit à François, puis s'essuya discrètement les doigts sur son jean.

– Oui, ce n'était pas vraiment prévu, on était sur le point de se séparer... On verra comment tout ça va tourner.

Son visage s'était assombri, il but une gorgée de Coca.

– Et, toi, tu continues le cinéma ? Désolé, je ne suis au courant de rien, je n'ai plus le temps d'aller en salle, je n'ai même pas la télévision, c'est te dire, je crois que le dernier film que j'ai vu remonte à trois ans !

– Je continue ! s'exclama-t-elle. Surtout des films d'auteur, des œuvres pas faciles, un peu confidentielles, mais j'adore mon métier et il m'apporte beaucoup de joie.

– C'est une chance.

– J'en ai conscience.

Son mensonge l'avait libérée d'un poids. Après tout qui, dans son entourage, s'y connaissait en film d'auteur ? Personne. Elle se promit, désormais, de servir cette réponse à chaque fois qu'on lui demanderait : « Tu as arrêté le cinéma ? » Elle saisit la canette et la porta à sa bouche. L'idée que François venait d'y poser ses lèvres lui plut. Cet homme serait éternellement son grand fantasme d'adolescente, même grabataire et sentant

le pipi, elle lui trouverait un charme fou, un pouvoir magnétique hors du commun.

– Qu’est-ce que tu fais ici ? questionna-t-il. Tu es en visite ou tu...

– Non, non, moi ça va. C’est ma sœur qui... qui a des petits problèmes avec... avec la vie. Enfin, tu vois, elle est fragile. Et toi ?

– Je viens voir mon père, lui aussi a... des petits problèmes avec la vie, sourit-il.

Il n’en dit pas plus, elle ne demanda rien, sachant que le sujet était sensible et qu’on pouvait ne pas avoir envie d’en parler. Ils restèrent encore un moment face à face à se raconter des choses anodines et des souvenirs. Puis Chiara jeta un œil à sa montre, vingt minutes s’étaient écoulées, il était temps de remonter. Ils s’embrassèrent, elle aima le contact un peu rude de ses joues. Aucun des deux ne proposa de se revoir, ce n’était pourtant pas le désir qui manquait. Mais certains échanges sont si précieux que la crainte de les abîmer dans un lieu ordinaire est grande. Il la regarda s’éloigner, sortir de la cafétéria, bifurquer en direction des ascenseurs. Sa démarche était à peine plus lasse qu’autrefois, elle ne se retourna pas.

Chiara appréhendait de rentrer dans la chambre, de retrouver le manque de lumière, l’atmosphère confinée, les cheveux bruns et secs, le teint pâle, les yeux vitreux. Elle était immobile sur le seuil depuis de longues secondes, lorsque la porte s’ouvrit brutalement. Sa mère apparut, elles sursautèrent.

– Qu’est-ce que tu fabriques ?

– Rien.

– Tu nous espionnes ?

– J’allais ouvrir.

– Tu es bizarre des fois... Je m’inquiétais !

– Que veux-tu qu’il m’arrive dans un hôpital ?

– Tout ! Tout peut arriver dans un hôpital ! Ça fait une éternité que tu es descendue.

– J’ai bu mon Coca en bas.

– Ta sœur est fatiguée, on ne va pas tarder.

Lise était recroquevillée dans son lit, face au mur. Ses épaules et son dos se soulevaient à intervalles réguliers. Elle était encore vivante. Pourquoi ne

parvenait-elle pas à s'en réjouir ? Au moins s'en contenter. Reconnaître que c'était une chance et qu'il fallait la choyer. Comment pouvait-on se laisser mourir ? Par instants, une colère sourde agitait Chiara. L'abattement de sa sœur l'agressait, comme si elle les remettait en cause, elle et sa mère : vous ne valez pas la peine que je m'en sorte, vous ne me donnez pas envie de vivre ni d'aimer.

– Au revoir, Lise, dit-elle sans la toucher (ne voulant pas prendre le risque d'un mouvement de recul ou d'un geignement). Je reviendrai te voir bientôt. Prends soin de toi.

Elle regretta aussitôt cette phrase qui donnait l'impression de se débarrasser d'une responsabilité.

Durant le trajet entre la maison de repos et la maison tout court, la mère et la fille ne parlèrent pas. Maggy alluma la radio, une station qui passait de vieilles chansons romantiques entrecoupées d'innombrables pubs criardes. Cela évitait le silence. Mais pas la tristesse, une tristesse palpable dans la petite bagnole. Avaient-elles emporté un peu de celle qui accablait Lise ? Cela lui faisait-il un poids en moins ? La charge qu'engendrait la souffrance pouvait-elle être répartie, partagée ? Ou, telle une hydre dont les têtes repoussaient après avoir été coupées, le chagrin, à peine déposé ailleurs, retrouvait-il toute son ampleur chez son propriétaire ? En arrivant dans le quartier de son enfance, Chiara éprouva un étonnant sentiment de bien-être et de détente, alors qu'habituellement cet endroit provoquait palpitations et désir de fuite. Maggy se gara, elles sortirent de l'habitable. Le soleil était éclatant, les arbres touffus, les pelouses rases. En pénétrant dans la maison, son sac de voyage sur le dos, Chiara retrouva l'odeur de chez elle, l'odeur de l'enfance, mais il y avait aussi d'autres effluves, pas désagréables. La pièce à vivre paraissait plus vaste, plus aérée et donnait envie de s'y installer.

– Tu as changé quelque chose ?

– J'ai fait refaire la peinture dans toutes les pièces, répondit fièrement Maggy, et j'ai modernisé un peu la déco.

– C'est sympa.

– Oui, ça fait plus propre, plus clair.

– Et les poupées ?

– Elles sont toutes sur la bibliothèque là-bas, et dans ma chambre de travail, enfin ton ancienne chambre, mais tu as toujours ton lit, c’est rangé et coquet, tu verras.

Chiara s’approcha des poupées. Elle ne s’y retrouva pas et cela la soulagea. À sa place, des personnalités très connues : Laetitia Casta, Monica Bellucci, Lady Di, Barack Obama, Gérard Depardieu.

– C’est incroyable ce qu’elles sont ressemblantes...

– Oui, et ça marche du tonnerre. Celles-ci sont en attente d’être envoyées ou alors ce sont des réserves. Gérard est très demandé, c’est pour ça que j’en ai cousu plusieurs d’avance. Je sais qu’elles ne resteront pas longtemps sur l’étagère, rigola-t-elle.

– Bravo, maman, tu as un vrai talent...

Elle observait les poupées les unes après les autres et était épatée par la précision de leur expression, une expression dans laquelle on retrouvait le modèle original de façon troublante. Elle n’osa pas demander ce qu’elle avait fait de toutes les Aure Carmin qu’elle avait fabriquées, elle espéra simplement qu’elle ne les avait pas jetées à la poubelle, mais conservées dans des cartons à la cave. Puis soudain elle se figea.

– Tom...

– C’est une commande, s’excusa Maggy.

– Ce regard, cette bouche, c’est tout à fait lui...

– Tu la voudrais ?

– Non, non, ce serait vraiment trop... bizarre !

Elle recula d’un pas, plaça une main sur sa gorge.

– Tu veux bien la retourner ?

– Bien sûr, dit Maggy en plaçant la poupée dos à elles afin que le visage trop ressemblant ne puisse plus remuer sa fille. Monte tes affaires, je nous prépare du thé.

– Du thé ? grimaça Chiara. Tu ne préférerais pas un apéritif après toutes ces émotions ?

– Il n’est même pas cinq heures.

– Au Japon, il est presque minuit, tout est relatif...

– Toi alors !

Chiara se rendit à l'étage. C'était incroyable à quel point un simple coup de peinture pouvait éclairer une maison. Tout lui paraissait plus beau, plus lumineux, plus grand. Les vieilles photos accrochées aux murs du corridor avec des clous tordus avaient disparu ; les vieux tableaux avec des images qui donnaient envie de se pendre, également. Maggy n'avait gardé qu'une ou deux choses. Le portrait de sa grand-mère enfant, un lac de montagne, un petit chemin. En poussant la porte de son ancienne chambre, Chiara fut surprise de découvrir une nouvelle pièce, plus accueillante, plus ordonnée. D'un côté, il y avait l'espace couture de sa mère : une machine à coudre Bernina – auprès de laquelle Mylène Farmer attendait d'être vêtue –, une commode en chêne, une bibliothèque remplie de poupées : Céline Dion, Michael Jackson, Serge Gainsbourg, Marilyn Monroe, Marilyn Manson, Marie Poppins, Claude François, etc. De l'autre côté se trouvait l'espace nuit : son vieux lit avec ses autocollants de chatons, licornes, arcs-en-ciel, recouvert d'une courtepointe bleue au tissu chatoyant (était-ce de la soie ?), une table de chevet vintage, ainsi qu'une lampe de style Tiffany dont Chiara raffolait déjà. Et tout avait l'air si propre, si impeccable. Un parfum délicat aux notes orangées flottait dans l'air. Y avait-il un pot-pourri quelque part ? Elle posa son sac de voyage sur le superbe fauteuil club qui se trouvait au pied du lit, étonnée que sa mère ait autant de goût. Les rideaux jaunâtres, que moult lessives avaient abîmés sans parvenir à en éliminer toutes les taches, avaient été remplacés par de longs tissus en coton blanc rehaussés d'une bande gris perle qui apportaient beaucoup de cachet à l'endroit, une sensation enveloppante. Elle alla guigner dans la chambre de sa sœur et celle de sa mère pour voir les changements, chaque pièce était meublée sobrement, avec quelques éléments de qualité. Maggy avait-elle été conseillée par quelqu'un pour trouver à ce point le ton juste, les couleurs adéquates pour chaque espace ? La salle de bains avait été entièrement rénovée avec de très beaux matériaux bruts. Chiara redescendit ébahie.

– C'est incroyable, maman, ce que tu as réalisé dans la maison, c'est tout simplement magnifique !

– Merci, chérie, ce sont mes Poupées célébrités qui m'ont permis d'entreprendre ces travaux, et c'est vrai que j'en suis très contente !

– C'est toi qui as choisi les meubles, la décoration ?

– Évidemment, je voulais que ce soit à mon goût !

– Eh bien, nous avons les mêmes, ma petite maman, c’est extra, on se sent drôlement bien chez toi ! s’exclama Chiara.

Sur la table de la salle à manger, deux verres de blanc, des olives et des pistaches les attendaient, elles prirent place.

– Santé ! À la nouvelle maison !

– À la nouvelle maison !

Elles burent une gorgée, puis il y eut un silence. Maggy souhaitait aborder un sujet, mais elle hésitait, craignant de gâcher cette agréable fin de journée. En voyant sa fille écluser très rapidement son verre et se resservir, elle se jeta à l’eau.

– Chérie, je peux te demander quelque chose ?

Le ton de sa mère était si solennel que Chiara se raidit.

– Vas-y.

– Est-ce que tu as... est-ce que tu n’as pas l’impression que l’alcool prend beaucoup de place dans ta vie ? Enfin, je veux dire, est-ce que... c’est difficile (elle baissa les yeux)... est-ce que... est-ce que tu contrôles ta consommation ?

Chiara éclata de rire, un rire sonore, nerveux.

– Bien sûr ! Qu’est-ce que tu sous-entends ? Que je suis alcoolique ? Je ne suis pas alcoolique ! J’aime boire un verre comme d’autres aiment manger du chocolat, c’est tout. Si je devais arrêter pour une raison ou une autre, j’arrêteraï sans problème, sans tremblements ou je ne sais quoi. Seulement, je n’ai pas envie d’arrêter, j’aime boire, c’est un de mes plaisirs, et il y a pire comme péché mignon, tu ne crois pas ?

Au fil de sa tirade, elle avait réussi à devenir de plus en plus légère et convaincante. Elle ajouta :

– Tout va bien, ma petite maman, l’alcool a sur moi un côté festif, mais je ne bois jamais quand je suis seule, et je le suis souvent !

Elle s’esclaffa encore une fois. Maggy regarda sa fille droit dans les yeux, n’y décela rien, aucun malaise, aucune gêne indiquant qu’elle mentait ou cachait une partie de la vérité, alors pourquoi ne pas lui faire confiance ? Elle avait fait son travail de mère, évoqué la chose qui la tracassait depuis plusieurs mois, voire des années, maintenant elles pouvaient passer une bonne soirée.

– Alors c’est bien ! Je t’aime, ma fille, n’oublie jamais ça, allez, santé !

Et elles trinquèrent de nouveau. Le vin était bon, sec et fruité comme elles l'aimaient. Elles finirent la bouteille et en rouvrirent une pour accompagner le repas.

Chiara se coucha dans son lit de jeune fille le ventre tendu, elle avait mangé trop de quiche. Dans la semi-obscurité, elle entrevoyait les yeux des Poupées célébrités sur la bibliothèque. Ils la fixaient, sans méchanceté, mais sans aménité non plus, se demandant probablement ce qu'elle faisait là, dans leur chambre, à faire craquer le sommier. Les rideaux étaient ouverts, elle n'avait pas souhaité se retrouver dans le noir complet, ayant besoin, depuis petite, d'un rai de lumière pour trouver le sommeil. Combien de nuits avait-elle passées dans ce lit ? Était-ce la couche dans laquelle elle avait le plus dormi ? Sûrement. Certains de ses rêves d'adolescente étaient-ils restés incrustés dans le matelas ? Elle pensa à Baldewski, à tous les espoirs qu'il avait réveillés. Elle était impatiente de le revoir, impatiente de pouvoir lire son scénario, de fantasmer sur un rôle, de s'inscrire dans une histoire. L'existence paraissait moins lourde à porter quand on avait la possibilité de s'en échapper. Et l'art était-il autre chose qu'une évasion ? Une ivresse délicieuse qui vous faisait oublier la violence de la réalité ou alors la sublimait, en vous donnant la sensation de la maîtriser ? Elle voulait fuir tout en restant là. Offrir ses entrailles, les sentiments qui l'encombraient, utiliser ses lâchetés, sa colère, sa culpabilité et tout ce qu'elle peinait à exprimer, pour construire un bonhomme en pâte à modeler, une bonne femme. Alors peut-être que l'art n'était en fait qu'une immense poubelle dans laquelle l'humanité déversait ses déchets ornés d'un emballage plus ou moins attrayant. Les Poupées célébrités ricanèrent du haut de leur étagère.

C hiara avait mis du temps à se préparer. Elle voulait être parfaite afin qu'il la trouve belle et ne regrette pas de l'avoir contactée. Elle avait vieilli, plus de quatorze ans s'étaient écoulés depuis *Le Carrousel*, mais elle essaya du mieux qu'elle put – et elle pouvait beaucoup – de le cacher. Dans le miroir de sa salle de bains, elle découvrit un visage épanoui et joyeux. Elle se dit qu'elle était jolie et que, si la lumière du café où ils devaient se retrouver n'était pas trop crue, il ne remarquerait peut-être même pas les marques que le temps et les chagrins avaient laissées sur son corps, au fond de ses yeux et sous ses traits soigneusement redessinés.

OceanofPDF.com

Il lui avait donné rendez-vous dans un bistrot de son quartier, elle ne connaissait pas du tout l'endroit et eut du mal à trouver. Elle tourna plusieurs fois autour d'un pâté de maisons aux murs défraîchis, aux stores rouillés, avant d'enfin apercevoir une ruelle sombre qu'elle n'avait pas remarquée jusque-là. Elle s'y aventura – s'étonnant que Baldewski ait choisi un lieu pareil pour leurs retrouvailles – et vit clignoter au bout de cette venelle une enseigne où il était inscrit L'Alouette. C'était bien ici, elle aurait préféré que ce soit ailleurs. Des effluves désagréables accompagnaient son chemin, les habitants avaient descendu leurs ordures, mais personne n'était venu les ramasser : elles s'entassaient dans le caniveau. Des sacs éventrés dévoilaient une partie de l'intimité de leurs propriétaires, et ce n'était pas la plus séduisante. Elle se couvrit le nez avec son foulard. Deux chats lui coupèrent la route, le plus maigre des deux s'arrêta sur une marche d'escalier et feula le plus gros, qui finit par déguerpir. Elle continua d'avancer au milieu des poubelles et de toutes les senteurs aigres et putrides qu'elles distillaient. Il existait tant de charmants troquets dans cette ville, pourquoi opter pour ce trou à rats ? *Ne te fie pas à l'extérieur, se dit-elle, peut-être que l'intérieur du café est très cosy et que tu t'y sentiras bien.* En approchant de L'Alouette, elle se rendit compte que le dedans ressemblait au dehors et qu'il n'y aurait aucune surprise, aucun décalage, le lieu tiendrait toutes ses sombres promesses. C'était une gargote à la vitrine poisseuse, à l'ambiance mortifère et poussiéreuse. Elle balaya l'endroit du regard. Baldewski était-il déjà là ? Avait-il au moins eu l'élégance d'arriver le premier ? Un client était accoudé au bar avec une chope de bière, il regardait un match de catch à la télévision. Était-ce lui ? Elle frissonna. L'homme portait des vêtements trop serrés pour son corps

enveloppé, et ses cheveux, sa barbe étaient laissés à l'abandon. Était-ce possible que ce soit lui, Baldewski ? Son Baldewski. Que lui était-il arrivé ? Elle espéra le confondre avec un autre type du quartier, un habitué, elle pria pour qu'il ne soit pas encore là, oui, mieux valait qu'il ait la goujaterie d'être en retard plutôt que d'être devenu ce... cette... Elle ne trouvait pas le mot adéquat, tous ceux qui affleuraient étaient trop cruels. La vitrine lui renvoyait son reflet impeccable. Elle avait tellement craint qu'il la trouve changée qu'elle n'avait pas envisagé une seule seconde sa propre déception. Le serveur dit quelque chose au type du bar, qui se retourna complètement et lui fit un signe de la main. C'était lui, plus aucun doute, elle reconnut ses yeux au milieu des sourcils broussailleux. Rester debout, ne pas se laisser tomber ou partir en courant lui demanda un effort particulier. Elle ne voulait pas entrer dans ce bistrot, elle ne voulait pas passer la soirée avec l'homme rougeaud qui vacillait sur son tabouret de bar. Cependant, elle ne pouvait plus reculer : il l'avait vue, un sourire avait même illuminé son pauvre visage. Il n'y aurait pas de film, elle le sut avant même de pousser la porte de L'Alouette.

À l'intérieur, la lumière était trop vive, ne laissant planer aucun mystère, mais ça n'avait plus d'importance. Le volume de la télévision était fort et le commentateur avait une voix agaçante. Dans un coin du bistrot, deux vieillards jouaient aux cartes en tremblotant, un verre de rouge et des cacahuètes à portée de main. Chiara songea à la graisse collante qu'ils laisseraient sur les as et les valets, un haut-le-cœur lui souleva l'estomac.

– Chiara, chérie, tu es magnifique, quel plaisir de te voir !

Il était venu à sa rencontre, l'embrassait. Il sentait la cigarette, la bière et d'autres odeurs plus personnelles, plus embarrassantes.

– Moi aussi, ça me fait plaisir, se força-t-elle à projeter.

– Viens. On va s'asseoir là-bas, près de la fenêtre, on sera bien.

Il l'avait prise par le bras et l'entraînait vers la table qu'il avait indiquée.

– Qu'est-ce que tu bois ?

Elle avait besoin de quelque chose de fort pour supporter l'écroulement brutal de ses espoirs. Elle aurait volontiers pris un whisky, mais ce genre de boisson coûtait cher, et Baldewski ne semblait pas plus riche qu'elle.

– Un pastis, sec.

– Georges ! Encore une chope et un pastis, « steuplaît ! »

Très vite, il se mit à lui parler de son projet : il n'avait pas encore reçu d'argent, mais la véritable création n'avait pas besoin de sous, les producteurs ne soutenaient plus que des films convenus de toute façon, des réalisateurs médiocres qui n'inventaient rien. Le cinéma était devenu tellement merdique qu'il n'y allait plus. Son projet à lui c'était autre chose, du vrai, du sensible, de l'intense ! L'histoire d'une femme qui vivait dans la rue – et il avait pensé à elle, un rôle qui lui irait comme un gant –, l'histoire d'une clocharde, oui il fallait oser le mot, il fallait tout oser ! Il ne voulait pas de tricherie, pas de scénario, seulement du pur. Il voulait qu'elle s'immerge complètement, qu'elle donne tout, ce serait le César, peut-être même l'Oscar, si elle lui faisait confiance. Il faudrait qu'elle habite dans la rue quelque temps avant le tournage et aussi pendant pour éprouver, vraiment, ce que c'était, ce que ça faisait d'être sans domicile fixe. Bon, il avait du mal à trouver une équipe technique, sans fric, personne ne se mouillait : « Ah ! ils ont l'habitude de leur petit confort, ces gens-là, des fonctionnaires, voilà ce que c'est, tous des fonctionnaires, et plus un seul artiste nulle part, sauf toi, sauf moi, je suis certain qu'on peut aller très loin tous les deux, on n'a besoin de personne !... »

Chiara l'écoutait. Il trébuchait sur les mots, et sa pensée n'était pas toujours claire. Elle se demandait comment décliner son offre sans le blesser ou le mettre en colère, son embrasement pouvait se retourner contre elle si elle le vexait.

– Alors tu es partante ? s'exclama-t-il soudain. Ça va relancer ta carrière, je te jure ! Les gens découvriront une autre facette de toi, parce que bon, depuis que tu as fait ces films avec Barlier là, *Machin brûlant* et *Mort bizarre*, tu passes pour la potiche, il faut le dire.

Lorsque le serveur avait apporté le pastis, elle l'avait bu cul sec, il ne restait plus une goutte du liquide anisé au fond de son verre et elle ne pensait qu'à en recommander un deuxième.

– Pourquoi tu as accepté ces navets d'ailleurs, tu avais besoin de fric ?

– Je suis d'accord que le deuxième n'était pas terrible, mais le premier avait quand même un rythme, un souffle intéressant.

– Au secours, Chiara ! C'est de la merde, de la merde qui marche, rien de plus, j'espère au moins que tu t'en es mis plein les fouilles ! Tu reprends un verre ?

– Un double !

Baldewski passa la commande en criant à travers le bistrot. Quelques secondes plus tard, Georges sortit des toilettes.

– On peut plus pisser tranquille ?

– On a soif ! s'écria le réalisateur (qui ne réalisait plus grand-chose).

Sur ce point au moins, ils étaient sur la même longueur d'onde. Deux déçus de la vie, du cinéma, deux solitudes qui, à travers ce rendez-vous, s'étaient illusionnées un moment, avant de replonger leurs rêves dans l'alcool afin de les y noyer. Un rêve mort était plus facile à porter qu'un rêve vivant.

– À notre futur projet ! s'exclama Baldewski en tapant son verre contre celui de Chiara.

Elle avala une gorgée de pastis pour se donner du courage, puis déclara :

– En fait, je ne suis pas sûre d'avoir envie de dormir dans la rue.

– Quoi ?

– C'est déjà assez difficile comme ça, alors si en plus il faut avoir faim et froid exprès pour voir ce que ça fait ça ne m'intéresse pas.

Ses jambes tressaillaient sous la table, tandis que le regard de Baldewski se durcissait.

– Excuse-moi de te dire ça, je suis certaine que ça peut être un projet palpitant, mais ce n'est pas pour moi.

Elle avait l'impression qu'on venait de lui ôter un poids de cinquante kilos. Elle était libre, LIBRE, et préférait encore travailler au Yummy, gagner ses petits sous, avoir des week-ends, des soirées avec Cédric, plutôt que de devoir se torturer pour « peanuts ».

– Alors tu es comme eux, comme eux tous, ton petit confort, ton petit appartement, tes petites assiettes, tes petites fourchettes, ta petite bagnole.

– Je n'ai pas de voiture, dit-elle sèchement, car l'haleine et les remarques de Baldewski commençaient à l'atteindre.

Elle souhaitait quitter cet endroit, rentrer chez elle et s'ouvrir une bouteille de vin devant la télévision.

– Évidemment, l'ex de Barlier ne mange pas de ce pain-là ! Qu'est-ce que tu crois ? Si je ne t'avais pas repérée, tu n'aurais jamais fait de cinéma, c'est moi qui t'ai mis le pied à l'étrier !

– Je ne sais pas si je dois t'en remercier, murmura-t-elle.

– Tu fais chier, Mastrini, on aurait pu faire un carton !

Il avait attrapé sa main et la serrait trop fort. Elle tenta de se dégager, mais il la tenait fermement. Son cœur se mit à battre la chamade.

– Tu me plais, tu m’as plu dès que je t’ai vue. À l’époque, tu étais trop jeune, vierge, intouchable, mais aujourd’hui rien ne nous empêche de nous amuser. J’ai envie de te faire l’amour, Mastrini, j’ai envie de te baiser comme on t’a jamais baisée. C’est pas ton Barlier avec ses cheveux gominés qui pouvait te satisfaire, il te faut un mec, un vrai, pas un acteur de ciné !

Elle était pétrifiée sur la banquette. Si elle partait en courant, la suivrait-il dans la venelle mal éclairée ? Et, si elle hurlait, qui est-ce qui l’entendrait ?

– J’habite à deux pas, tu viens ?

Sa voix et ses pupilles gonflées de désir la dégoûtèrent.

– Mon compagnon m’attend, il faut vraiment que je rentre, balbutia-t-elle en retirant brutalement sa main de l’emprise de Baldewski avant de se lever.

– Tu n’es qu’une petite bourgeoise, siffla-t-il entre ses dents.

Elle se précipita hors de L’Alouette et courut dans la ruelle jusqu’à se retrouver, essoufflée, sur la grande avenue. Elle se retourna, ne vit personne, rien que des sacs à ordures et des ombres qui envahissaient la rue. Les voitures, les klaxons, les passants la rassurèrent, et la rencontre avec le réalisateur n’était plus qu’un mauvais rêve. Oublier, tout oublier, ça n’existait pas, ça n’avait jamais existé.

Pourtant, en poussant la porte de chez elle, une intense lassitude la submergea. Et les mots, les gestes de Baldewski lui revinrent comme une saleté de glu. Elle alla se doucher, la sensation ne disparut pas. Elle essaya d’appeler Cédric, mais comme à son habitude – habitude qui l’écorchait de plus en plus – il ne répondit pas. Elle se rendit à la cuisine, prit une bouteille de vin dans le carton de six qu’elle avait acheté en action à l’hypermarché, l’ouvrit ; le bouchon se cassa, des morceaux de liège tombèrent dans la bouteille. Elle se servit un verre, ôta les miettes brunes qui flottaient et but cul sec afin que le sentiment de répugnance engendré par cette affreuse soirée s’estompe au plus vite. Elle retourna dans le salon avec son verre et la bouteille, s’installa dans le canapé, alluma la télévision, tomba sur une émission stupide qui lui permettait de ne pas trop penser

durant le vide intersidéral qui séparait deux gorgées. Hélas, le vin n'était pas un alcool suffisamment fort pour éviter les éclairs de lucidité. Son existence lui paraissait si vaine. Était-ce le lot de toutes les existences ? Non, certainement pas. Si vous aviez auprès de vous des êtres chers, des gens que vous aimiez et qui vous aimaient, la vie devait avoir un sens. Mais elle n'avait personne. Cédric n'éprouvait pas une once d'amour pour elle, sinon il répondrait à ses appels, sentirait sa détresse et son chagrin. Il ne remarquait jamais rien, parce qu'il ne se souciait pas d'elle, de ce qu'elle ressentait, elle ne comptait pas, n'était que la maîtresse, l'accessoire, l'à-côté, le cinq-à-sept, l'illégitime, pour ne pas dire des mots plus vulgaires. Elle arriva très vite au bout de la bouteille de rouge, en rouvrit une autre, dont le bouchon se cassa également et qu'elle dut récupérer par petits morceaux dans son verre. Puis, n'y voyant plus assez clair, elle décida de les laisser flotter à la surface et de les avaler.

OceanofPDF.com

Le soleil lui éclaboussait le visage avec violence. Sur la table basse du salon, son téléphone sonnait. Était-ce Cédric qui la rappelait enfin ? Elle essaya de tendre le bras pour l'atteindre, sans y parvenir. Était-elle encore dans un rêve ? Elle voulait tourner la tête, trouver un peu d'ombre, de fraîcheur, mais les rayons de midi continuaient de l'agresser. Son corps ne répondait pas aux ordres qu'elle lui intimait, comme si elle était trop petite, trop au fond, trop cachée à l'intérieur pour pouvoir diriger la masse qu'étaient ses bras, son crâne qui cognait, son torse, ses jambes. Elle replongea dans un lourd sommeil, et l'extérieur cessa de la harceler.

OceanofPDF.com

Lorsque Chiara se réveilla dans le canapé, il faisait nuit. Elle était soulagée de pouvoir dormir encore un peu avant d'aller travailler. Son corps était endolori, courbaturé. Elle se leva pour rejoindre son lit, attrapa son téléphone. En regardant l'écran pour voir l'heure, elle découvrit avec effroi qu'elle avait trente-cinq appels en absence et quinze messages. « Nom de Dieu », murmura-t-elle, pressentant que cela n'annonçait rien de bon. Elle appela sa boîte vocale. C'était le patron du Yummy, il se demandait où elle était, il avait reçu un téléphone du livreur qui s'étonnait que le magasin soit fermé. Les messages qui suivaient devenaient de plus en plus agressifs, ils duraient parfois quelques secondes : « Rappelez-moi, bon sang ! » ou « J'espère que vous êtes morte, c'est la seule raison pour laquelle je vous pardonnerai ! » Les derniers messages parlaient de son renvoi, du certificat médiocre qu'il rédigerait. Elle s'était laissé tomber sur son lit, mais n'avait plus aucune envie de dormir. Il était quatre heures cinq du matin, ses yeux étaient bien ouverts, son corps tendu, son esprit clair. Elle comprit qu'elle avait dormi toute une nuit et une journée entière, plus un autre bout de nuit et qu'à cause de cette immense fatigue elle n'avait plus de travail. Qu'allait-elle faire à présent ? De sa vie et du temps qui lui restait jusqu'au matin ? Elle se leva, se dirigea vers le balcon, ouvrit la porte-fenêtre. Elle avait besoin d'air et de ressentir le vertige du vide, la possibilité – si proche – d'en finir. Il suffisait d'enjamber la barrière et de sauter. Tous ses soucis, toutes ses angoisses seraient terminés et elle pourrait enfin se reposer sans interruption ni culpabilité. Ses mains s'agrippèrent au garde-corps. Elle imagina son enterrement, se demanda si Tom y assisterait, et Cédric, et son père ? Pourrait-elle les guigner d'en haut ? Et si tout s'arrêtait et qu'elle ne voyait plus rien, jamais ? Le néant.

Elle n'avait pas le courage de prendre ce risque, même pas le courage de se foutre en l'air. « Pathétique », souffla-t-elle. À cet instant, elle ne pensa pas à l'alcool, pas à boire du vin, elle eut envie de se retrouver dans sa chambre d'enfant fraîchement repeinte, auprès de la machine à coudre de sa mère et des Poupées célébrités. Elle consulta l'horaire des trains, le premier était à cinq heures vingt et une. Elle avait le temps de se doucher, de boire un café et de se rendre à la gare à pied, mais il ne fallait pas traîner.

OceanofPDF.com

Elle observa le jour se lever derrière la vitre un peu sale du train. Le ciel lui offrit une explosion de couleurs. Durant ce trajet – qui dura longtemps, le premier train du matin s’arrêtait dans toutes les gares –, elle eut la sensation d’une renaissance, d’un retour au monde, à la vie. Depuis combien de temps n’avait-elle pas apprécié un lever de soleil ? Elle aurait volontiers bu un verre pour fêter ça, mais malheureusement (ou peut-être était-ce une chance ?) les trains régionaux n’avaient pas de wagon-restaurant ni de minibar ambulant. Elle se contenta donc du paysage. Lorsqu’elle arriva enfin dans le village propre de son enfance, il était huit heures trente. Elle alla regarder les horaires de bus à l’arrêt qui se trouvait devant la gare : il y en avait un à trente-quatre. En le voyant approcher, elle fut surprise de découvrir le même type de véhicule que ceux qu’elle avait connus, rien n’avait changé, mis à part la fatigue qui s’en dégageait. *C’est incroyable qu’ils n’aient pas remplacé ces vieux autobus*, pensa-t-elle, *ils doivent avoir des problèmes de trésorerie dans la région*. Elle prit un billet auprès du conducteur, son visage lui parut familier. L’avait-il conduite ici ou là avec ses copines à l’époque ? Elle était l’unique passagère. Elle s’assit au milieu du bus et posa son sac de voyage sur les deux sièges devant elle. Son patron l’avait renvoyée et ça lui était bien égal, elle travaillerait dans le bistrot de l’amie de sa mère. Elle en avait sa claque de la grande ville de toute façon, les gens y étaient fous, agressifs, pressés, elle avait besoin de calme et de sécurité ; le quartier de son enfance avec ses petites maisons à volets, ses jardinets, ses arbres, ses oiseaux lui offrait l’un et l’autre. Cédric traversa ses pensées. Qu’était-il en train de faire ? Il ne petit-déjeunait pas, buvait seulement des cafés, trop de cafés qui faisaient trembler ses mains et palpiter son cœur. Elle aurait tant aimé l’avoir à ses côtés pour ce voyage,

pouvoir lui présenter sa mère, son ancienne chambre, la jolie vue qu'elle avait depuis sa fenêtre, mais il n'était jamais là. Combien de temps encore durerait leur histoire intermittente ? Elle s'essouffait. Chiara le sentait, pareil à un condamné qui attend le couperet de la guillotine, s'étonne d'être encore là, sans pour autant s'illusionner, espérant secrètement qu'on en finisse au plus vite, la peur de la lame étant plus terrible finalement que le couperet lui-même. Pourquoi n'était-elle pas capable de mettre un terme à cette relation qui la faisait souffrir ? Parce qu'elle l'aimait, tout simplement. Perdue dans ses pensées, elle faillit oublier d'appuyer sur le bouton pour demander l'arrêt, elle se secoua juste à temps. Aucun son ne retentit, aucune lumière ne s'alluma, elle dut crier : « Monsieur, monsieur, je voudrais descendre à Marley s'il vous plaît ! » Il lui fit un signe de la main et quelques secondes plus tard s'arrêta dans sa rue, presque devant sa maison. Avait-elle jamais eu d'autre logement que celui-ci ? C'était son endroit, son refuge, le seul et l'unique, tous les autres étaient accessoires. Elle sortit du véhicule, son sac de voyage sur le dos. La température était douce, le soleil brillait, des odeurs délicieuses de pin, de biscuit, d'herbe coupée flottaient dans l'air. Pourquoi partir vivre ailleurs, dans la pollution et le bruit des klaxons, quand on avait à portée d'yeux et de nez tant de bienfaits ?

Elle se dirigea vers la porte d'entrée. Sonna. Attendit. Personne ne vint lui ouvrir. *Bizarre*, songea-t-elle. Sa mère aimait traîner en peignoir jusque vers dix heures du matin, elle n'était pas du genre à sauter dans ses souliers pour s'exciter dès le soleil levé. Chiara sonna de nouveau. Silence. Avant d'aller voir si une clé se trouvait encore sous le fameux pot de fleurs, elle appuya sur la poignée, la porte s'ouvrit. Un mauvais pressentiment s'empara d'elle. Et s'il était arrivé quelque chose à sa mère ? Si elle la retrouvait en sang sur le carrelage de la cuisine ? « Maman ? » appela-t-elle, mais son timbre étranglé s'évanouit à ses pieds. Elle ne voulait pas que sa mère soit morte, elle avait besoin d'elle, besoin de son odeur, de ses bons petits plats, de ses bras fermes et rassurants, il lui sembla même qu'elle n'avait jamais eu autant besoin d'elle que maintenant. Elle réalisait à quel point elle était importante. Si elle la perdait, que lui resterait-il ? Des larmes commençaient à jaillir lorsqu'elle vit avec soulagement que personne ne baignait dans son sang à la cuisine. Il y avait seulement deux tasses de café, à moitié vides, et des nougatines provenant de la boulangerie préférée de Maggy. Pourquoi deux tasses ? se demanda-t-elle. Lise était-elle là ? Elle emprunta l'escalier qui conduisait à l'étage, s'arrêta dans le corridor, tendit

l'oreille. Quelqu'un chuchotait dans la chambre de sa mère. Avait-elle un amant ? Dieu que la situation était embarrassante ! La porte s'ouvrit, Maggy apparut en robe de chambre légèrement transparente, les traits détendus, le teint éclatant.

– Chérie, c'est toi, mais enfin qu'est-ce que tu fais là ?

– Rien, je... je voulais te faire une surprise...

Sa mère éclata de rire.

– Eh bien, c'est réussi !

– Dis-lui de venir m'embrasser !

Chiara reconnut la voix de son père. Elle se figea.

– Oui, chérie, va faire un bisou à ton papa !

– Quoi ? bégaya-t-elle.

– C'est le destin, tu es là, on ne va pas se cacher. Ton père vient me rendre visite quelquefois avant ses rendez-vous du matin ou plus tard dans la journée, voilà. Nous entretenons une sorte de liaison, dit-elle avec fierté. Mais, chut, sa femme n'est pas au courant, et nous ne tenons pas à ce qu'elle le soit, on est bien comme ça.

Maggy avait rajeuni de dix ans, elle gloussait comme une gamine.

– Va dire bonjour à ton papa, ne sois pas si gênée.

Antonio était assis au bord du lit en train d'enfiler des chaussettes avec des dessins multicolores. Était-ce sa femme ou ses jumelles qui lui offraient ce genre de choses à Noël ?

– Viens par là, ma grande !

Il se leva. Son slip moulait son intimité. La proximité de toute cette peau nue, mate et poilue embarrassa Chiara. Elle se dépêcha de déposer sur les joues fraîchement rasées de son père deux baisers. La situation était incongrue. Un passé lointain, presque oublié, s'immisçait dans son présent comme une vieille photo tombée d'un livre. Elle ne savait qu'en faire.

– Malheureusement, j'ai un rendez-vous important, je dois y aller, mais il faut absolument qu'on se fasse une croque tous les trois un de ces jours !

– Bonne idée ! s'enthousiasma Maggy, puis elle demanda à sa fille si elle désirait un café.

– J'en meurs d'envie !

– Alors descendons.

Elles étaient déjà sorties de la chambre lorsque Maggy revint sur ses pas et s'inquiéta de savoir si son ex-mari passerait leur dire au revoir. Le bonhomme adorait filer à l'anglaise, depuis le temps elle le savait.

– Évidemment ! s'offusqua-t-il.

Il y avait encore dans le long couloir refait à neuf une odeur de peinture qui enivrait. Chiara était heureuse que la maison de son enfance ressemble à la maison de son enfance sans lui ressembler tout à fait.

Antonio était venu les embrasser en quatrième vitesse avant de partir, attrapant du même coup deux, trois nougatines pour la route. Maggy souriait.

– Je n'aurais jamais cru qu'on se retrouverait, confia-t-elle, et je peux te dire que c'est mille fois plus intense qu'autrefois !

– Tant mieux, mais sois prudente, tu sais comment il est...

– Aujourd'hui, c'est moi la maîtresse et ça change tout ! Je ne l'ai que pour les bons côtés, c'est le rêve !

Le rêve, Chiara n'y croyait qu'à moitié. Elle savait ce que cela faisait d'être immanquablement la seconde.

– Et toi, comment ça va ? Ton rendez-vous avec l'autre... là... comment il s'appelle déjà... le Russe ?

– Baldewski.

– Oui. Alors ? Il t'a offert un rôle ?

Chiara avala une gorgée de café. Elle l'aurait bien accompagnée d'une goutte de whisky, mais à cette heure matinale cela risquait d'engendrer une scène. Elle attendrait que sa mère aille se doucher pour s'offrir une larme du liquide qui la détendait sans jamais la décevoir.

– Ça a été une affreuse soirée, je préfère ne pas en parler, déclara-t-elle, mais non, il n'y aura rien, rien du tout.

– Tu es déçue ?

Elle haussa les épaules, prit une nougatine, mordit dedans. Elle n'aimait pas que la nourriture colle à ses dents, reposa la gourmandise, but du café pour enlever les morceaux qui adhéraient à son émail.

– J'avais un rêve, je l'ai touché du doigt, puis il a disparu. Et je sens... je sens que c'est terminé. J'ai eu tout ce à quoi j'avais droit. Le reste ne pourrait être qu'en dessous de ce que j'ai déjà vécu. Et, toi, tu es déçue ?

– Oh ! bien sûr, ça m’aurait plu que tu sois une immense star et que les gens s’arrachent les poupées Aure Carmin comme ils s’arrachent Gérard Depardieu, mais tu as quand même eu pas mal de succès, un joli bout de carrière. Pour mes amies, tu restes une célébrité. Laetitia conserve toujours avec fierté des photos de toi, des articles de journaux encadrés aux murs de son bistrot, ça me suffit. Et quand je vois ce que deviennent les enfants de mes copines, ou même ta sœur, je m’estime chanceuse de t’avoir.

Un coup de vent fit claquer une porte à l’étage, elles sursautèrent.

– Ton père a dû aérer la chambre en partant, je vais fermer la fenêtre.

Elle sortit de la cuisine. Chiara se leva, chercha dans les placards une friandise qui lui conviendrait mieux que les nougatines de Chez-Bonchon, trouva un paquet de cookies aux pépites de chocolat, se rassit, l’ouvrit. Il sentait la récréation et le goûter, elle en mangea deux de suite.

– Je me suis permis d’ouvrir un paquet, dit-elle, la bouche pleine, lorsque sa mère revint.

– Mais permets-toi, chérie, tu es ici chez toi. Ça me fait tellement plaisir de te voir ! Et tu peux rester tant que tu veux, tu le sais.

– Justement, je me demandais si Laetitia avait trouvé quelqu’un pour l’aider au café.

– Quand je l’ai vue en début de semaine elle cherchait toujours, ça t’intéresse ?

– Je suis fatiguée de travailler au milieu des bonbons. Trop de guimauve, ça finit par soulever le cœur. Et puis j’aurais besoin de revenir ici quelque temps. La ville m’épuise. Son rythme, son stress, son agressivité, mon petit appartement, tout m’écrase, me broie.

– Mais c’est magnifique, chérie, Laetitia va être ravie ! Tu imagines : t’avoir en vrai, devant les photos, c’est génial ! Et je suis enchantée que tu reviennes à la maison, il y a trop d’espace pour moi toute seule ! Allez, fêtons ça avec une coupe de champagne, tu veux ?

Chiara éclata de rire.

– Sûr que je veux !

Maggy fit sauter le bouchon d’une Veuve Clicquot qu’elle gardait dans le frigo pour une grande occasion et remplit deux flûtes du liquide pétillant qui était censé porter bonheur si on en mettait quelques gouttes derrière les oreilles.

– Santé, mon cœur !

– Santé, maman !

Chiara savoura cet instant où l'alcool, enfin, coulait de nouveau dans son gosier. Elle savoura le délassément, la douce griserie, l'ivresse délicieuse qui s'annonçait et qu'elle comptait approfondir avec quelques verres de whisky une fois que sa mère serait sous la douche. Ensuite elle s'offrirait une sieste bien méritée dans son lit de jeune fille sous le regard protecteur des Poupées célébrités.

– Et Lise, comment va-t-elle depuis notre dernière visite ? questionna-t-elle après s'être resservi un verre.

– Égale à elle-même, soupira Maggy. Elle rentre à la maison ce soir pour le week-end. J'ai fini sa poupée Mylène, je suis vraiment très contente de sa coiffure et de sa tenue, c'est très ressemblant. J'espère que ça aidera ta sœur d'une manière ou d'une autre.

Après une deuxième flûte, elle se leva et déclara qu'elle allait se doucher. Elle ajouta qu'elle était heureuse que sa fille chérie soit à nouveau là, sous son toit, et que s'il le fallait elle déplacerait sa machine à coudre et son étagère à poupées dans le salon ou dans sa chambre pour lui faire de la place et ne pas la déranger. Chiara la remercia, prit ses mains entre les siennes et les embrassa. Puis Maggy s'éloigna en chantonnant *Donna donna mia*. Sa silhouette s'était affinée et sa mise en plis – légèrement ébouriffée – avait dû être faite avant l'aurore. Chiara alla chercher la bouteille de whisky dans le fameux placard de la salle de séjour. Elle en profita pour rapporter son sac à la cuisine et regarder son téléphone. Il y avait un message de Cédric sur sa boîte vocale. Il avait tenté de la joindre ! Comment se faisait-il qu'elle n'ait rien entendu ? Son portable était sur la fonction « sonnerie » pour ne pas risquer de manquer un appel important, un appel comme celui-là ! Elle ôta le bouchon de la bouteille de whisky, en but une gorgée avant d'appeler sa messagerie, les doigts tremblants, pressentant qu'il ne lui proposait pas un rendez-vous galant. Elle avait de nombreux pressentiments au cours d'une journée, comment faire la différence entre ceux qui étaient justes et ceux qui étaient faux ? Elle pria pour que celui-ci soit faux, mais déjà la voix de Cédric prononçait les mots qu'elle avait, dès le début de leur relation, redouté d'entendre. Sa femme était au courant, il lui avait tout déballé. Elle était intuitive, s'était mise à poser des questions, et la tromper c'était une chose, mais lui mentir droit dans les yeux il en était incapable. Il

lui avait juré qu'il ne la reverrait pas, qu'il ne la recontacterait plus après avoir mis un terme à leur liaison. Voilà, il était désolé que ça se termine comme ça, ils avaient tout de même eu de chouettes moments. Il lui souhaitait du bonheur pour la suite et de trouver quelqu'un qui saurait la rendre heureuse. Il lui demandait surtout de respecter son choix et de ne plus jamais l'appeler ou lui envoyer de message, d'effacer son numéro. D'effacer son numéro. D'effacer son numéro. Elle se laissa tomber sur la chaise la plus proche. Dieu que ça faisait mal ! Dieu que ça brûlait, écrabouillait, déchirait, laminait ! La bouteille de whisky lui fut d'un grand secours, elle l'aïda à ne pas hurler, à enfouir sa colère et son chagrin. *Je suis un ballon*, pensa-t-elle, *un ballon dont on a lâché la ficelle. Y a-t-il quelque chose après le ciel ?* Lorsque sa mère revint, vêtue d'un training rose fluo et noir, elle s'écria :

– Mais enfin, chérie, qu'est-ce qui t'arrive ?

– Cédric... Cédric m'a larguée par message. Il a dit : « Salut, salut, s'il te plaît, ne me conta... ne me contacte plus. »

– Oh ! mon cœur, je suis désolée.

– Je vais m'allonger un peu.

– Je peux faire quelque chose pour toi ?

– Laisse-moi emporter la bouteille de whisky. Après je lèverai le pied, c'est promis, mais là c'est particulier...

– D'accord, mais ne la finis pas, sinon tu vas être malade.

– Juste quelques gouttes pour m'aider à dormir...

Chancelante, elle monta dans son ancienne chambre. Sa mère l'accompagna, la borda.

– Ça passera, ça a l'air insurmontable maintenant, mais ça passera, murmura-t-elle avant de fermer délicatement la porte de la chambre.

Chiara se réveilla dans la pénombre. Sur l'étagère, elle distinguait avec peine les Poupées célébrités : Marilyn Monroe ressemblait à Madonna et Lady Di à Claude François. Quelle heure était-il ? Combien de temps avait-elle dormi ? Son bras gauche était engourdi, elle changea de position. Le goût du whisky sur sa langue lui rappela son désespoir d'avant le sommeil, le message de Cédric, *efface mon numéro*, etc. Son corps la dégoûta, ou peut-être était-ce l'alcool qu'il y avait dedans. Dans la rue, un animal cria.

Chiara frémit. C'était le fennec qui l'appelait. Elle s'extrayait du lit avec difficulté lorsqu'il recommença. « J'arrive, j'arrive », chuchota-t-elle. Elle marcha lentement jusqu'à la fenêtre et le vit. Enfin. Il était revenu. Assis sur le goudron dans la lumière blafarde d'un vieux réverbère, il la fixait. Son pelage, ses oreilles, ses yeux noirs étaient pareils à ce qu'ils étaient autrefois. Elle ouvrit la fenêtre, eut envie de lui hurler qu'elle l'aimait, qu'il était le plus beau, le plus fort, le plus doux et qu'il lui avait manqué. Mais comprendrait-il seulement ? Elle risquait de l'effrayer. Elle tenta de lui transmettre ses sentiments à travers son regard, l'expression de son visage. Les babines du fennec se retroussèrent en une espèce de sourire, puis il disparut. « Reviens vite », dit-elle tout bas.

Elle resta un moment ainsi à observer le vide que l'animal avait laissé, puis comprenant qu'elle avait soif, une grande soif d'eau, elle sortit de la chambre. Au rez-de-chaussée, la télévision était allumée, elle perçut également la voix de sa sœur. Il fallait descendre, s'intégrer à la famille, échanger, partager. Cette idée ne lui déplut pas, elle emprunta l'escalier.

– Ah ! la voilà ! s'exclama Maggy. C'est incroyable, figure-toi qu'ils passent *Passion dévorante* sur TF1 ce soir, ça va bientôt commencer !

– Je vais boire un peu d'eau et j'arrive.

– J'ai fait de la pizza, il en reste une part pour toi dans le four, sans poivrons.

– J'adore les poivrons.

– Ah bon ? Bizarre, j'étais sûre que tu détestais ça.

Chiara alla à la cuisine. La bonne odeur d'origan la fit saliver. Elle se prépara un plateau avec un grand verre d'eau, sa tranche de pizza et une serviette en papier. Ensuite elle s'installa dans le canapé, entre sa mère et sa sœur qui lui firent une petite place. Lise se pencha vers elle et susurra :

– Maman m'a dit pour Cédric, je suis désolée, si tu as envie d'en parler, je suis là...

Elle portait sur ses genoux sa poupée Mylène aux cheveux flamboyants, des bas résille en recouvraient les jambes en coton blanc au bout desquelles pendaient deux bottines violettes.

– Merci.

– C'est bien que tu sois là, ajouta Lise en frôlant pudiquement la main de sa sœur avec son petit doigt.

– Ça commence ! s’écria Maggy en augmentant le volume.

La musique du début de *Passion dévorante* retentit dans le séjour.

– Je ne suis pas certaine d’avoir envie de me voir, avoua Chiara.

– Mais tu es magnifique, regarde-toi !

C’était vrai et troublant à quel point elle avait l’impression qu’il s’agissait d’une autre personne. Elle but son verre d’eau d’une traite, mangea sa pizza, s’enfonça dans le canapé, étendit ses jambes et songea qu’après tout elle était aussi bien ici qu’ailleurs.

OceanofPDF.com

Merci à Michel, Amandine et Magda.

OceanofPDF.com

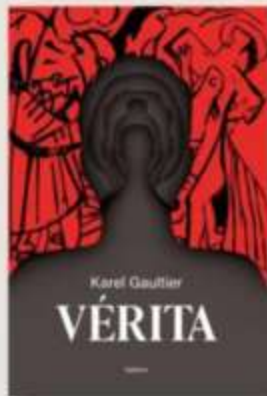
Votre avis nous intéresse !

Laissez un commentaire sur le site de votre libraire en ligne et partagez vos coups de cœur sur les réseaux sociaux !

OceanofPDF.com



Éditions Slatkine
Genève



www.slatkine.com

Avec le soutien de la Ville de Lausanne
et du canton de Vaud



Les Éditions Slatkine bénéficient d'un soutien
de l'Office fédéral de la culture pour les années 2021-2024.

© 2022. Éditions Slatkine, Genève.

Éditions Slatkine
5, rue des Chaudronniers
case postale 3625
1211 Genève 3
www.slatkine.com

Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

e-ISBN : 9782832111819

© 2022, version numérique Primento et Éditions Slatkine

Ce livre a été réalisé par Primento, le partenaire numérique des éditeurs

OceanofPDF.com